

HONORÉ MARTIN



HONORÉ MARTIN

PARIS

IMPRIMERIE DE G. BALITOUT ET Cᵉ
7, rue Baillif, 7

MIREPOIX

HONORÉ MARTIN

« DIAMANTS ET PERLES FINES »



PARIS

DENTU ET Cᵉ, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19 GALERIE D'ORLÉANS

1887

HONORÉ MARTIN

« DIAMANTS ET PERLES FINES »

PREMIÈRE PARTIE

I

Le *Grand cercle* du boulevard des Italiens fêtait son cinquième anniversaire. Les fenêtres de l'hôtel venaient de s'illuminer, pour la circonstance, de clartés fauves piquant d'étincelles le givre que la nuit glaciale soufflait sur les vitres. Le portail, encadré de guirlandes lumineuses et ouvert à deux battants, laissait entrevoir l'escalier tendu de draperies vieil or, où se détachaient, en gamme ascendante, des feuillages variés, depuis les dracœnas pourpres, disposés dans le bas en massif de couleur sombre, jusqu'aux bananiers d'un vert pâle et légèrement velouté. La double rangée de plantes

se terminait en un clair épanouissement de camélias et d'azalées groupés au seuil du vestibule.

Dès onze heures, les salons du club étaient envahis par une foule impatiente de savourer certains couplets de revue, dans lesquels un des bons faiseurs s'était appliqué à excéder les limites de la grivoiserie. Les initiés en parlaient depuis quelques jours d'un air mystérieux et alléchant. On racontait même que Mme Valréal, l'ange de la gaudriole, avait supplié l'auteur de dévêtir un peu moins sa muse; mais, comme celui-ci tenait à ne pas gâter son œuvre, il répondit qu'une muse bien élevée, ayant de la pudeur, un ruban au cou et des fleurs dans les cheveux, a le droit de se présenter hardiment n'importe où. Les scrupules de la diva excitaient au plus haut point la curiosité des amateurs de drôleries gauloises. Aussi, quand le rideau se leva sur le premier acte de la revue, le public était si nombreux qu'on fut obligé d'organiser un salon des refusés.

— On rit beaucoup là-bas, disait un des retardataires, se hissant sur la pointe des pieds, à l'encoignure de la porte, moi aussi, je voudrais rire; mais je n'entends pas un mot de ce que chante Valréal.

— Ce doit être énorme, les bébés de 1820 sont dans la joie; ils écoutent...

— Comme ils peuvent, à pleines lorgnettes; et

puis Valréal se plaque sur la figure ce qu'elle a de mieux, en fait d'airs chastes et enfantins; ah! comme elle sait bien les chatouiller ces vieux hannetons!

— C'est surtout afin de les observer de plus près que je désirerais me rapprocher de la scène; aux bons moments, ils ont des grimaces d'un comique irrésistible.

— Attendez... s'il reste des strapontins, nous serons casés; voici justement le maître des cérémonies qui nous renseignera..., n'est-ce pas, mon petit Bérard, que vous avez en réserve deux bonnes places pour nous?

— Je les ai retenues longtemps, en effet, mais on les a prises d'assaut.

— Cherchez ailleurs, n'y a-t-il rien dans les coulisses?

— Rien, absolument rien, pas un recoin inhabité.

— Alors, je me retire; c'est trop ennuyeux de monter la garde, même à la porte d'un endroit où l'on s'amuse. Je trouverai bien quelque part un autre sujet de chronique pour demain.

— Diable! non, ne faites pas cela, mon cher ami, si vous ne rendiez pas compte de la soirée, on ne manquerait pas de publier qu'elle n'a pas réussi, et d'en profiter pour démolir le cercle; j'aime encore mieux vous céder ma place.

— Allons, vous êtes gentil, Bérard, à l'occasion on vous revaudra cela.

— Permettez-moi de vous guider, reprit ce dernier avec un sourire tout cordial.

Quand il revint, un des membres du club qui, depuis un instant, rôdait autour de lui, comme afin d'éveiller son attention, et néanmoins semblait éprouver quelque gêne à l'aborder, le salua d'un air contraint.

— Oh! monsieur de la Robertière, Valréal chante et vous errez ici comme une âme en peine, au lieu d'être aux avant-postes, s'écria Bérard, mais c'est une défection! les petites femmes de la revue sont capables de perdre la tête et de mal jouer, si elles n'ont pas devant les yeux leur panache blanc. A quoi pensez-vous donc?

— A des choses bêtes qui m'inspirent le plus profond dégoût.

— Raison de plus pour vous distraire, mon cher comte ; Angèle Duc est une adorable chimère dans son costume vaporeux de mine d'or au Tonkin.

— Vous me présenterez?...

— Je la connais peu.

— Bah ! votre qualité d'administrateur du cercle et de surintendant des plaisirs, vous donne bien le droit de présentation. Elle me transporte, cette Angèle Duc; pour baiser le bout de ses doigts, je

mettrais à ses pieds... tout ce que je n'ai pas, malheureusement.

— Ah! ah! le panache blanc se relève; ainsi faisait votre aïeul, le Vert-Galant, l'odeur de la poudre le grisait.

Le comte de la Robertière admettait, en effet, comme véridique, une légende d'après laquelle le Béarnais aurait eu la bonne inspiration de venir passer une nuit à la Robertière, à une époque où le châtelain désespérait d'obtenir du ciel un héritier mâle. Il n'en fallut pas davantage pour empêcher le blason de tomber en quenouille et le nom de disparaître. Depuis lors, dans la famille, l'effigie royale s'est reproduite d'âge en âge, avec une pieuse fidélité, comme afin de perpétuer le souvenir du miraculeux événement qui sauva le nom d'un naufrage à peu près certain. Le comte Henri maintenait la tradition, et il ne lui déplaisait pas qu'on sût découvrir en lui une étonnante ressemblance avec l'illustre protecteur de sa race. Il s'imaginait en rendre le type mieux qu'aucun des portraits de Rubens. La barbe grise et bouclée, les yeux tour à tour pleins de feu, rayonnants de génie, tendres ou railleurs, le nez surtout, le nez historique, la fierté d'allure et les façons de gentilhomme, il possédait tout cela et avait la conviction d'en tirer parti. Enfin, un dernier trait qui devait, selon lui, frapper les observateurs les moins clair-

voyants, c'était sa chevelure blanche, taillée aussi exactement que possible comme celle du roi, et qu'on appelait au club le panache blanc. En réalité, cette prétention reposait bien sur quelque fondement. M. de la Robertière ne représentait pas plus mal qu'un autre le Henri IV popularisé par la romance et l'imagerie. Au moral, il en avait les aptitudes galantes, et faute de pouvoir les exercer, dans une cour, auprès des nobles dames, il les utilisait, dans les boudoirs, auprès des petites dames point nobles, qui veulent bien aimer pour eux-mêmes leur valet de chambre ou leur coiffeur, mais se rattrapent sur le reste de leur clientèle amoureuse de ces faiblesses gratuites. Le comte avait inscrit une foule de victimes sur le livre d'or de ses amours peu chevaleresques, et à ce jeu que son ancêtre aimait tant, il se ruinait, avec une désinvolture superbe, ruinant, par la même occasion, sa femme et sa fille, qui vivaient à la Robertière, isolées, inquiètes de l'avenir et déjà réduites à subir d'humiliantes privations.

— Hé bien, reprit Bérard, vous décidez-vous à rentrer dans le salon?

— Plus tard, répondit le comte d'un air soucieux, il faut d'abord que je vous demande un conseil, mon ami, peut-être un service.

— Je suis tout à votre disposition, usez de moi.

— Il paraît, mon cher Bérard, que j'ai quelques

dettes, depuis plusieurs jours, cela me revient de divers côtés et ne laisse pas que de m'importuner. Les fournisseurs m'accablent de notes, de factures, de papiers timbrés, d'odieux grimoires qui dépoétisent la vie et la barbouillent de chiffres stupides. Pour comble d'ennui, j'ai acquis la certitude que la fortune me poursuit avec un acharnement cruel ; je m'en doutais un peu, à vrai dire, mais sans y attacher aucune importance, quand Baptiste m'a insinué, très poliment, du reste, que je lui dois une véritable somme. Jugez de mon étonnement. Bref, d'après le compte que j'ai fait établir, on me réclame trois cent mille francs.

— Diable ! il s'agit de les trouver.

— Oui, et ce n'est pas commode, j'y réfléchis depuis près d'une heure sans aboutir à rien.

— Et vous voulez bien me consulter ?...

— Dame, la question d'argent n'a pas de mystère pour vous, et j'ai pensé que vous ne me refuseriez pas un avis.

— Je serais très heureux de justifier cette marque de confiance; mais, pour y parvenir, j'aurais besoin de connaître un peu votre situation.

— Elle est parfaitement limpide, je ne possède plus que le domaine de la Robertière.

— Libre d'hypothèques, bien entendu.

— Non ; un croquant de la pire espèce, dont j'ai accepté imprudemment les offres, a eu l'imper-

tinence de ne pas se contenter de ma parole, ni même de ma signature, et de prendre hypothèque sur le château de la Robertière, un monument d'illustre origine, qui, parmi ses titres de gloire, compte celui d'avoir appartenu un moment à Henri IV, ainsi que l'atteste son blason gravé sur les murs. J'eus d'abord une envie irrésistible de bâtonner le maraud, afin de lui apprendre que huit siècles de noblesse de se mettent pas en gage ; mais cela n'aurait pas avancé mes affaires, et, le mal étant irrémédiable; je ne serais pas éloigné de contracter un nouvel emprunt aux conditions que le prêteur fixerait...

— ... Et sous la même garantie ?

— Je me résigne à tout, pourvu qu'on m'aide à sortir d'embarras ; ne voyez-vous personne, dans vos nombreuses relations, qui soit en état de répondre à mes vues ?

— Hum ! l'opération est scabreuse, combien vous faut-il ?

— Mon Dieu, cinq cent mille environ.

— Et la Robertière vaut à peine un million, prix de convenance.

— Vous êtes mieux renseigné que moi, mon ami, mais, peu importe, il me semble que M. Martin, par exemple, ne s'exposerait pas gravement s'il me remettait la somme dont j'ai besoin.

— J'insisterai pour qu'il se prête à vos combinaisons ; seulement, laissez-moi vous montrer un danger qui vous a sans doute échappé : tant que vous serez le débiteur do Martin, vous n'aurez à redouter aucun mauvais procédé de sa part, même dans le cas où vous éprouveriez de la difficulté à payer les intérêts ; mais, vous n'ignorez pas que, dans le commerce, on ne peut pas se dessaisir longtemps de ses fonds et qu'on est parfois obligé de battre le rappel de ses capitaux pour satisfaire à des besoins urgents ; supposez que Martin soit forcé d'avoir recours à des mesures de ce genre et qu'il cède sa créance...

— Je n'en serai ni plus ni moins endetté.

— Sans doute ; mais, à la moindre défaillance dans l'exécution de vos engagements, à l'égard des intérêts, votre créancier dispose habilement sous vos pas les traquenards de la procédure, il vous exproprie à vos frais, on vend la Robertière et vous êtes absolument ruiné.

— Mais alors que dois-je faire ?

— Vendre la Robertière tout de suite... on va baisser le rideau, excusez-moi, je vous prie, le service me réclame.

Vendre la Robertière !... Le comte se retourna vivement comme pour adresser une réponse hautaine à l'homme qui proférait cet avis brutal et presque injurieux, mais Bérard s'était éclipsé. Ven-

dre la Robertière ! ces mots cruels lui donnaient la sensation d'un outrage. Ce qui lui restait au fond de l'âme de sentiments élevés, sa fierté de race, son honneur de gentilhomme se révoltaient. On ne l'aurait pas atteint plus sûrement, en lui proposant de trafiquer de sa conscience, de se vendre lui-même.

C'est que, dans son existence, où les fêtes succédaient aux fêtes, sans qu'il eût le temps de penser et de se recueillir, dans sa vie routinière de désœuvré qu'il traînait de club en club, de boudoirs en loges d'actrices, de cabarets en salons demi-mondains, à la recherche d'une nouveauté dans le plaisir, cette quadrature du cercle des viveurs, le château familial, perdu au fond des terres, à la limite extrême de l'Ile-de-France, était comme un point de repaire, une sorte de lieu d'asile, saint et vénéré, dont la possession le relevait à ses propres yeux. Quand viendrait le jour où pris de lassitude, il trouverait son chemin de Damas, la vieille demeure ouvrirait ses portes toutes grandes pour accueillir le châtelain prodigue, cela le réconfortait et entretenait ses projets lointains, mais rassurants, de retraite et de conversion. Il se figurait aisément que, dans ces murs bronzés par l'âge, découpant sur le ciel leur silhouette hardie et dominant la campagne sereine, au fond de ces appartements pleins de souvenirs, où ses ancêtres avaient

dignement vécu, il n'aurait aucune peine à vivre comme eux, à se faire chérir par les siens, à imposer le respect. Il croyait sincèrement que là-bas toutes les vertus, fécondées par des influences mystérieuses, germaient naturellement, comme à Paris, tous les vices, et qu'une fois sorti du milieu dissolvant où il s'attardait, il n'aurait, en peu de temps, rien à envier au plus patriarcal de ses aïeux. De loin en loin, quand il était disposé à s'attendrir, il se complaisait à évoquer de paisibles scènes d'intérieur qui se déroulaient dans le château : il voyait apparaître sa femme et sa fille, parlant de lui avec une tristesse affectueuse ; sa femme, songeuse et grave, comme il sied à une abandonnée dont la souffrance morale peut assombrir le visage, mais qui ne permet pas qu'on devine la cause de cet air chagrin et ensevelit au fond de son âme ses secrètes douleurs ; sa fille, élevée sérieusement dans le culte traditionnel et absolu du chef de la famille, vénérant son père, et n'oubliant jamais, en ses prières enfantines, de demander à Dieu, comme une grâce le retour prochain et définitif de l'absent. Il apercevait la chambre nue et un peu austère, où, le soir, elles étaient réunies pour la longue veillée. La figure de la mère ressortait vaguement sur la pénombre formée par l'abat-jour ; plus bas, celle de l'enfant, éclairée par la lumière concentrée de la lampe, rayonnait dans toute sa fraîcheur. Cette

vision charmait M. de la Robertière, et comme il était sensible, elle répandait sur ses yeux un léger brouillard.

Et voilà ce qu'on lui proposait de mettre à l'encan !... Il serait le dernier des hommes s'il consentait à se priver de ce refuge, à se séparer de cette relique héréditaire. Ce serait la fin, la chute irrémédiable, la déchéance suprême. Il fallait vraiment que le jeune Bérard fût de l'école moderne qui règle sa conduite sur la devise : « Tout est dans le commerce », pour n'avoir pas hésité à formuler ce conseil ridicule et offensant. Il n'y avait pas, du reste, à lui en vouloir. C'était un aimable garçon, spirituel et très obligeant, mais il ne possédait pour tout bagage moral que l'intuition des affaires ; hors de là, il ne savait rien, ne comprenait rien, ne reculait devant rien.

Le comte fut troublé dans ses réflexions par une soudaine explosion de bravos enthousiastes. Il se rapprocha de la salle des fêtes, et, près de la rampe, il vit resplendir Angèle Duc.

C'était une admirable créature, un de ces prodiges d'harmonie que, de temps en temps, la nature aime à parachever. Des lueurs intenses glissaient sur les ondes de sa chevelure qui retombait en tresses lourdes sur ses épaules d'une blancheur dorée, où la lumière épandue semblait frissonner

d'aise. Son visage était comme imprégné de sensualité; ses yeux manquaient d'intelligence et de profondeur; mais cette absence d'idéalité, loin de nuire aux magnétiques effluves qui se dégageaient d'elle, augmentaient leur pouvoir. Le cou d'une rondeur parfaite avait des mouvements lascifs. Les seins orgueilleusement portés en triomphe se bombaient sous la gaze étoilée d'or. Enfin, c'était une de ces merveilles de la chair qui excitent les désirs violents plutôt que l'admiration, une Géorgienne de sérail, naturellement impudique, fière de sa beauté et stupide comme une idole. Au théâtre, elle ne figurait que dans les apothéoses et ne s'y montrait qu'à seule fin de colorer d'un prétexte avouable, l'exhibition de ses formes à la vitrine des marchands de photographies. Elle trônait là, au premier plan de l'étalage, en déshabillé d'alcôve, derrière la lentille énorme d'un stéréoscope, arrêtant surtout des mineurs du premier et du dernier âge qui contemplaient la fille, dans sa demi-nudité obscène, et gardaient la place longtemps comme pour assister à la chute du dernier voile.

Ebloui par ces splendeurs, le comte se délectait à promener ses regards, avec des lenteurs raffinées, sur ce chef-d'œuvre plastique. Il ne songeait plus à rien, ni à ses préoccupations d'argent, ni aux vilaines suggestions de Bérard, ni aux scènes d'in-

térieur sur lesquelles il venait s'attendrir. Il oubliait ses inquiétudes d'avenir et ses remords passagers pour concentrer toutes les forces de son esprit sur les troublants désirs qu'allumait en lui la beauté d'Angèle Duc.

Dès que le rideau fut baissé, il se dirigea vers les coulisses afin d'obtenir la présentation qu'il avait sollicitée. Il louvoya dans la foule qui, maintenant, encombrait les salons, distribuant des poignées de main à ses amis, redressant la tête d'un air de bravoure, répondant avec un sourire satisfait aux compliments de ses intimes sur la crânerie de son panache blanc.

Quand il eut gagné les abords du théâtre, il demanda si l'on n'avait pas vu Bérard qu'il cherchait en vain des yeux. On ne put le renseigner, et il prit le parti de l'attendre, non loin du anctuaire où quelques adorateurs allaient à la file indienne, faire leurs dévotions aux pieds de l'idole.

Les groupes qui se formaient çà et là, au hasard des rencontres, parlaient d'elle; on évaluait ses charmes, on se passionnait, et chacun apportait dans la discussion la note personnelle qu'il tenait de ses occupations ordinaires ou de la tournure de son esprit. Pour le moment, ce sujet de conversation était le terrain neutre sur lequel les éléments disparates, dont le cercle se composait, trouvaient un point de ralliement.

Le grand club comptait, en effet, parmi ses membres, des hommes appartenant aux mondes les plus variés. On y voyait des gens de lettres, des musiciens, des peintres, et puis des financiers, des brocanteurs de la Bourse, quelques flibustiers de l'Amérique du Sud, et enfin des négociants. Ces incohérences n'étonnaient personne. On les admettait au cercle, comme on les admet aujourd'hui dans plus d'une réunion mondaine, où l'on recherche les contrastes de haut goût, les violentes oppositions qui mêlent le bon et le mauvais, l'honnête homme et celui qui ne l'est pas, le gentilhomme et l'aigrefin. Cette confusion tend à devenir le trait le plus caractéristique de la société moderne ; elle règne surtout dans les salons ouverts par les générations spontanées de la finance. Là, quiconque possède un habit noir a droit de cité ; on l'accueille parce qu'il occupe une place, et il arrive même qu'on le prie de recommander la maison à ses amis. Si l'établissement a quelque vitalité, la liste des gens conviés aux fêtes qu'il donne, présente bientôt les mêmes discordances qu'une assemblée d'actionnaires. La foule augmente sans cesse, et, à la longue, les boudeurs, traitant leurs scrupules de préjugés naïfs, s'aventurent dans la mêlée. L'invasion étrangère a précipité le mouvement. Elle aussi installe ses luxueux campements au cœur du Paris moderne et n'a pas besoin de battre longtemps le

rappel pour avoir chez elle la figuration dont il lui plaît de s'entourer. Le danger ne serait pas grand si le mal ne sortait pas de ces milieux, mais il se propage, il triomphe dans les régions officielles, il envahit les clubs, il attaque la bourgeoise et dissémine un peu partout ses ferments de destruction.

Le *Grand cercle* fondé par Honoré Martin, commissionnaire en diamants, avec l'aide de Bérard, son conseiller intime, devait à ce dernier sa composition hétérogène. Tout homme ayant une valeur dont la communauté pouvait tirer profit, n'avait qu'à choisir un parrain pour être affilié sans conteste. Les écrivains et les artistes apportaient le prestige de leur nom, les financiers des capitaux, les gentilshommes leurs armoiries, d'autres leurs influences, leurs relations ou simplement leur habileté de main dans les affaires. Aucun d'eux n'avait à justifier de son honorabilité, et pourvu qu'on n'eût pas été compromis en des aventures trop scandaleuses livrées à la publicité, pourvu qu'on n'eût pas de cadavre apparent dans son existence, on était immédiatement agréé et couvert par l'immunité qui s'attachait, de convention tacite, à la seule qualité de membre du cercle. Si quelque incident fâcheux éclairait la vie de l'un des adeptes, les autres se hâtaient, par esprit de tolérance mutuelle, de jeter un voile sur ce qu'il fallait soustraire aux regards des profanes. A ce prix, cette

association du genre maçonnique se maintenait dans un état prospère où la majorité trouvait son compte.

Bérard avait ainsi réalisé son plan qui consistait à faire entrer, dans la même combinaison, le plaisir et l'intérêt. Il était parvenu à grouper un certain nombre de personnalités ayant chacune, sous des espèces différentes, un apport à mettre en commun, et dont la réunion constituait une véritable force; il avait établi une sorte de cabinet d'affaires dans des salons richement meublés, il avait entouré la spéculation d'un luxe tout moderne, il avait capitonné le temple du veau d'or. Ce monde élégant, lettré, ouvert aux émotions artistiques et généralement spirituel, était en effet mêlé à une série interminable d'entreprises financières: acquisition de plages, mise en valeur de terrains incultes, fondations d'établissements dans les villes d'eaux, exploitations de brevets, de procédés industriels, et autres opérations du même ordre. Bérard avait la haute direction de ces affaires qu'il appréciait avec une grande sûreté de coup d'œil et qu'il menait rondement à l'aide des capitaux de M. Martin. Celui-ci n'avait ni le goût ni l'entente du tripotage; mais il n'empêchait pas son ami d'accomplir de vilaines besognes dont il recueillait les bénéfices, sans trop s'inquiéter de leur provenance. Quand, par hasard, il était instruit

des agissements équivoques de Bérard, il se récriait et le blâmait sincèrement ; l'autre feignait de se rendre, il apaisait adroitement les scrupules de M. Martin et gardait toute sa liberté d'action.

Ce soir-là, ils n'étaient pas d'accord au sujet d'une affaire nouvelle que Bérard prônait de son mieux.

— Prenez au moins le temps de réfléchir, disait-il, c'est une occasion superbe que vous auriez grand tort de laisser échapper.

— Ne me tentez pas, Bérard, je n'ai que trop de pente à satisfaire le désir que vous excitez! mais le bon sens me commande de m'abstenir, je veux résister, je le dois.

— Si vous aviez seulement des raisons plausibles...

— J'en ai d'excellentes, mon ami, d'abord ma situation ne me permet pas d'acquérir ce château, il n'y a pas à le nier.

— Cela dépend des conditions, s'il fallait immobiliser un gros capital, hors de proportion avec la fortune dont vous disposez, je vous conseillerais moi-même de ne pas vous engager dans cette voie; mais ne perdez pas de vue que la Robertière ne vous coûtera pas plus cher qu'une villa de moyenne importance, à Bougival ou à Saint-Cloud.

— N'a-t-il pas été construit sous Henri IV, ce château ?

— Non, restauré seulement, les chroniques du pays de Dreux lui donnent une origine plus ancienne. Ce fut d'abord un manoir féodal, flanqué de tours et de bastions, hérissé de créneaux, défendu par d'épaisses murailles, que Robert Ier, comte de Dreux, aurait élevé sur les ruines d'un monument celtique. Plus tard, les seigneurs de l'Ile-de-France convertirent le donjon démantelé, par ordre de Suffolk, après un siège mémorable, en un merveilleux château qui leur servit de résidence d'été.

— Où diable vous êtes-vous procuré ces données ?

— Dans une histoire locale que j'ai eue récemment sous les yeux.

— Ne pourrais-je pas y jeter un coup d'œil ?

— Elle est à votre disposition.

— Je serais bien aise de la parcourir, j'ai le culte de ces vieilleries, moi, je les trouve pittoresques, intéressantes et même glorieuses, quoi qu'en disent les hommes nouveaux.

— Les annales de la Robertière renferment ce qu'il y a de mieux dans ce genre-là ; vous y verrez défiler les types les plus saisissants du moyen âge.

— Ah ! le moyen âge !... temps héroïque, période sombre et grandiose ! j'aime à me le représenter avec ses hommes bardés de fer, ses paladins, ses ménestrels, ses piqueux, ses fauconniers, ses châ-

telaines, suivies de pages amoureux et le reste. Le comte Henri est vraiment inexcusable de préférer à son manoir, hanté par des souvenirs empreints d'une telle poésie, les salons du Café Anglais. Ah! si je m'appelais le comte Henri de la Robertière ..

— Vous seriez dans un état voisin du dénûment, tandis que vous vous appelez tout simplement Martin et que vous possédez de quoi vous offrir le château de la Robertière, avec ses huit siècles de noblesse et tout ce qui compose le domaine attenant en biens-fonds, bois, pâturages, souvenirs, poésie et légendes.

— Légendes?... il y a aussi des légendes sur la Robertière.

— La belle question, mon cher ami! vous avez appris à lire dans les *Odes et Ballades* et vous demandez s'il y a des légendes sur un manoir du douzième siècle!... oyez plutôt : Le parc se termine à la lisière de la forêt de Dreux; là, dans un taillis de chênes où l'on entretient des ronces, des clématites sauvages et de beaux lierres, avec une entente parfaite de la mise en scène archéologique, il existe encore des vestiges de la forteresse bâtie par Robert Ier, des pans de murs envahis par les frondaisons, des arceaux à demi ruinés, quelques débris disséminés sous bois, et un souterrain qui descendait autrefois jusqu'à la rivière, mais que des éboulements ont obstrué. Au fond de la cavité,

derrière une porte d'airain, un être fantastique nommé, de son vivant, le baron Ernaud d'Échaufour, est préposé à la garde de trésors fabuleux. Le baron était avare et cupide, il détroussait les voyageurs, pillait les églises et accumulait dans les oubliettes de la Robertière le produit de ses rapines. La justice populaire l'a cruellement châtié. Il est tourmenté du désir de contempler l'or et les pierreries qui étincellent autour de lui et ne le peut pas; il est aveugle. En temps ordinaire, il accomplit sa peine, sans être inquiété par des visites importunes. Mais, pendant la nuit de Noël, au moment où le curé de la paroisse commence le *Credo*, la porte s'ouvre et quiconque veut puiser au tas de richesses enfouies dans le souterrain n'a qu'à se présenter. Le baron d'Échaufour a beau geindre au fond de son antre, il est réduit à l'impuissance et n'a pas le droit de s'opposer au pillage de son bien, qui dure jusqu'à l'instant précis où la lecture du *Credo* est achevée. A peine le dernier mot de l'oraison est-il tombé de la bouche du prêtre que la porte se referme sur les imprudents, retenus par leur insatiable cupidité au delà de l'heure fatale. Le terrible gardien les fait mourir, après leur avoir infligé des tortures sans nom. De tous les audacieux qui ont tenté la fortune, pas un n'est sorti de la caverne, ce qui prouve, mon cher, que l'ambition perd les hommes ; la sagesse popu-

laire le proclame, Nadaud l'a mis dans une chanson, et les ambitieux pullulent, et si l'humanité doit finir, comme la tribu des Abencérages, par un dernier homme, elle finira certainement dans la peau d'un ambitieux.

— C'est égal la légende est très curieuse, elle me plait infiniment; vous n'y croyez pas, vous, ni moi non plus, mais j'en apprécie mieux que vous le caractère simple et naïf... et Henri IV, parlez-moi donc de Henri IV, il a possédé la Robertière, n'est-ce pas?

— Oui, après la mort de Gabrielle d'Estrées, le roi disait à qui voulait l'entendre que « la racine de son amour était morte », mais le printemps survint et la pauvre racine, oubliant qu'elle n'existait plus, s'éveilla brusquement. La délicieuse Henriette d'Entragues avait contribué à opérer ce miracle. Ce fut à la Robertière, dans un de ces moments où les rois, comme les simples mortels, ne lésinent pas sur les promesses, qu'Henri IV signa le fameux billet par lequel il s'obligeait à épouser son adorable maîtresse. Plus tard, en homme d'esprit qui sait que les promesses dictées par l'amour sont écrites sur le sable, le roi laissa protester bravement la signature du Vert-Galant.

— Vraiment, elle abonde en épisodes pleins d'intérêt, l'histoire de ce château.

— On a pieusement conservé la mémoire de

celui-là, un des aïeux du comte a rétabli dans son état primitif, avec une scrupuleuse fidélité, la chambre de la marquise, et les honnêtes bourgeois du pays vont en pèlerinage visiter l'appartement où Sa Majesté prenait ses ébats. Enfin, je ne tarirais pas, et vous auriez le droit de m'accuser de pédantisme, si je vous énumérais les familles qui ont illustré le manoir : les seigneurs d'O, le comte de Surgères, le duc de Vendôme, le duc de Penthièvre.

— Quels noms ! la roture moderne a beau s'acharner à en détruire le prestige, elle n'empêchera jamais ces noms-là de sonner plus haut et plus clair que... Martin, par exemple.

— Peu importe le nom, si vous étiez châtelain de la Robertière, il n'y aurait aucune différence entre vous et vos prédécesseurs.

— Vous ne me ferez pas admettre cela ; il me semble que mon nom détonnerait sous les voûtes de cette glorieuse demeure...

— ... Si elles consentaient à le redire, n'est-ce pas ? Mais soyons sérieux, l'affaire est excellente et je vous engage à la conclure.

— Je ne puis pas, mon ami, je ne puis pas ; d'ailleurs, le comte a-t-il réellement l'intention de vendre sa terre ? c'est bien invraisemblable.

— Le comte a besoin d'argent, il doit une somme importante à la caisse du jeu ; il ne tient qu'à vous d'augmenter sa dette et de lui forcer la main.

— Oh ! la vilaine besogne ! profiter de ce qu'un dévoyé se ruine pour lui offrir de l'argent et retenir ensuite ses dépouilles, mais c'est un acte blâmable... Qu'en penses-tu, toi, Prudemanche ?

Avant de répondre, celui que M. Martin venait d'interroger eut l'air de rassembler ses idées, de réfléchir, de supputer minutieusement la valeur des paroles qu'il allait prononcer. C'était un homme d'un aspect très singulier, maigre, osseux, interminable, marchant avec une raideur automatique. Sa face glabre, percée de deux trous mal éclairés par des yeux incertains, armée d'un nez en vedette et de poils de barbe dressés en touffes d'ardillons, présentait un curieux mélange où le banal confinait au grotesque, la pesanteur bourgeoise à l'excentricité, le niais au macabre. Quand il riait, la ligne des sourcils brusquement relevée sur le front, imprimait à son visage une déformation baroque ; quand il ne riait pas, sa mine devenait lugubre ; quand il parlait, on était déçu ; son langage insipide et terne ne s'accordait pas avec l'étrangeté de son physique. M. Prudemanche avait exercé, pendant des années, les fonctions de chef de bureau dans un ministère. Aussi sa conversation avait-elle un relent de vieux papiers, ses membres une ankylose, son teint des reflets de cartonnage vert. Depuis sa mise à la retraite, il employait le peu d'esprit que l'adminis-

tration l'avait autorisé à garder pour son usage personnel, en de vastes conceptions financières. Il se livrait à des calculs transcendants, à des combinaisons inouïes, en vue d'arrondir son capital. Après de longues études, il achetait des valeurs, les revendait à perte dans un moment de panique, et appelait ces opérations des placements de père de famille. Son ami Martin cherchait vainement à le guérir de cette monomanie onéreuse. L'ancien chef, rivé à son idée fixe, recommençait toujours les mêmes expériences avec le même insuccès, et se consolait en précomptant les joies de la revanche finale qu'il poursuivait obstinément. Par une contradiction assez commune chez les maniaques les plus entêtés, qu'une sorte d'intuition avertit des erreurs où ils retombent sans cesse, il blâmait dans autrui le goût des tripotages financiers, traitait le monde de la spéculation d'engeance vile et l'accablait de son mépris. Bérard surtout avait le don de l'exaspérer. Ce jeune faiseur, adroit, souple, très avisé, lui inspirait de la défiance.

En abordant M. Martin, Prudemanche lui tendit le bout des doigts, avec un geste court et inachevé, comme s'il trempait la main dans un bénitier. Puis il médita sa réponse, et, quand il prit la parole, son ami avait eu le temps d'oublier la question qu'il avait posée.

— Je partage ton avis, mais je trouve que tu ne l'exprimes pas avec assez de conviction.

— Hein... de quoi s'agit-il ?

— De l'affaire au sujet de laquelle tu m'as consulté.

— Ah ! bon, du plan conçu par Bérard pour l'acquisition de la Robertière... un monument historique, mon ami, un manoir bâti en plein moyen âge, huit siècles de noblesse, des souvenirs, des légendes...

— Bah ! tu n'en as que faire ; une maison de campagne dans la banlieue serait plus en rapport avec ta situation.

— Ma situation... tu ne la connais pas au juste, et tu es absolument dépourvu de fibre poétique ; mais, au fond, tu prêches un converti, je disais précisément à Bérard que je serais tout à fait dépaysé dans cette royale demeure ; il est plus aimable que toi, Bérard, il voulait bien protester.

— Je n'aime pas à flatter mes amis aux dépens de leurs intérêts.

— Ce qui laisse entendre que je me livre habituellement à cet exercice ; on n'est pas plus courtois, reprit Bérard, je vous abandonne la place, monsieur Prudemanche, si vous parvenez à me ruiner dans l'estime de Martin, je m'engage à vous tenir pour un homme d'esprit.

Il se dirigea vers la salle des fêtes, donnant des poignées de main çà et là, répondant aux marques de sympathie qu'on lui prodiguait, ne refusant pas de s'arrêter dans l'embrasure d'une fenêtre pour causer avec les nombreux chercheurs d'affaires attirés vers lui par le renom de financier habile qu'il s'était créé. Il prêtait l'oreille avec complaisance aux propositions les plus fantastiques, et savait, par une approbation flatteuse, un mot d'encouragement, de vagues promesses, renvoyer à leurs chimères, sans les mécontenter, les besoigneux, à la recherche d'un bailleur de fonds. L'un était arrivé au moyen de l'algèbre, à combiner une martingale infaillible ; il ne lui fallait qu'un billet de mille francs pour appliquer son système, en montrer l'excellence et réaliser une fortune au détriment des placers de Monaco. Cette merveilleuse découverte ne ressemblait en rien aux méthodes niaises précédemment inventées par des joueurs aux abois C'était une formule, dont la mise en action était appelée à produire des résultats certains, palpables, mathématiques ; et le naïf quémandeur tentait d'éblouir son homme, avec des scintillements d'or, afin de lui troubler la vue, et de diminuer, à l'aide de cette illusion d'optique, l'importance relative de la somme qu'il tâchait d'obtenir. Celui-ci racontait que ses relations dans le monde officiel lui permettaient d'avoir, à peu de

frais, la concession d'une plage admirable. On y bâtirait un casino, des villas, une jetée, et en un rien de temps on se procurerait des bénéfices énormes. D'autres offraient des procédés industriels, des inventions saugrenues écloses dans une poche vide, des plans irréalisables, quelquefois de bonnes idées, tous l'opulence en perspective. Bérard avait l'air d'écouter avec attention ces antiennes ; il y avait certainement quelque chose à faire ; on verrait, on chercherait des fonds disponibles ; à l'occasion il en parlerait à Martin. Sa bonne grâce enjôlait si bien ses interlocuteurs que sans trop examiner s'ils devaient compter sur son appui, ils le remerciaient avec élan, et répétaient derrière lui : « C'est tout de même un homme charmant que ce petit Bérard. »

Après avoir expédié son monde avec cette désinvolture, il se rendit dans les coulisses, en évitant d'être remarqué par M. de la Robertière dont le panache blanc commençait à perdre patience aux environs du théâtre. Bérard demanda si Angèle Duc était en scène.

— Non, répondit une voix qui sortait d'un angle du salon mal défendu par un écran, elle est dans sa loge, on n'entre pas.

— Sois tranquille, je ne franchirai pas le seuil de ta demeure, mais on peut enlever le mur, n'est-ce pas? il est gênant pour causer.

— Vous manquez de tenue avec les artistes, monsieur le régisseur.

— Allons, ne te fâche pas, je vais simplement retirer l'écran. C'est très commode, une loge qui s'agrandit à volonté, là... maintenant, es-tu femme à m'obliger?

— Il s'agit?...

— D'être aimable, très aimable.

— Impertinent! ne croirait-on pas que ça m'est très difficile.

— Ce n'est pas cela; aimable, tu l'es par tempérament, mais avec des notes différentes, selon les circonstances, hé bien, je te supplie de donner l'ut dièze.

— En l'honneur de qui?

— D'un comte du meilleur aloi que je désire te présenter; il t'adore et n'a pas, en ce moment, de quoi pourvoir aux frais du culte; mais je connais un moyen de le tirer d'embarras, je le lui ai même indiqué, et je pense qu'il ne te sera pas malaisé de l'amener à s'en servir.

— Où est-il ce comte?

— En faction devant ta loge.

Bérard introduisit M. de la Robertière auprès d'Angèle et s'éloigna discrètement.

Le comte, fidèle aux traditions de la vieille galanterie, disposa méthodiquement ses travaux de siège, sans s'inquiéter de savoir si la place com-

portait ce luxe de préparatifs. Vers la fin de la soirée, lorsqu'Angèle parla de se retirer et fit observer qu'aucun de ses amis ne s'était offert pour la reconduire :

— Eh bien, dit-il, ralliez-vous à mon panache blanc !

II

L'amour maternel occupe dans le cœur humain, une place haute et radieuse, mais, comme tous les sentiments, même ceux qui commandent le respect, il est sujet à des aberrations et glisse quelquefois sur la pente de la névrose. Il se manifeste alors avec une exaltation fébrile, chevauche sans frein ni direction hors des voies communément fréquentées, dégénère en véritables accès de folie. Quand la mère est atteinte de ce délire, l'enfant ne peut se soustraire à son influence néfaste, et plus tard, devenu homme, il ne parvient pas toujours à s'en délivrer. Bérard se trouvait dans ce cas. Il avait eu pour mère une femme instinctive et déséquilibrée, ne vivant que par son fils, rêvant pour lui d'irréa-

lisables félicités, l'idolâtrant jusque dans ses défauts. A la mort de son mari, survenue prématurément, elle s'était isolée dans une campagne qu'elle possédait à la Chesnaie, près de Rouen. Alors commença pour l'enfant une vie de délices, énervante et molle, dont il savoura la douceur, pendant de longues années, sans aucun souci du lendemain. Sa mère l'entourait d'une affection jalouse et n'avait d'autre idée, d'autre but que de pressentir ses volontés et de s'y soumettre aveuglément. Elle s'attachait à lui éviter l'ombre d'une peine. Quand, par hasard, une légère contrariété voilait ses yeux de larmes enfantines, elle se désolait. Le bambin se sentant parfois d'humeur à prolonger cette inquiétude, refusait de dire la cause de son chagrin. Avec des soumissions humbles et câlines dans la voix, elle le suppliait d'abréger son anxiété. En ces moments-là s'il avait à se plaindre de quelqu'un de la maison, d'un mot, il obtenait son renvoi ; ou bien, s'il préférait être dorloté avec une sollicitude encore plus raffinée qu'à l'ordinaire, il reprochait à sa mère de n'avoir pas satisfait un de ses caprices. A genoux devant son fétiche, elle s'humiliait et demandait pardon. Dans les soins physiques prodigués sans discernement ni mesure, elle apportait une vigilance inouïe : au moindre malaise qu'il éprouvait, elle était aux abois, ne dormait plus, le comblait de gâteries, l'enveloppait de la tiédeur débilitante

de ses caresses. Enervé par ce régime, il resta jusqu'à sa vingtième année, faible de corps et veule d'esprit. Vers cet âge, stimulé par le vague désir de se procurer des jouissances autres que celles dont il était saturé par sa mère, il se créa des relations. Sa mère souffrit d'abord de ne plus occuper seule la vie de son enfant; mais elle se consola, parce qu'il semblait heureux, et que le bonheur de cet être hors duquel rien ne la touchait, était sa suprême aspiration. Cette idée fixe l'empêcha d'être jalouse du premier amour de son fils. Elle provoqua même à ce sujet des confidences; lui, complètement dépourvu de sens moral, ne fut averti par aucun instinct que la réserve s'impose en pareil cas. Fier de son succès, il raconta sans détours ni précautions de langage, qu'il venait de séduire la femme d'un de ses meilleurs amis. Cette action lui semblait naturelle, très avouable; il n'en gardait pas même le remords banal que ces sortes d'aventures causent aux moins scrupuleux. La mère un peu effarouchée se récria, mais doucement et avec de mignardes intonations laissant deviner que son orgueil maternel n'avait aucune peine à triompher des hésitations de sa pudeur.

Quelque temps après, Bérard encouragé par l'agréable dénoûment de son premier essai, tenta de circonvenir une toute jeune fille, dont les parents habitaient la Chesnaie. L'entreprise était d'autant

plus odieuse que la famille lui témoignait une entière confiance et le recevait dans l'intimité.

Cette circonstance l'aurait troublé, s'il avait eu la notion la plus élémentaire du bien; mais, son âme, pervertie de bonne heure, n'en possédait pas la moindre clarté. Aussi jugea-t-il simplement que tout concourait à faciliter l'exécution de son plan. La jeune fille mal surveillée par une mère peu rigide au moins en apparence, et parvenue à l'âge où la raison n'a pas encore le verbe assez haut pour apaiser la mutinerie des sens, prêta l'oreille aux supplications de Bérard, qui se présentait à elle, au moment voulu, comme un prince charmant des contes bleus. Un soir de tiède brise caressant la feuillée, d'harmonies troublantes, de senteurs molles, d'étoiles alanguies dans un ciel à demi voilé, elle eut une défaillance, et s'abandonna, inconsciente aux baisers du jeune faune qui l'avait enjôlée. La scène ayant eu pour témoin une femme du village, fut mise en circulation, publiée, colportée de maison en maison. En quelques jours, le scandale prit de telles proportions que Bérard, menacé d'avoir sur les bras une méchante affaire, se vit dans la nécessité de disparaître ou d'épouser. En ce temps-là, le mariage lui semblait être un obstacle à la réalisation de ses désirs. Les devoirs qu'il comporte, bien qu'il en discernât mal la nature, sa monotonie, sa perpétuité, ne s'accordaient

nullement avec ses idées. Il n'était ni d'âge ni de complexion à s'embourber dans cette ornière. La jeune fille avait, d'ailleurs, une position trop médiocre pour le dédommager du sacrifice de sa liberté. Il préféra se soustraire aux conséquences de sa mauvaise action. Il partit, le cœur libre de toute inquiétude, ne regrettant rien, heureux de vivre, impatient de conquérir sa place au soleil.

Un parent de sa mère, bien posé dans la petite finance parisienne, l'accueillit sur sa bonne mine et le garda près de lui, en qualité de secrétaire. La mission était délicate, mais elle ne demandait que de la souplesse et de l'entregent. Elle consistait à favoriser, par des relations étendues, le débit de vignettes enluminées qui ne valaient rien et que la maison vendait très cher. Bérard admira la simplicité de la combinaison et fit jouer avec succès le miroir aux alouettes. Le manège des imbéciles éblouis par le scintillement des monceaux d'or qu'il accumulait, sous leurs yeux, dans le lointain, l'amusait fort et l'excitait à déployer toutes les ressources de son esprit ondoyant, afin de les endoctriner. Il était né pour ce genre de besogne; il le traitait haut la main, avec une entente irréprochable des meilleurs procédés, en artiste jaloux d'obtenir le fini de l'exécution, en virtuose amoureux de son art. Il gagna vite de quoi satisfaire ses goûts

de viveur déjà très raffiné et donnant la note dans le milieu qu'il fréquentait. Les vétérans du plaisir le désignaient comme un chef d'école. Le fait est que pas un des nababs d'une heure, campés dans les hôtels du quartier Saint-Lazare, à colonnes de marbre et guichets étincelants de cuivre sous la lumière d'en haut épandue à travers le hall, ne savait mieux que Bérard extraire de la vie les délices qu'elle contient. Ce n'était pas un de ces débauchés, du temps de Rolla et de Mardoche, exaspérés de ne pouvoir sceller l'union de la matière et de l'idéal, se livrant à des imprécations contre les femmes sauf à tomber ensuite à leurs genoux, annonçant au monde que, pour se consoler d'une trahison, ils allaient boire du vin de Chypre dans le crâne de leur grand'mère. Ce libertinage héroïque ne convenait pas à sa nature ; il n'avait aucune prétention au panache que la jeunesse dorée de 1830 plantait sur ses vices, afin d'étonner les philistins. Il ne comprenait rien à ce charlatanisme. Ce qu'il poursuivait obstinément, c'était la sensation agréable, quelle qu'en fût l'origine. Que l'honneur dût en souffrir, que le moyen de parvenir au but souhaité s'éloignât sensiblement ou non de la ligne droite, il ne s'en inquiétait pas. L'unique affaire était de se procurer la jouissance désirée. Il n'avait, du reste, aucun système, aucune préférence pour le bien ni pour le mal, en tant que l'un et l'autre lui étaient

profitables, selon les circonstances, n'aimait pas les théories, et se rangeait, en morale, non parmi les sceptiques, mais parmi les indifférents.

Dans le monde, il s'était créé des sympathies. On le recherchait pour son entrain, sa verve communicative, son naturel, sa parfaite courtoisie. Les femmes, même les plus honnêtes, même celles qui n'avaient pas grande estime pour son caractère, marquaient le plaisir qu'elles prenaient à l'entendre par de jolis sourires de derrière l'éventail. Les hommes l'accueillaient aussi parce qu'il possédait, au plus haut degré, le talent de saisir le point faible de chacun d'eux et de s'insinuer par là dans leur amitié. Il n'avait plus qu'à s'abandonner au courant pour jouir d'une vie féconde en sensations de choix, quand survint une débâcle inopinée. La maison qu'il contribuait à diriger fut anéantie comme par un coup de foudre. Plus rien en caisse que de l'imagerie sans valeur, plus de personnel en livrée bleu et or dans le hall désert, plus de guichets de cuivre où les naïfs mordaient à l'hameçon. La faillite avait tout empilé, meubles de luxe et matériel, dans les voitures de l'hôtel Drouot. Le directeur était en fuite ; en fuite aussi l'état-major copieusement titré et décoré. Seul Bérard, moins compromis que les autres, parce qu'il ne tenait aucun emploi officiel, ne se hâta point de gagner la frontière. Il lui déplaisait d'imprimer à son nom

la tache, sinon indélébile, du moins très lente à s'effacer, d'une disparition qui, plus tard, si l'occasion d'une revanche se présentait, serait de nature à gêner ses mouvements. On le plaignait, du reste, plutôt qu'on ne le blâmait; on n'élevait aucun doute sur sa bonne foi. Son directeur, abusant de son inexpérience des affaires, l'avait odieusement trompé. Ainsi défendu par son entourage, Bérard n'eut qu'à imposer silence aux rares malveillants qui chuchotaient dans l'ombre, en parlant de lui, le mot brutal d'homme à la mer. Il se battit avec un de ces juges d'honneur, comme on en trouve aisément à Paris, et le duel étant la meilleure des eaux lustrales, il sortit de cette parade habilement machinée avec la piqûre d'usage au bras et le renom d'un galant homme. Ce fut seulement après avoir réglé ce point capital pour l'avenir que, n'ayant pas l'espoir de reconquérir immédiatement son ancienne situation, il résolut de tenter la fortune du côté de l'Amérique, où il s'était ménagé des relations. Il partit, en effet, pour New-York; mais, là, ses qualités mondaines eurent moins de succès, dans les affaires, qu'à Paris; il ne réussit pas et vécut d'expédients pendant plusieurs années, sans parvenir à émerger de l'obscurité. Il comptait sur le hasard pour lui fournir l'occasion de se rapatrier, et le hasard lui tendit la main. Un jour, dans un bar, il était assis près de deux

hommes causant à demi voix, d'un air très animé, avec des gestes courts et des mines confidentielles. Sans avoir l'intention de surprendre les secrets de ses voisins, il ne put s'empêcher de saisir au vol quelques mots plus nettement prononcés par l'un des interlocuteurs. Autant qu'il était permis d'en juger, d'après ces données confuses, il devait être question de retarder la faillite imminente d'une maison de diamants, afin de ne pas perdre le bénéfice d'une affaire importante, conclue avec un marchand de Paris et sur le point de se réaliser. L'un des hommes, piqué par l'obstination de l'autre à ne pas subir aveuglément ses idées, tâchait d'être persuasif, et, dans le feu de la conversation, révélait tout haut son plan. Le mieux, à son avis, était de fuir avec les diamants dont M. Martin annonçait l'envoi. Ce nom éveilla l'attention de Bérard. Il avait connu jadis un M. Martin, commissionnaire en diamants. Si son étoile voulait que ce fût la dupe visée par les deux Yankees, le Martin du boulevard des Capucines, le mari de Geneviève Bonneval, l'occasion était superbe de lui rendre service. A l'aide des renseignements qu'il possédait, il se mit en campagne et découvrit bientôt que ses suppositions étaient fondées. Une dépêche, lancée à la hâte, donna l'éveil à M. Martin. Ce dernier, très effrayé par ces mauvaises nouvelles, supplia Bérard de prévenir le désastre imminent dont il

était menacé. Il l'informa que les diamants venaient d'être expédiés, en lui confiant les pouvoirs nécessaires à l'effet d'empêcher le détournement de s'accomplir. Il ajoutait que lui-même arriverait à New-York par le prochain paquebot, afin de terminer, dans les meilleures conditions, cette malheureuse affaire d'où sa situation dépendait.

Bérard mena l'entreprise avec une habileté consommée. Il déploya une activité inouïe, gagnant à sa cause des magistrats enclins à favoriser le commerce de leur pays, obtenant d'eux la faveur exceptionnelle de ne pas s'engager dans le labyrinthe des formalités, employant tous les prétextes, toutes les armes de la procédure pour que la livraison des diamants fût ajournée.

Après une semaine d'angoisse, M. Martin recevait un titre en forme qui lui permit de rentrer en possession des bijoux sauvés d'une façon miraculeuse, et il exprimait à Bérard sa reconnaissance en termes empreints de la plus vive émotion.

Celui-ci jugea que l'heure avait sonné de revenir à Paris.

Il comprenait, aux façons d'être de son nouvel ami, à la chaleur de ses protestations de dévouement, qu'il pourrait l'utiliser à son gré, comme un tremplin, et remonter, grâce à lui, sur les hauteurs déjà entrevues, où, cette fois, il saurait se maintenir. Il n'eut pas besoin d'une longue étude pour

apprécier Martin ; nul ne convenait mieux à l'emploi qu'il lui destinait. Franc d'allures, doué de réelles qualités de cœur, n'ayant pas de dessous, probe par nature, mais sans raffinements ni souci exagéré des vétilles morales, Martin avait réalisé une fortune rapide ; sa réputation n'avait pas eu à en souffrir. La maison qu'il dirigeait tenait une place honorable parmi les maisons dites de confiance, où l'on applique moins rigoureusement que dans les autres, la formule suprême du commerce : Vendre cher ce qui a coûté bon marché. A ce point de vue, il n'excédait pas les limites au-delà desquelles le double patronage attribué à Mercure par les anciens, se trouve confondu en un seul. Mais, s'il gardait l'équilibre sur les pentes dangereuses où le négoce est parfois contraint de s'aventurer, il avait une tendance à témoigner moins de rigidité à l'égard de ceux qui servaient ses intérêts.

Ce dernier trait de caractère décida Bérard à user des dispositions bienveillantes de Martin, en acceptant de l'aider à conduire ses affaires. Il comptait se lancer hardiment dans les grandes opérations, avec les capitaux de cet excellent homme, facile à gouverner, très confiant, et à peine remis de l'étourdissement que sa rapide ascension vers les hauts parages de l'opulence lui avait causé. Avant d'établir le siège, il examina soigneusement la

place, et n'eut pas de peine à reconnaître le point faible sur lequel il devait concentrer ses efforts. Martin avait des crises de vanité et ne s'en défendait pas ; mais tandis que, en général, l'orgueil des parvenus se campe lourdement, le poing sur la hanche, le verbe haut, le geste pompeusement trivial, sa vanité puérile et timide ne se montrait qu'avec d'infinies précautions. Il avait conscience de ce défaut, et, quand il s'y livrait, n'était pas éloigné de présenter des excuses. Comme la plupart des hommes d'infime origine, à qui la fortune permet de s'offrir tous les luxes, hormis celui de porter un nom authentique et d'avoir des aïeux, il se procurait volontiers l'illusion de la noblesse à l'aide d'armoiries quelconques peintes sur les murs de son hôtel, de meubles anciens tout fleurdelisés, de vieilleries artistiques ayant une légende. En homme avisé, Bérard ne laissait échapper aucune occasion de flatter cette manie ; récemment encore, il était sûr, en proposant à son ami de lui faire vendre la Robertière, d'entrer dans ses vues. L'acquisition du domaine se rattachait bien à d'autres combinaisons ; mais, pour le moment, elle tendait surtout à combler les vœux de Martin.

Dès le lendemain de la fête, Bérard le surprenait lisant avec le plus grand intérêt l'histoire du château. Au cours d'un entretien d'affaires qu'ils eu-

rent ensemble, Martin demandait, d'un air qui visait l'indifférence sans l'atteindre, si le comte avait l'intention de se défaire aussi de la chambre d'Henriette d'Entragues et des meubles du temps.



III

Le parc Monceau, répondant au signal des fêtes printanières que donnait le retour des hirondelles, séduites par les enjôlements du soleil d'avril, s'enguirlandait à la hâte de fleurs toutes neuves, et dissimulait tant bien que mal l'écorce rude de ses futaies sous un verdoiement léger comme une mousseline. En cet instant divin de résurrection, où la nature, même quand elle est emprisonnée, a des allures de bacchante, ivre de jeunesse et folle d'amour, l'aristocratique jardin s'oubliait en de soudaines explosions de vie et de gaieté. Les vieux platanes ragaillardis se pavoisaient de feuilles pour accueillir des bandes d'oiseaux criant leur joie à tue-tête. Les gazons d'un vert ondoyant lissaient

leurs brindilles à la lumière du soleil, et ne refusaient pas d'admettre, sur leur moelleux tapis, quelques fleurs paysannes joliment attifées. La colonnade qui règne autour de la pièce d'eau s'égayait aussi de fleurettes vives poussées entre les joints des floraisons de pierre; la giroflée se pavanait près de l'acanthe, l'aster au milieu des palmes. Les cygnes eux-mêmes haussaient, avec moins de fierté, leur col prétentieux, et, sans souci de l'étiquette, frayaient avec les autres volatiles, qui exprimaient leur contentement par des jeux balourds, des bousculades, de bruyants coups de gosier. Dans les pelouses vallonnées, les pyramides brodées de mousses s'enveloppaient d'une lueur, couleur vieil or, où le feuillage imprimait de mouvants dessins; les rochers envahis par des arbustes formaient de délicieux recoins, bien agrestes; la statue de *la Charmeuse* prenait des attitudes plus vivantes, animée qu'elle était par une chaude lumière s'allongeant sur le bronze avec des frissonnements, et Hylas, le timide éphèbe, enlevé par un chœur de nymphes, semblait tout disposé à se prêter de bonne grâce aux aimables fantaisies de ces échappées du bois. Il n'était pas jusqu'au sévère gardien qui n'eût des mines songeuses; il humait l'air avec délices et promenait sur son domaine un coup d'œil attendri. Les médailles étalées sur son uniforme souriaient doucement, ses yeux

à demi clos souriaient aussi, peut-être de quelque vieille histoire qu'il se racontait, en dessinant, dans le sable doré, des lignes incertaines qui représentaient sans doute les illustrations de ce récit.

Parmi les hôtels entourant le jardin d'un cadre de haute élégance, celui de M. Martin figurait luxueusement, avec sa rotonde vitrée, ses sculptures, ses larges baies mirant en fines aquarelles, le ciel d'un bleu tendre et la naissante feuillée. Accoudée à l'une des fenêtres, Claire Martin, la fille unique du maître de la maison, suivait les jolis épisodes du printemps. Blonde avec des yeux marron clair d'une grande pureté, les joues teintées des nuances délicates de la rose qui s'ouvre à peine, les lèvres indiquées d'un trait vif et charmant, elle tenait à ravir le rôle de la jeunesse dans les fêtes du renouveau. Ses regards flottaient au delà du jardin, comme attirés vers les profondeurs du ciel, par quelque songe fortuné, par une secrète espérance dont le reflet visible éclairait son visage.

— Bonjour, Claire, dit une voix qui la fit se retourner vers l'intérieur de la chambre.

— C'est toi, père, répondit-elle en tendant le front à M. Martin, tu me surprends dans le coup de feu d'une besogne très ardue.

— C'est singulier; moi, je me serais imaginé

que tu regardais pousser les feuilles; mais on n'est sûr de rien avec les petites filles.

— Ah! tu es loin de compte, mon pauvre père.

— Pas si loin... Il me suffit de voir tous les meubles encombrés d'in-folios à images et d'atlas pour être édifié sur la nature de tes occupations; ce n'est pas la peine de rougir, va, il est permis aux jeunes filles les mieux élevées de raffoler de l'île de Madagascar et de préférer au séjour de Paris celui de Tamatave.

— Tu te moques de moi... Hé bien, oui, quand tu es entré, je venais de me perdre dans une immense forêt où le palmier d'eau, le ratafia et le baobab...

— ... Forment une voûte impénétrable, comme dans *Paul et Virginie*.

— Elle commence à Tintingue, sur les bords de la mer, et se développe jusqu'aux Bétanimènes, dont il faut absolument traverser les défilés pour atteindre Tananarive; je me suis égarée à moitié chemin...

— Et tu allais demander ta route au gardien du parc Monceau?

— Si tu connaissais cet admirable pays, tu serais plus disposé à en parler sérieusement.

— J'ai le doux espoir de le connaître à fond dès que notre lieutenant sera de retour; malheureusement, le pays de tes rêves a des chances

d'être bien moins admirable quand Louis ne l'habitera plus.

— Je n'y penserai pas aussi souvent peut-être, mais je garderai toujours un bon souvenir de mes excursions là-bas.

— Oh! les souvenirs ne sont pas près de disparaître, Dieu merci, à moins que tu ne renonces à ton musée Malgache; il est drôle, ton musée, on se croirait à la Société de géographie, un jour d'exposition.

La chambre de Claire dérogeait, en effet, à la tradition qui impose aux jeunes filles des couleurs réglementaires, un ameublement consacré. Il n'y avait d'usuel et d'ordinaire que le lit chastement drapé de rideaux blancs et quelques menus objets sans importance. Le reste se composait de bibelots provenant de Madagascar. Le long des murs étoilés de trophées, un hérissement de piques, de haches, de lances, ressortait sur des étoffes coloriées et alternait avec des oiseaux empaillés, des monocordes et des tambours, des diadèmes surmontés de plumes, des figurines informes, des poteries et des amulettes, le tout d'une parfaite authenticité. La table à ouvrage, une merveille moderne, en bois noir brodé de lamelles de cuivre, contrastait avec les choses barbares qui s'y trouvaient accumulées, des vases gauchement modelés, des bonshommes pareils à ceux de la foire aux

pains d'épices, des calebasses mal évidées, et même une pipe taillée à la diable dans une racine fruste. Çà et là, on voyait encore des œufs d'autruche, des nattes, des ustensiles variés, un assortiment de coquillages, et, malgré sa bizarrerie, ce pêle-mêle n'était pas sans grâce. Du bout de ses doigts ingénieux, la Parisienne avait combiné ces choses de façon à en tirer des oppositions de lumière et des effets d'harmonie. Quelques rubans glissés à propos, des feuillages adroitement emmêlés corrigeaient, par une note de fantaisie, l'excès de couleur locale.

— Tu ne crains pas, reprit M. Martin, de te pervertir à jamais le goût, au milieu de ces...

— ... Horreurs, n'est-ce pas? tu as le mot sur les lèvres; eh bien! non, il est permis d'en rire, cela ne m'offense pas; mais je les aime, c'est une toquade bien innocente.

— Eh! eh! elle pourrait inquiéter si l'on n'en devinait pas l'origine... Ah! mon Dieu, j'ai failli renverser cette affreuse bête, d'où sort-elle? Je ne la connaissais pas.

— Si nous étions chez les Hovas, ces paroles imprudentes t'exposeraient à subir le dernier châtiment; ce serait un crime de lèse-majesté. Ce perroquet noir est un oiseau royal, le conseiller intime de Radama, légué par lui à son épouse, la célèbre Ranavalo, qui ne décida jamais rien de

grave sans prendre l'avis du perroquet. L'auguste animal avait appris à ânonner quelques mots de madécasse, et parfois, quand la reine n'arrivait pas à imposer sa volonté aux dignitaires de la couronne, elle interrogeait son ministre emplumé. Celui-ci répondait, naturellement, au gré de ses désirs, et les membres du gouvernement, le front dans la poussière, promettaient d'obéir aux ordres que le favori laissait tomber du haut de son perchoir.

— Pour une simple négresse, elle avait de l'esprit, Mme Ranavalo.

— J'ai reçu, dans le même envoi, un lot de curiosités de premier ordre : le Simbou de soie lamé d'or que portait la reine pendant les grandes cérémonies, son éventail en plumes d'ara, et une série de petits présents offerts par les étrangers admis à se prosterner devant elle, des manasinas...

— C'est très curieux, mais fort laid.

— Voici encore le parasol en étoffe cramoisie sous lequel le prince Rakoto rendait la justice; une histoire bien étonnante que celle de Rakoto, jouant là-bas, avec son frère, Ramboasalama, une tragédie renouvelée des frères ennemis.

— Non, interrompit M. Martin, jamais les sentiments d'une jeune fille pour l'homme qu'elle doit épouser ne se sont manifestés par des folies de ce genre! Ce qui m'étonne, c'est que tu n'aies pas de-

mandé à ta femme de chambre de se teindre en noir et de se mettre des anneaux dans le nez; ce serait d'un pittoresque achevé qui donnerait plus de valeur à ton bric-à-brac.

En fille spirituelle et sensée, Claire se prêtait volontiers à ces épigrammes; cependant l'idée malicieuse lui vint de répondre sur le même ton. Comme pour se faire pardonner d'avance son espièglerie, elle inclina son frais visage du côté de son père, avec des façons câlines d'enfant gâté.

— C'est mal de ne pas fermer les yeux sur les faiblesses d'autrui; je suis bien plus généreuse, moi, je ne me moque pas de tes vieilleries, j'ai la bonté de ne point médire de tes faïences, je m'efforce même d'avoir de la considération pour elles; je me pince les lèvres afin de ne pas éclater de rire devant ta collection de plats ébréchés.

— Ce n'est pas la même chose! Tu veux comparer des faïences d'art qui proviennent des plus illustres maisons, aux terres-glaises du sieur Rakoto, un simple mangeur de lapins vivants.

— Pauvre Rakoto; sans doute, il y a quelque différence, je l'avoue tout bonnement parce que je n'ai aucun parti pris; mais tu ne saurais nier que, parmi tes faïences, il en est d'une laideur extravagante.

— C'est leur mérite, d'ailleurs, je n'en possède pas une qui ne me coûte des prix fabuleux.

— Tu ne sais pas marchander; ainsi, ta fontaine, qu'on dirait peinte par un élève de l'école primaire...

— Oh! ma polychrome en vieux Rouen, une merveille aux armes des ducs de Normandie!

— Et les tapisseries élimées, fanées, brodées en manteau de pauvre, avec des femmes qui ressemblent à des hommes et des hommes qui ne ressemblent à rien.

— Oh! profane... des tentures devant lesquelles tu devrais tomber en extase, des chefs-d'œuvre ayant appartenu à des familles dont les noms resplendissent dans tous les livres d'or de la haute noblesse.

— Et tes bahuts couverts d'animaux répugnants, tes chenets en forme de bêtes sans nom, tes gargouilles qui font la grimace, tes vilaines chimères et le reste...

— Plus tard, quand vous aurez le goût formé, mademoiselle, vous détesterez ces hérésies.

— Pour le moment, je préfère mes horreurs aux tiennes, parce que j'y attache une idée.

— Moi aussi, parbleu, j'aime la vieille France et je m'entoure de ce qu'elle a produit.

La discussion fut interrompue par l'arrivée de Mme Martin.

— Oh! s'il te vient du renfort, s'écria M. Martin, je n'ai plus qu'à rentrer dans mon musée de Clu-

ny; aussi bien tu ne dois pas être fâchée de reprendre tes pérégrinations, et tu n'as que juste le temps de gagner Tananarive avant la nuit; bon voyage, fille ingrate qui ferme si bien les yeux sur les manies de son père et que son père aime bien, quoiqu'elle soit moderne.

Un sourire tendre anima les traits de Mme Martin, et, comme un rayon perdu effleurant de la neige récemment tombée, s'évanouit dans la pâleur de son visage où les signes de la gaieté semblaient avoir de la peine à se maintenir. Son entourage, habitué à la voir ainsi, un peu grave et soucieuse, ne se rendait pas compte de ses efforts pour cacher, sous une apparente sérénité, le fonds de vague tristesse dont sa physionomie était empreinte. Pourtant, ce conflit de sentiments opposés se manifestait clairement : on le lisait dans ses regards affectueux et doux, mais que l'obsession d'une arrière-pensée chagrine avait profondément altérés; on le devinait à son teint ayant la blancheur transparente des fleurs d'hiver, chrysanthèmes ou roses de Noël; on l'apercevait dans les rides précoces imprimées sur son front.

Son mari, plein d'égards pour elle, de sollicitude et de soins raffinés, avait cherché, au début de leur union, à dissiper ces idées noires, non qu'il eût à en souffrir, car elle était toujours bonne, aimante et prête à s'oublier, mais parce qu'il la vou-

lait complètement heureuse. N'ayant pu y réussir, il avait pensé que sa femme était de complexion mélancolique et que cette affection purement nerveuse disparaîtrait avec le temps.

Il n'en fut pas ainsi ; seulement Mme Martin avait de l'empire sur elle-même ; elle s'imposa le devoir de ne jamais troubler son mari par des révélations extérieures de son état moral ; elle arriva en peu de temps à le tranquilliser et même à lui persuader qu'il avait contribué à la guérir de ses malaises.

M. Martin témoignait à sa femme une adoration mêlée de déférence. Il la tenait pour une créature exceptionnelle, ayant une supériorité notable sur lui ; il éprouvait d'autant moins d'embarras à le reconnaître, qu'elle s'en défendait avec une modestie charmante et une sincère humilité. Malléable et souvent irrésolu, il admirait son esprit de décision et sa fermeté ; sujet à des faiblesses, quand l'intérêt lui commandait de fermer l'oreille aux avis de sa conscience, il n'était pas rare qu'il se soumît aux conseils de sa femme, dont la droiture le déconcertait. Peu scrupuleux sur le choix de ses relations, s'abstenant d'épiloguer sur la facilité de mœurs que le monde comporte, indulgent pour ses vices qu'il comprenait chez les autres, par la raison qu'il ne redoutait pas d'en subir les conséquences chez lui, il avait en grande estime les hautes vertus de Mme Martin, sa correction parfaite de langage et

de tenue, son attitude réservée dans le milieu très libre d'allures qu'elle était obligée de fréquenter. Elle n'avait, du reste, aucun point de ressemblance, avec les puritaines de province, souvent farouches par timidité et prudes par défaut d'usage. Elle avait le tact de ne point se scandaliser mal à propos, et se bornait, en toutes circonstances, à préserver sa dignité. Elle n'était point médisante ; elle ne censurait jamais les femmes inhabiles à garder l'équilibre sur les sommets dangereux de la coquetterie ; elle évitait d'en parler, et si malgré ses efforts pour détourner la conversation, elle devait entendre le récit de quelque chute mondaine, avec la silhouette burlesque du mari au fond du tableau, les rires de l'auditoire semblaient l'attrister.

L'éducation de sa fille absorbait la meilleure part de son temps ; elle la préparait à remplir noblement sa mission de femme, et s'ingéniait à finir son œuvre, à l'orner de son mieux, à la parachever. Claire lui rendait en amour ce qu'elle recevait en soins délicats et en témoignages d'inépuisable dévouement.

M. Martin avait emmené sa femme dans un salon, dont l'ameublement très simple et de couleur un peu sombre, reposait la vue des richesses qui encombraient le reste de l'hôtel.

— C'est toujours ainsi, dit M. Martin, quand je pénètre dans les appartements privés de la reine,

je me demande si je ne les préfère pas aux miens... serait-il donc vrai que le simple est le dernier mot de l'art? non, il coûte trop bon marché ; je crois plutôt que s'il m'impressionne, malgré moi, c'est tout bonnement parce que tu as le don de le mettre en valeur.

— Je t'assure bien qu'en arrangeant cette pièce à mon gré, je n'ai pas visé à l'effet, il me suffit qu'elle ne te déplaise pas.

— Prends garde, Geneviève, j'ai au bout de la langue un madrigal tout disposé à s'envoler ; si tu m'indiques le chemin des douceurs, je suis capable de m'emballer et de te répondre que l'endroit habité par vous, madame, ne saurait manquer de devenir mon séjour d'élection.

Tandis qu'elle souriait, il appuye cette galanterie d'un baiser sonore sur la main de sa femme.

— Et voilà où nous en sommes après dix-huit ans de mariage, reprit-elle.

— Dix-huit ans !... Si Claire n'était pas là pour fixer les dates, aussi gentiment qu'elle le peut, du reste, il me semblerait que tu exagères ; on ne fait pas assez souvent le compte des années de bonheur, et, quand on y réfléchit par hasard, le total paraît exorbitant. Enfin, je me résigne, parce que le présent m'empêche de regretter le passé. Je vis près de toi dans une telle sécurité, dans une confiance si absolue, dans une intimité de cœur si profonde,

que je n'imagine rien de meilleur... Sommes-nous assez rococo, hein, ma Geneviève?

— Oh! oui, je ne m'en défends pas, si c'est être rococo que d'aimer son mari par-dessus tout, de n'exister que par lui, de n'avoir d'autre joie, d'autre désir, d'autre aspiration que de le voir complètement heureux, je suis tout à fait rococo.

— Toujours la même!... on n'a pas, à ce degré, la folie de l'abnégation; c'est empiéter sur la part des autres. Tu nous aimes trop, Geneviève, tu t'oublies à ce point que si ta fille et moi nous étions le moins du monde enclins à l'égoïsme, nous serions amenés tout doucement à ne songer à ton bonheur qu'en nous occupant du nôtre.

— Je voudrais qu'il en fût ainsi.

— On le devine aisément; mais, Dieu merci, nous ne sommes pas près d'en arriver là.

L'entretien se prolongea un moment sur ce ton expansif, cordial et parfois ému, puis M. Martin ayant jeté les yeux sur un album de gravures représentant des châteaux historiques, s'écria d'un air étonné et joyeux :

— C'est une véritable obsession; même quand il est loin de ma pensée, ce château de la Robertière se plante devant moi; il est écrit que je le posséderai un jour ou l'autre; regarde au milieu de ces demeures princières, il figure dignement.

— Oui, je l'ai remarqué en feuilletant cet album,

et je n'ai pas de peine à concevoir que tu désires l'acheter ; seulement notre situation nous le permet-elle ? c'est là une question grave que tu es seul à même d'examiner et de résoudre.

— Mon Dieu, le propriétaire actuel est un gentilhomme ruiné ; moi, je ne suis ni l'un ni l'autre, mais, s'il est vrai que la fortune tienne lieu de parchemins, nous ne serons pas déplacés dans cet admirable château.

— M. de la Robertière est donc absolument forcé de vendre ce domaine dont il porte le nom ? Comment s'est-il mis dans cette pénible nécessité ?

— C'est un secret ; il y a une petite dame dans l'affaire.

— Je ne saisis pas.

— Peu importe, ma chère amie, le point capital c'est qu'il m'est loisible de t'offrir le château, y compris les objets d'art, les meubles du temps de Henri IV et même les portraits de famille ; j'aurai tout cela pour le prix qu'il me conviendra de fixer. Ah ! l'opération a été bien menée.

— Ce n'est pas toi sûrement qui as machiné cette vilaine combinaison.

— Non, je suis resté dans l'ombre.

Cette réponse ambiguë ne satisfit pas Geneviève, elle secoua la tête d'un air peiné.

— Je devine ta pensée, reprit M. Martin ; comme toi, j'ai d'abord éprouvé quelques doutes sur la

correction du procédé qu'on m'engageait à employer afin d'atteindre mon but, mais on m'a démontré que mes scrupules étaient sans fondement. Aujourd'hui ma conscience ne me reproche rien. M. de la Robertière est un viveur qui marche, la tête haute et le cœur léger, vers un désastre final qu'il est impossible de conjurer. Ces temps derniers, il m'a fait supplier de lui venir en aide ; j'ai bien voulu y consentir pour empêcher un scandale imminent : ses créanciers, las d'être éconduits, annonçaient leur intention formelle de l'exécuter, et, au club, on ne parlait de rien moins que d'afficher son nom. Tu vois qu'il n'a pas à se plaindre de mon intervention.

— C'est égal, il y a, dans ces manœuvres, des dessous qui t'inspirent de la répugnance, j'en suis convaincue.

—Puritaine, va ! s'il pouvait exister quelque chose de plus droit que la ligne droite, tu l'aurais inventé.

Geneviève détourna la tête, comme si ce propos flatteur lui causait un embarras cruel qu'elle cherchait à dissimuler.

— Non, ajouta-t-elle, je ne suis pas rigoriste mais la ruine de ce vieux fou ne me laisse pas indifférente. Songe donc qu'il est marié, que sa femme et sa fille sont exposées à tomber au rang le plus infime, que plus leur existence aurait dû être fortunée, plus terrible sera la chute dans les

bas-fonds de la misère noire. Ah! les pauvres créatures!

— Je reconnais qu'elles sont dignes d'intérêt; aussi bien n'ai-je pas l'intention de les dépouiller, je veillerai même, au cours de mes arrangements avec M. de la Robertière, à ce que le prix du domaine, loyalement débattu, ne lui soit pas livré tout entier. Je prierai mon excellent ami Bérard de conclure l'affaire dans ce sens. A propos de Bérard, j'ai une grâce à te demander : ce serait de ne plus t'obstiner à lui fermer ton salon; je ne te l'impose pas, mais je voudrais le réhabiliter à tes yeux.

— A quoi bon, mon ami? Il court sur cet homme, sur ses façons d'être, sur sa loyauté même des bruits fâcheux; ne m'oblige pas à l'admettre ici.

— Des bruits fâcheux... oui, je sais bien, on lui prête quelques aventures mondaines; mais, outre que les récits fantaisistes dont il est le héros sont très exagérés, je ne pense pas qu'on doive, pour si peu, le tenir à l'écart. Il vit dans un milieu fréquenté par de très honnêtes et vertueuses dames, à la façon de Brantôme, qui aiment à flâner autour des moulins. Bérard ne s'est pas interdit de se promener du même côté, et, ma foi, s'il ramasse les bonnets qui traînent dans les environs, le cas vraiment n'est pas pendable. Enfin, je le considère comme un galant homme.

Geneviève, absorbée dans ses réflexions, garda un moment le silence.

— Allons, qui ne dit rien, ne consent pas ; j'attendrai que tu aies réfléchi pour te présenter de nouveau ma requête, et je ne doute pas que tu ne finisses par l'accueillir, ne fût-ce que pour m'être agréable.

— Oui, c'est cela, nous en reparlerons plus tard.

M. Martin s'éloigna, sans s'apercevoir que sa femme, singulièrement troublée par les derniers mots de cet entretien, avait grand'peine à cacher son émoi.

IV

Le lendemain, l'appartement occupé par Mme Martin recevait, à pleines fenêtres, les odeurs d'une matinée de printemps, allègre et sonore, tout imprégnée des fraîcheurs de la nuit, avec de la rosée perlant au bout des feuilles et des aubades claires dans les vieilles futaies envahies par le soleil. Geneviève, pâle et triste plus que d'ordinaire, promenait sur le jardin des regards mouillés de larmes récentes et comme enfiévrés par l'insomnie. Dans le bleu du ciel, couleur de myosotis, à travers le feuillage lumineux où se donnait la fête matinale, il semblait qu'elle cherchât à fuir une idée fixe qui toujours lui revenait à l'esprit et la tourmentait.

L'obsession était si complète qu'elle n'entendit pas venir sa fille.

— Comme tu as l'air chagrin... serais-tu souffrante? interrogea Claire, d'une voix anxieuse.

Mme Martin eut un léger tressaillement et répondit avec un sourire contraint :

— Souffrante, non, mais un peu lasse; j'ai mal dormi.

— Ce n'est que cela, bien vrai.

Et d'un geste câlin, elle se pendit au cou de sa mère. Celle-ci prit à deux mains la tête charmante de la jeune fille, et la retint un moment inclinée sur son épaule.

— Je t'assure, mon enfant, que ce n'est rien : je me sens déjà mieux, et si tu voulais m'accompagner au bois, je crois que le plein air dissiperait tout à fait ce léger malaise.

— Je ne demande pas mieux que de sortir avec toi; oh! la jolie promenade que nous allons faire, ce sera délicieux; je vais mettre un chapeau et je suis à toi.

Quelques instants après, la mère et la fille, installées dans un landau, savouraient le plaisir peu connu des Parisiennes, de surprendre la nature à son petit lever. Dans l'avenue du bois de Boulogne, à peu près déserte et bordée de merveilleux hôtels dont les fenêtres, vainement sollicitées par d'alertes rayons, persistaient à demeurer closes,

la voiture s'avançait, d'un train rapide et glissant. Claire était ravie; ses yeux gardaient un reflet de la sérénité ambiante; des brises folles lutinaient ses cheveux, et frôlaient ses joues teintées de rose, de leurs caresses veloutées. Elle était sous le charme de cette adorable matinée, pleine d'échappées mystérieuses, de recoins perdus sous les floraisons, de parfums exquis, de fleurs et de chansons, toute pareille à l'existence qu'elle rêvait.

Le paysage qui se déroulait devant elle, encadrait divinement ses songes d'avenir; elle pensait à Louis de Vérigny, le lieutenant de vaisseau, qui se trouvait alors en mission à Madagascar, et qu'elle devait épouser. Mme Martin avait combiné ce projet, l'année précédente, avec la mère de l'officier. Une entente absolue régnait entre ces deux femmes, de même complexion, vivant depuis l'enfance dans la plus grande intimité, ayant l'une pour l'autre un attachement profond, et désirant, toutes les deux, avec une ardeur égale, resserrer le lien qui les unissait. Élevés selon les mêmes principes, en vue de la réalisation future de ce vœu commun, les enfants n'eurent qu'à suivre le chemin tracé devant eux pour se rencontrer et s'inspirer un mutuel amour.

Le mariage était à peu près décidé, lorsque Mme de Vérigny mourut subitement. Ce malheur, survenu peu de temps après le départ du lieute-

nant pour la mer des Indes, consterna Geneviève. On eut dit que la mort de son amie ne l'atteignait pas seulement dans ses affections les plus chères, et qu'elle réveillait une douleur ensevelie au fond de son âme. En ces tristes moments, elle échangea avec Louis des lettres empreintes d'une telle désolation, qu'elle semblait avoir été frappée plus cruellement que lui. Pourtant, il aimait sa mère avec passion, et, depuis qu'il était en âge d'apprécier sa haute valeur morale, il la vénérait. Par les amis restés auprès d'elle, à la suite d'un veuvage prématuré, il avait appris que son existence s'était écoulée digne et sérieusement remplie, dans une solitude volontairement acceptée. Il se souvenait, du reste, des soins tendres dont elle l'avait entouré; il se rappelait son abnégation, son dévouement, ses efforts constants pour le bien préparer aux combats de la vie et développer en lui le germe des nobles aspirations. Et voilà qu'elle mourait à l'heure où l'union souhaitée par elle était sur le point de s'accomplir! Le destin a de ces cruautés. Seule, la jeune fille, bien qu'attristée par cet événement, ne se laissa point abattre. Dans le mystère de ses songeries amoureuses, elle se promettait de réconforter Louis, de le chérir davantage, s'il était possible, afin d'apaiser son chagrin, de lui prodiguer les trésors d'affection qu'elle tenait en réserve pour adoucir l'amertume de ses regrets.

Tandis que la voiture imprimant de légers sillons sur la terre moelleuse et souple de l'avenue des acacias, roulait sans bruit, la jeune fille parlait, sur le ton de la confidence, et dévoilait ingénuement à sa mère ses secrètes pensées. Le front de Mme Martin s'était éclairci : elle prêtait l'oreille aux chastes aveux de sa fille, et les impressions causées par le réveil de cette âme limpide, se confondaient avec celles qui lui venaient des profondeurs bleues aperçues au delà du verdoiement fleuri des arbres, des odeurs fraîches que la brise apportait du fond des taillis, des échappées entrevues soudain au détour des allées.

Claire brodait de délicieuses variations sur son thème préféré, sur l'avenir plein de promesses, et sa voix murmurante empruntait une douceur aux mélodies aériennes qu'on entendait sous bois. Dans les intervalles de silence, ses yeux éblouis erraient çà et là, le long des haies, entourant les massifs d'une bordure neigeuse, sur les arbres mêlant leur feuillage, marronniers empanachés de rouge et de blanc, platanes à la ramure indolente, sapins en forme de lustres, trembles sur lesquels la moindre haleine fait courir des frissons d'argent. Elle s'attardait dans les espaces clairs où l'herbe fine, jetée comme une immense draperie, monte et s'incline avec des reflets chatoyants, des brisures, des ondes folles, de longs plis harmonieux.

Elle embrassait d'un coup d'œil la colline de Suresnes, joliment costumée pour les fêtes du renouveau, cachant sous des bottes de lilas ses maisonnettes aux tons criards, nouant à la hâte sa ceinture de vignes grêles, tandis que plus haut s'incruste en plein ciel la silhouette grandiose du mont Valérien.

L'allure du landau s'était ralentie. Il s'enfonçait maintenant sous la verdure, dans les parages du pré Catelan, où mènent des allées couvertes qui s'embrouillent, n'en finissent pas de s'égarer au cœur des taillis, et soudain, à un tournant imprévu, s'échappent à travers une clairière épanouie, avec du soleil sur les gazons vallonnés. Puis, il arrivait sur le bord des lacs, reflétant les sinuosités de leurs berges illustrées de massifs, des roches envahies par les herbes fontinales, et çà et là des buissons en fleurs, des peupliers sveltes, des saules abandonnés qui formaient près des rives d'ombreuses retraites, des bouquets de pins et tout au fond le ciel.

Dans le bois peu fréquenté, à cette heure inélégante, où ce qui se passe au dehors n'a pour le monde parisien que la médiocre importance d'un lever de rideau, l'idylle du matin se jouait devant un public très disséminé. On voyait poindre seulement, de loin en loin, des cavaliers et des amazones, celles-ci droites sur la selle, la robe longue

s'appliquant sur les formes mises en valeur, le cou dégagé, les yeux allumés par le vertige du galop.

Au moment où le landau tournait l'angle d'une avenue, un cavalier se promenant seul, arrêta son cheval et salua respectueusement Mme Martin. C'était Bérard. Geneviève tressaillit, elle se retourna, pâle, troublée, avec un geste d'effarement, comme si la vue de cet homme lui causait une vive répulsion.

— Qui te salue? demanda Claire, sans s'apercevoir de l'émoi de Mme Martin.

— Quelqu'un qui se trompe, je ne le connais pas.

— Peut-être un de mes danseurs de l'hiver, reprit la jeune fille; pourtant cette figure ne me rappelle aucun souvenir.

Mme Martin, devenue songeuse, répondit en termes évasifs et témoigna le désir d'abréger la promenade. Le brusque changement qui s'était opéré en elle éveilla l'attention de Claire; elle voulut en savoir le motif, et sa mère prétextant un léger malaise, comme elle en avait parfois après une nuit sans sommeil, fit de son mieux pour la rassurer. Elle y parvint, mais sa physionomie demeura soucieuse. Des choses qui tout à l'heure lui procuraient de bonnes impressions, aucune maintenant ne retenait ses yeux attristés. Les grâces de

la nature semblaient avoir perdu leur attrait; les jeux de soleil et d'ombre dans le bois ne l'intéressaient plus; elle avait l'air d'écouter le frais gazouillis de la jeune fille, mais les paroles vides de sens sonnaient, avec un bruit confus, à son oreille distraite.

Quelques instants plus tard, le landau, heurté par une voiture lancée à fond de train, faillit rouler dans un fossé ouvert le long de la route. Par son sang-froid et son habileté de main, le cocher prévint l'accident. Néanmoins, la violence du choc fut telle, que Mme Martin, assez gravement contusionnée, jeta un cri de douleur. Claire n'ayant éprouvé aucun mal, se précipita au secours de sa mère et eut de la peine à la relever, presque défaillante, le visage altéré. Elle n'avait rien pour l'aider à reprendre ses sens, et se tourmentait de la voir pâle et défaite, incapable de prononcer un mot, sur le point de s'évanouir complètement. A ce moment, il n'y avait personne dans l'avenue. Tandis que le valet de pied courait chercher de l'eau, la pauvre enfant, haletante d'émotion, prodiguait à sa mère, des soins touchants, mais infructueux.

Sur ces entrefaites, Bérard, qui suivait au pas une allée voisine, déboucha brusquement à peu de distance de la voiture ; il offrit ses services avec empressement, et tendit à la jeune fille un flacon de sel.

Mme Martin, rappelée à la vie, respira longuement et promena autour d'elle un regard étonné; puis, quand elle reconnut Bérard, elle repoussa le flacon avec un geste empreint de dépit, et d'une voix saccadée :

— C'est fini, je vais bien, dit-elle ; partez, partez donc !

V

Dès qu'elle eut regagné l'hôtel du parc Monceau, Geneviève s'enferma dans sa chambre. Sa mère, Mme Bonneval, l'y rejoignit. C'était une vieille dame, drôlement vêtue d'une robe en étoffe surannée et de coupe très ancienne. Au moment où elle pénétra chez sa fille, elle avait encore sur la tête son chapeau, un cabriolet du temps de Louis-Philippe, tout garni de rubans, d'où sortaient deux coques de cheveux grisonnants. Ses yeux, plus fins et plus vifs que ne le comportait son âge, indiqué par des rides profondes, donnaient à sa physionomie une expression inattendue de jeunesse et d'alacrité. Elle n'avait rien de la distinction ni des allures élé-

gantes de sa fille ; mais elle était joviale, d'humeur accorte et bon enfant.

— Quelle aventure ! s'écria-t-elle sans remarquer l'air sombre de Geneviève ; tout à l'heure, je suis allée entendre la messe à Saint-Augustin. En arrivant, je commence par me recueillir, selon mon habitude ; le recueillement est un des exercices recommandés par l'Eglise que je pratique avec le plus de zèle. On se recueille, on ne pense à rien... à Dieu, veux-je dire ; mais à un Dieu aimable et hospitalier qui vous fait visiter son Paradis. C'est charmant. Après cette courte absence, j'eus l'idée de lire une prière ; mon regard s'arrêta sur une page quelconque du livre que je tenais, et je crus d'abord que, par malice, le diable m'empêchait d'y voir clair ; ce n'était pas une oraison pieuse que j'avais sous les yeux, mais ce refrain sautillant :

Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Je m'étais simplement trompée de livre. Au lieu d'un paroissien, j'avais à la main mon Béranger.

Mme Bonneval professait un culte fervent pour le chansonnier ; elle raffolait de ses ariettes sur les péchés mignons ; elle se pâmait d'aise aux flonflons graveleux de l'illustre bonhomme ; elle savait par cœur ses couplets badins et chiffonnés, et avait

toujours sur elle les œuvres de son poète bien-aimé, en un petit volume elzévir, doré sur tranches et coquettement relié. Les goûts littéraires de Mme Bonneval précisaient la note dominante de son humeur. C'était une excellente femme, dont la conduite avait toujours été à l'abri du soupçon. Mais quoique très honnête, en somme, et de mœurs irréprochables, elle ne dissimulait pas l'intérêt qu'elle prenait aux choses de l'amour. Elle pouffait de rire aux gaillardises contées avec esprit, et parfois, entraînée par son tempérament gaulois, elle arrivait aisément à confondre des fautes graves avec de simples peccadilles. Dans tous les cas, elle avait des trésors d'indulgence à la disposition des victimes de la passion.

— On n'est pas plus étourdie, hein? continua-t-elle en fredonnant :

Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette...

Mais tu n'as pas l'air de m'écouter!

En effet, Geneviève n'avait rien entendu des propos que débitait sa mère. Retirée au fond de la chambre, dans une pose d'accablement, elle songeait.

— Ah! s'écria-t-elle enfin avec un geste désolé, cet horrible souvenir me poursuivra donc jusqu'à la dernière heure?

Mme Bonneval feignit de ne pas s'apercevoir de l'angoisse de sa fille, et s'approcha de la fenêtre comme pour éviter de lui répondre.

— C'est ainsi, ajouta Geneviève d'une voix altérée et les yeux pleins de larmes, on a subi pendant des années la torture d'un remords inavoué, on se figure avoir apaisé les révoltes de sa conscience, la faute s'éloigne, on entrevoit l'oubli, sinon l'entière sécurité, et voilà que, soudain, le passé, l'odieux passé, surgit avec ses hontes, ses souillures, son infamie : c'est atroce !

— Qu'y a-t-il encore? dit Mme Bonneval impressionnée par le chagrin de sa fille. Pourquoi remuer ces cendres éteintes? A quoi bon revenir sur le fâcheux épisode auquel tu fais allusion?

— Parce qu'il vient de sortir de l'ombre où je voulais me persuader qu'il était enseveli.

— Comment cela?

— L'homme quia joué dans ma vie de jeune fille un rôle si néfaste, qui m'a circonvenue et trompée, entretient des rapports intimes avec mon mari.

— Je le sais, ce petit Bérard n'a jamais brillé par la délicatesse ; sa conduite envers toi, à la Chesnaie, le prouve de reste, et il est évident que la simple bienséance lui ordonnait de ne pas se rapprocher de nous. Mais y a-t-il vraiment là de quoi se désespérer ?

Mme Martin s'absorba en de douloureuses ré-

flexions. Ce retour vers ses jeunes années, assombries par la faute commise deux ou trois ans avant son mariage, rouvrait une plaie mystérieuse que le temps n'avait pas guérie.

— Ah ! quelle empreinte indélébile ont laissée en moi toutes ces choses ! reprit-elle avec une exaltation fiévreuse et comme se parlant à elle-même. C'est donc fini, je suis condamnée à ne plus recouvrer l'enviable sérénité d'esprit qui n'appartient qu'aux femmes n'ayant jamais perdu le respect d'elles-mêmes. Délivrée un moment de mes terribles alarmes, je me croyais sauvée ; mais non, le remords ne lâche pas sa proie, ou bien, s'il lui accorde une trêve, c'est afin que l'habitude de la douleur ne diminue pas en elle la faculté de souffrir. Je vais recommencer à trembler devant mon mari, à redouter sans cesse l'écroulement de mon bonheur, à ne plus éprouver la moindre joie sans qu'il s'y mêle une amertume, à n'avoir plus que des nuits tourmentées, avec de brusques réveils, des cauchemars, des affolements, et toujours la peur que mon répugnant secret ne m'échappe pendant mon sommeil. La vision du passé se dressera de nouveau entre ma fille et moi ; je n'oserai plus lui rendre ses caresses ; il me semblera, comme jadis, que les baisers d'une lèvre souillée lui porteraient malheur. Ah ! quelle destinée que la mienne !

— Calme-toi, Geneviève, et sois un peu raisonnable, mon Dieu ! En son temps, cette aventure m'a fort chagrinée, moi aussi ; je te blâmai très sévèrement, tu te le rappelles ; c'était mon rôle, je l'ai rempli de mon mieux. Seulement, comme il fallait bien pardonner à la longue, j'ai pardonné, j'ai même oublié, et, quand la mère oublie une erreur de jeunesse de sa fille, j'imagine que la fille peut bien en faire autant.

— Oui, tu m'as dit cela, à une autre époque, et j'ai été assez faible pour ne rien avouer à l'honnête homme qui m'offrait sa main.

— Est-ce qu'on avoue ces choses-là ?

— C'est un devoir absolu.

— Pas dans la pratique, ma chère enfant, il y a des circonstances où il serait imprudent et absurde de révéler à un homme ce qu'il n'a pas besoin de savoir.

— Sans doute, reprit Mme Martin avec une ironie amère, on s'exposerait à ne pas marier sa fille, et c'est ce qu'on doit éviter à tout prix, n'est-ce pas ? surtout quand cette fille, mal dirigée, mal surveillée, livrée sans défense aux entreprises du premier venu, n'a pas su garder son honneur intact. Qu'elle ait à regretter toute sa vie son manque de loyauté ; que sa conscience, un moment endormie, se réveille et l'accable de tourments mérités, peu importe ! Elle est mariée, c'est la grande affaire !

Les yeux hagards, la parole brève et entrecoupée de sanglots, elle marchait d'un pas brusque et inégal, sans s'inquiéter de l'effet que l'âpreté de son langage produisait sur Mme Bonneval. Celle-ci avait paru étonnée de l'irritation de sa fille ; puis en entendant les cruels reproches qui lui étaient adressés, elle avait courbé la tête d'un air navré.

— Il aurait certes mieux valu, continuait Mme Martin, m'ouvrir les yeux brutalement, me dire qu'une fille déshonorée, à moins qu'elle ne rencontre un homme assez généreux pour l'élever jusqu'à lui en connaissance de cause, a perdu ses droits au bonheur, qu'elle ne compte plus, que l'amour, la maternité sont le privilège des femmes restées pures, qu'elle s'est fermé l'accès du monde et que désormais son unique espoir d'apaisement et d'oubli est en Dieu. Si tu m'avais parlé ainsi, tu m'aurais empêché d'être ce que je suis, une malheureuse femme exposée à rougir devant son mari, devant sa fille, si la vérité éclate... Oh ! j'en mourrais de honte !...

Mme Bonneval jeta sur Geneviève un regard tout chargé d'humbles supplications, et si profondément désolé, que celle-ci suffoquée par les larmes vint s'affaisser près de sa mère.

— Pardonne-moi, balbutia-t-elle, je suis injuste et mauvaise... un vertige s'est emparé de mon esprit, depuis que ce misérable, abusant de l'in-

fluence qu'il a sur mon mari, a essayé de pénétrer chez moi, depuis que je l'ai vu tout à l'heure, près de Claire, profitant du trouble occasionné par je ne sais quel accident pour se rapprocher de moi. Il veut s'introduire ici, et je sens bien que, malgré ma résistance, il y parviendra.

— C'est regrettable, mais enfin, si tu ne peux pas lui refuser l'entrée de ta maison, tu seras libre au moins de lui laisser comprendre que tu considères ses visites comme déplacées; tu n'auras aucune peine à le rappeler au respect des convenances et à l'éloigner, sans commettre d'imprudence, de peur que ton mari ne prenne ombrage d'une antipathie trop marquée.

— Aurai-je la force de me contenir, de supporter l'insulte de sa présence, sans me trahir.

— Il le faudra bien, si tu as le désir de conserver ton repos.

— Oh ! s'il ne s'agissait que de moi, je me résignerais à souffrir encore; ce qui me révolte, c'est que l'apparition de cet homme, dans ma vie, atteint ma fille.

— Comment cela ?

— Louis est sur le point de revenir ; s'il est instruit de mon passé par d'autres que par nous, épousera-t-il Claire ?

— Il n'en sera pas instruit ; tu ne supposes pas, j'imagine, que Bérard ait l'intention de révéler ton

secret et son indignité par la même occasion. Quant à moi, je ne saurais croire à une pareille lâcheté ; mon Dieu, que ce Bérard t'inspire de l'aversion, de la haine, je le conçois, il s'est fort mal conduit, c'est vrai ; il a usé et abusé de la morale des hommes qui, étant la pire des morales, est naturellement la plus suivie, cela n'est pas douteux ; mais rien ne prouve que c'est dans la pensée de te nuire, qu'il a des rapports d'affaires avec ton mari.

— C'est égal, j'ai peur, et je désire que Louis soit prévenu. Autrefois, je comptais, pour cela, sur Mme de Verigny avec laquelle nous avions formé en commun ce rêve d'unir nos enfants ; elle aurait trouvé dans l'amitié profonde qu'elle avait pour moi, les paroles qui font que l'on s'apitoie au lieu de condamner ; elle aurait touché son fils, parce qu'il a, lui aussi, une âme généreuse. Mais elle est morte, sans avoir eu le temps de l'éclairer, et cependant, il faut qu'il soit averti.

— Il le sera, puisque tu le veux.

— Par qui ?

— Par moi, je tâcherai de lui dire ce que sa mère lui aurait dit.

Geneviève attendrie par cette marque de dévouement, remercia Mme Bonneval du fond du cœur.

— Je n'oublierai jamais, murmura-t-elle, que tu m'as épargné l'humiliation de cet aveu, et que je

te dois d'être un peu tranquille sur l'avenir de ma fille.

La vieille dame répondit, qu'il n'y avait pas lieu de lui prodiguer de pareils témoignages de reconnaissance. Elle n'avait aucun mérite à jouer ce rôle d'intermédiaire qui lui appartenait de droit. Au surplus, l'affaire ne présentait pas de bien graves difficultés. Sans doute, au moment où Louis recevrait la communication, il y aurait un instant de gêne, un froid; mais, tout s'arrangerait en somme au mieux des intérêts communs, grâce à la haute raison du lieutenant et à l'amour qu'il avait pour Claire.

Mme Bonneval se lassait vite des entretiens sérieux. Celui-ci ayant duré assez longtemps, elle éprouva le besoin d'opérer une diversion et rentra chez elle. Quelques minutes après, ses idées avaient repris leur cours habituel ; elle arrosait avec une tendre sollicitude, les pots de fleurs alignés sur sa fenêtre, et fredonnait à demi voix :

Dans un hôtel paré
De tout ce qui s'achète,
L'opulence a doré
Jusqu'à votre couchette.
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.

VI

Inclinée sur une table à ouvrage où traînaient un peu à l'abandon quelques volumes du *Tour du Monde,* des publications illustrées contenant le récit de lointains voyages accomplis récemment, un atlas, un dictionnaire de géographie, Claire dépliait, avec un empressement fiévreux, des journaux qu'on venait de lui remettre ; des yeux elle parcourait à la hâte les informations relatives au mouvement des ports. Nulle part il n'était question de *la Corrèze.* Cependant le navire, parti depuis quelque temps de Madagascar, aurait dû entrer la veille en rade de Toulon. A l'heure exacte où il prenait la mer, Louis avait annoncé son prochain retour, et, dès ce moment, Claire s'était

livrée à des calculs sans fin pour connaître la durée de la traversée. A l'aide de données recueillies dans les journaux et dans les livres, elle était parvenue à établir ce qu'il faut de jours, en moyenne, pour effectuer le voyage. Puis elle avait pointé les escales du bâtiment et supputé la date de son arrivée dans chacun des ports où il devait relâcher. Maintenant, se disait-elle, il cingle, à travers l'océan Indien, à la hauteur de Zanzibar; perdu comme un oiseau de mer sur l'immensité bleue, on croirait qu'il n'avance pas, enfermé qu'il est dans les immuables aspects de deux infinis, la mer et le ciel. Mais ce n'est qu'une illusion d'optique. L'étendue a beau se prolonger sans autre limite que l'horizon, il marche toujours et, à moins de circonstances plus fortes que la volonté humaine, au jour fixé il atteindra le port. Avant d'affronter la mer Rouge, étalée comme du plomb fondu, sous un ciel embrasé se confondant avec les sables dans un aride flamboiement, il fait une courte station à Aden. Peu de temps après, on le signale à Port-Saïd avec un retard de deux jours sur les prévisions de Claire. Le voici enfin dans la Méditerranée; sa marche accélérée par un bon vent, en ces parages connus, semble devenir plus rapide. Il brûle Candie, Malte, la Sicile, et s'arrête à Cagliari, sa dernière étape. A mesure qu'il se rapproche, elle a la vision plus nette du bâtiment

qu'elle a visité, l'année précédente. Elle reconnaît ses formes allongées, sa structure élégante ; elle revoit le pont étincelant de cuivres, avec ses bois où frissonne la lumière, ses câbles, ses hautes cheminées, son odeur vivifiante de résine et de goudron, et puis, au bout du navire, l'espace réservé à l'officier de quart. Sa pensée y retrouve Louis, l'esprit tenu en éveil par le sentiment de sa responsabilité, l'air calme, regardant au loin. Cette attitude lui donne, dans l'esprit de Claire, un prestige nouveau. Elle aime à se le figurer, en cet isolement, préoccupé de choses graves, dont le reflet jette une ombre sur l'expression juvénile de sa physionomie. Son front a des grâces un peu sévères ; il indique une maturité précoce, une âme livrée de bonne heure à elle-même, ouverte aux nobles aspirations, fortifiée par une vie périlleuse et active, imprégnée de la haute poésie qui se dégage des grandes solitudes. Son œil bleu a des profondeurs sereines comme la mer, et comme elle parfois, de lumineux sourires, de joyeuses clartés. Habituée, elle aussi à réfléchir, quoique les hasards de l'existence l'aient placée dans un milieu frivole où les qualités sérieuses ont de la peine à résister aux ferments de destruction répandus dans l'atmosphère ambiante, elle se sent attirée vers Louis par de secrètes affinités morales, par une entière conformité de vues et de sen-

timents, par la certitude qu'ils ont tous deux le même désir impérieux et exclusif d'être l'un à l'autre, à jamais.

Claire suivait ainsi, les yeux charmés, son doux rêve de jeune fille; mais ses regards ayant rencontré les journaux disséminés devant elle, une inquiétude soudaine envahit ses traits.

Depuis que *la Corrèze* avait doublé la Sardaigne, on était sans nouvelles du bâtiment. Son anxiété eut un caractère plus douloureux, lorsqu'elle apprit par l'une des feuilles maritimes, qu'une tempête venait d'éclater sur le golfe du Lion. Avec les formules consacrées, le journal s'ingéniait à présenter les choses sous l'aspect le plus rassurant; mais, en dépit de ces réticences, on devinait que l'état de la mer inspirait des craintes. La veille, un steamer ayant essayé vainement de pénétrer dans la rade de Toulon, avait failli se briser le long des côtes. Un autre, la mâture pendante, entraîné dans une chevauchée fantastique, avait cinglé longtemps à l'horizon, sur les vagues en démence, comme une bête échappée. Des bruits de naufrages commençaient à circuler; quelques pêcheurs, revenus au port, après s'être aventurés malgré les menaces de mauvais temps, contribuaient par leurs récits à alarmer les villes du littoral. La jeune fille lisait avidement tous ces détails; le cœur ému, la main tremblante, elle feuilletait les journaux et voulait être rensei-

gnée, bien que cela dût irriter son appréhension.

La journée fut sombre et lente à s'écouler. Claire passa de longues heures à se perdre en conjectures à poursuivre des idées noires, tantôt plus raffermie, tantôt chagrine et tourmentée, dans cette situation d'esprit où la pensée en désarroi se laisse emporter aveuglément vers les exagérations.

Le printemps avait beau égayer sa fenêtre de ses plus jolis sourires, les arbres osciller lentement sur un rythme berceur, les étangs ouvrir des éclaircies en pleine ombre, les pelouses frémir au soleil, elle n'entendait pas ces voix murmurantes, elle ne voyait rien de la fête dont les épisodes animaient le parc Monceau. Sa tristesse répandait autour d'elle, sur les choses, une coloration terne. Elle ne parvenait pas à détacher ses yeux de la silhouette rigide d'un arbre vert planté dans le voisinage d'une colonne brisée, comme un emblème de deuil. Cette vue l'obsédait. Par un effort de volonté, elle détournait ses regards, mais ce coin de paysage se représentait toujours et lui causait une pénible sensation.

Vers le soir, Mme Martin ayant fait demander sa fille, celle-ci nerveuse et préoccupée se dirigea vers l'appartement de sa mère. Comme elle allait en franchir le seuil, un bruit de paroles échangées éveilla son attention. Il lui sembla reconnaître la voix

de Louis. Son émotion fut tellement vive qu'elle n'eut pas la force d'avancer, et resta quelques secondes à la porte, le cœur délicieusement troublé.

— Tu peux entrer ma chère enfant, sans prendre la peine de te composer un maintien, dit Geneviève, Louis serait capable de ne pas être touché de tes intentions cérémonieuses.

Les mains tendues pour une chaleureuse étreinte, le visage éclairé d'une expression de tendresse, Louis se montra si cordial, que la jeune fille ravie, de cet accueil, n'eut presque pas le temps d'être embarrassée ni de rougir. Ce ne fut que plus tard, lorsque Mme Martin les laissa un moment en tête à tête que tous deux, l'esprit hanté par les mêmes pensées, devinrent silencieux. Ils ne savaient par où commencer, tant ils avaient de choses à se raconter, après cette longue séparation ; de confidences à échanger, depuis un an qu'éloignés l'un de l'autre, ils vivaient dans l'espoir d'une réunion définitive, impatients de s'avouer leur mutuel amour.

— Pourquoi donc avez-vous l'air si absorbé, mademoiselle Claire ? interrogea enfin Louis, la voix légèrement émue.

— Pourquoi êtes-vous si grave, monsieur Louis, répondit-elle, la joue teintée de rose.

— Si je le suis, vraiment, c'est sans doute par esprit d'imitation ; je n'ai aucun motif d'être soucieux, moi ; pense donc, après une année inter-

minable, où mon désir de te revoir s'augmentait chaque jour, j'arrive enfin au but souhaité; n'y a-t-il pas là de quoi ressentir une joie profonde? Si je ne l'exprime pas mieux, il ne faut pas m'en vouloir.

— C'est convenu, mais à la condition que tu ne me reprocheras pas non plus d'avoir l'air triste; comment serais-je morose si tu es vraiment heureux?

Ils causaient ainsi à demi voix, elle, ne révélant son amour qu'avec des scrupules ingénus, d'adorables mouvements de pudeur, des gestes peureux d'oiseau qui s'effare; lui, enfiévré, se grisant des mots tendres qu'il prononçait, s'exaltant à parler de ses projets.

L'entretien fut interrompu par l'arrivée de M. Prudemanche, l'ami de la maison. Il s'arrêta un moment dans l'antichambre avec Mme Bonneval; tous deux péroraient à la fois sur un ton animé.

— Et pourquoi ne l'aimez-vous pas, s'il vous plaît, pourquoi?

— Parce qu'à mon avis, il manque de tenue, de distinction, et...

— ...De sérieux, n'est-ce pas? ah! vous êtes bien de votre bureau, monsieur Prudemanche, et vous en serez à perpétuité.

— Si vous entendez par là, madame, que je n'ai pas le moindre goût pour les badinages grivois, les facéties immorales, j'accepte le compliment.

— Facéties immorales ! peut-on appliquer des termes aussi incongrus à des œuvres délicieuses qui ont fait le tour du monde ! Il ne devrait pas être permis de proférer de telles abominations. Voilà donc ce que vous apprenez dans les vilaines officines du gouvernement, à mépriser les gloires nationales, à calomnier Béranger.

— Mais je ne le calomnie pas, madame, je dis seulement qu'à mon sens, il passe les bornes de la légèreté, qu'il a trop...

— ... D'esprit, de verve gauloise, d'entrain ; c'est bien malheureux. A ces œuvres charmantes, vous préférez, n'est-ce pas, les livres imprégnés de sommeil ; à cet aimable écrivain, les cuistres haut perchés sur leur ennuyeuse gravité.

— Vous allez trop loin ; une gaieté douce et modérée ne me choque pas le moins du monde ; je ne déteste pas les propos relevés d'une pointe de sel attique, mais quand ils dégénèrent en inconvenances, je refuse de les écouter.

— Donnez-moi le bras et n'en parlons plus ; aussi bien mon poète n'est pas en odeur de sainteté dans la maison ; le culte de la véritable poésie est en train de mourir, c'est triste...

La vieille dame enchantée de revoir Louis, qu'elle connaissait de longue date, oublia vite le chansonnier. Sa petite fille s'étant éloignée un moment, elle s'empara du jeune marin, afin de l'enve-

lopper à son aise d'un bourdonnement de questions sur ses voyages, elle adorait les histoires des pays lointains. M. Prudemanche prêtait à la conversation une oreille distraite, ses yeux ronds d'oiseau de nuit fixés dans le vague. Parfois, il laissait tomber une interruption saugrenue, qui répondait à quelque idée exprimée par l'un des interlocuteurs, depuis longtemps et dans laquelle il achevait de s'embourber.

Jusqu'à l'heure du dîner Louis dut se soumettre aux exigences de Mme Bonneval et lui conter des récits d'outre-mer. A table, bien qu'il fût placé loin d'elle, entre Geneviève et sa fille, il eut d'abord quelque peine à se soustraire aux points d'interrogation dont Mme Bonneval continuait à le harceler.

— Et les Kroumirs, demandait-elle, ces fameux Kroumirs, si malmenés il y a cinq ou six ans, que sont-ils devenus? en reste-t-il encore?

— Mais, bonne maman, tu sais bien que Louis n'arrive pas de chez les Kroumirs ; il n'était pas en Tunisie, mais à Madagascar.

— Je sais parfaitement qu'il vient des colonies ; seulement je pensais que ces régions étaient pleines de Kroumirs ou de bandits de la même espèce. Le nom n'a pas la moindre importance ; s'il n'a pas vu de Kroumirs il a certainement rencontré des Pavillons-Noirs.

— Pas même, il a eu maille à partir avec les Hovas, bonne maman, des nègres.

— Oui, oui, pareils à ceux du Jardin d'acclimatation; je suis renseignée, quoique je ne me sois pas vouée, comme une personne de ma connaissance, à l'étude de ces choses-là. Et, dis-moi, Louis, tu n'as pas trop souffert dans cette île? où habitiez-vous, dans des maisons?

— Oh! bonne maman, tu as des idées singulières! là-bas on n'est pas logé dans des maisons, mais dans de simples huttes, des manières de gourbis.

— Gourbis! elle parle arabe maintenant... Voilà où conduit l'amour, monsieur Prudemanche, ajouta-t-elle à demi voix en se tournant vers le chef de bureau, toujours raide et silencieux.

Celui-ci parut s'éveiller de sa torpeur d'oiseau des marais dormant sur une patte; il ébaucha un sourire muet et répartit gravement :

— Vous êtes un excellent avocat, madame, mais vraiment la cause est trop mauvaise.

— Quelle cause?

— Celle que vous soutenez avec une ardeur si enthousiaste, celle de Béranger.

— Ah! mon pauvre ami, vous vous êtes oublié en route, selon votre habitude; en ce moment, nous sommes à Madagascar.

M. Martin entretenait sa femme du projet qu'ils

avaient formé en commun de terminer la saison des fêtes par une vente de charité. L'idée bien accueillie dans le monde ne pouvait manquer d'aboutir à un succès; mais il fallait, dès à présent, régler les détails d'exécution, pourvoir à l'agencement de l'hôtel et lancer de tous les côtés des invitations. M. Martin se chargeait de battre le rappel afin d'attirer beaucoup de visiteurs; Geneviève aurait la haute surveillance des préparatifs et Claire dirigerait l'installation des boutiques selon le plan convenu.

— Devine un peu, disait la jeune fille à Louis, ce que j'ai l'intention de vendre, moi?

— On est fixé, dit M. Martin.

— Ce n'est pas possible, je n'ai confié mon secret à personne.

— L'article Tamatave...

— Parfaitement, ce sera très original.

— ... Sous la feuille de palmier de Paul et Virginie; c'est moi qui serai joliment content d'être le père d'une délicieuse marchande de coco.

— Oui, monsieur mon père, vous serez content, et j'espère bien que vous ne détournerez pas les acheteurs en médisant de notre pacotille.

Pendant la soirée, Louis eut tout le loisir d'apprécier, dans une intime causerie, la charmante humeur de Claire, son naturel, son ingénuité relevée de la fine fleur d'esprit dont l'air parisien est

imprégné et qui donne aux jeunes filles un attrait si piquant. Le marin était ravi. Celle qu'il regardait comme sa fiancée, bien qu'il n'eût pas encore présenté sa demande dans les termes consacrés, lui semblait plus entraînante que jadis et répondait d'une manière plus complète à ses aspirations.

Dès qu'il eut l'occasion de parler de ses sentiments à Mme Martin, il se hâta d'en profiter.

— Je ne sais comment exprimer mon avis sur le compte de votre fille, le mieux est de confesser tout uniment que je l'aime et que désormais ma vie lui appartient.

— J'espère que vous serez heureux l'un par l'autre, murmura Geneviève en serrant la main de Louis avec une émotion profonde.

— Grâce à vous qui préparez secrètement cette union depuis des années.

— Je l'ai toujours souhaitée, il est vrai; mais je suis bien obligée de le reconnaître, ce n'est pas à moi qu'il faut attribuer la réussite de nos projets; Claire n'a pas eu besoin d'être influencée pour aller vers toi; elle n'a obéi qu'à ses inspirations.

— C'est égal, l'absence aurait affaibli le lien que les relations d'enfance ont créé entre nous, si vous n'aviez contribué à me garder la meilleure place dans les souvenirs de Claire. Entourée d'hommages, accueillie et fêtée, elle aurait pu me reléguer au second plan et peu à peu m'oublier. Ces choses

arrivent communément dans le monde qui les comprend et les excuse. Que voulez-vous, dit-on en pareil cas, il était loin, très loin, à l'autre bout de la terre, il n'en finissait pas de revenir, et ce n'est pas sans péril que l'on provoque ainsi une jeune fille à l'inconstance... heureusement, elle tient de vous d'autres idées.

— Je me suis efforcée de la diriger dans la voie indiquée par ta mère; car nous étions deux pour accomplir cette tâche. Ah! comme il est triste de songer que la mort nous l'a prise, au moment où notre rêve était sur le point de devenir une réalité. Je l'aimais bien, ta pauvre mère...

— Son amitié pour vous n'était pas moindre; elle me parlait souvent de l'affection qui vous unissait, de la conformité de vos goûts et de vos idées. Cette ressemblance morale existe, en effet, j'en subis le charme et j'y trouve un apaisement; c'est à cause de cela, sans doute, que votre accueil m'a procuré l'illusion du retour dans la maison paternelle, toute grande ouverte, rayonnante comme pour une fête, avec la chambre de l'absent, reposée, familiale, intime, où la mère a laissé quelque chose d'elle-même. Rien encore n'avait adouci l'amertume de mes regrets; je suis maintenant plus résigné, plus calme, et c'est à vous que je dois d'avoir l'âme ainsi réconfortée.

Ces paroles prononcées avec émotion produi-

sirent d'autant plus d'effet sur l'esprit de Geneviève que Louis, complètement inhabile à jouer la sensiblerie, n'était pas prodigue de démonstrations.

Elle aussi, après cette conversation, se sentit le cœur plus libre et plus confiant dans l'avenir.

VII

La vente de charité organisée dans l'hôtel Martin eut lieu quelques jours avant le Grand-Prix. Le moment était favorable. Les habitués de la maison se piquèrent d'honneur pour donner de l'éclat à la fête qui précédait, comme une sorte de lever de rideau, l'apothéose de la saison mondaine à Longchamps.

Les salons luxueusement décorés offraient, vers le milieu de la journée, un coup d'œil plein de variété et d'animation. Ils étaient drapés de tentures et enguirlandés de fleurs, avec des niches de verdures où de menus objets, des bibelots, des riens, enveloppés dans un aimable sourire, atteignaient de véritables prix d'amateurs. Çà et là des femmes en toilette printanière formaient des groupes cha-

6.

toyants sur lesquels flottait une odeur exquise, s'évaporant au doux murmure des éventails déployés en ailes de papillons. Les hommes encadraient ces jolis massifs, avec des poses arrondies et des mines complimenteuses. On riait, on échangeait des propos spirituels ou galants, anodins ou risqués, selon les rencontres, et les femmes émoustillées savouraient les douceurs qu'on leur prodiguait, et les hommes enhardis par le succès tendaient à faire glisser la conversation sur la pente des drôleries court-vêtues.

— C'est un mélange étonnant, n'est-ce pas... disait un jeune homme qui se promenait avec Louis de Verigny, on croirait voir les salons de quelque casino, un jour de festival; et pourtant la maison est très honorable; Mme Martin est absolument digne de respect, et sa fille est dépaysée en ce milieu que M. Martin a composé à la hâte, sans y regarder de près, et qu'il ne cesse d'augmenter, un peu par intérêt commercial, un peu par vanité.

— Il est bien imprudent.

— Sans doute, mais que t'importe... une fois marié, tu seras libre de choisir pour ta femme des relations assorties à vos goûts communs.

— Ce sera facile, je connais la haute valeur morale de Mme Martin; elle ne supporte ces gens-là que pour complaire à son mari, et sa fille est dans les mêmes sentiments.

— C'est ma conviction ; aussi n'ai-je pas éprouvé le moindre scrupule à t'édifier sur quelques-uns des familiers de l'hôtel Martin.

— Je t'en remercie.

— Ce n'est pas la peine; il est élémentaire de se rendre de pareils services entre vieux amis, liés depuis le *Borda*, et dont la mutuelle affection n'a pas été refroidie par la séparation.

— Non certes, bien qu'elles se perdent déjà dans le lointain, les années de l'école, elles ont laissé derrière elles de profonds souvenirs, et il suffit d'une circonstance comme celle-ci, d'un rapprochement fortuit pour mettre en lumière les chaudes amitiés formées là-bas, au début de la vie.

— Ah! le bon temps... l'espoir au cœur, le front serein, on partait alors à la conquête d'une chimérique toison d'or; le ciel était radieux, la mer déroulait jusqu'à l'horizon ses splendeurs infinies. Ah! le bon temps...

Et la mémoire de l'un, aidant celle de l'autre, évoquait des incidents à demi oubliés, des épisodes de leur existence d'autrefois, de menus faits qui sortaient avec un lumineux relief de l'ombre où ils étaient ensevelis. Séduits par l'attrait mélancolique du passé, ils ne songeaient plus à la foule élégante dont la singulière composition les occupait tout à l'heure. Ils étaient loin du parc Monceau, en plein Océan, sous les tropiques, dans les Indes, partout

où les hasards de la navigation leur avaient permis d'échanger quelques mots à la hâte et de concentrer en un serrement de main, l'expression de la vive amitié qui les unissait. Plus tard l'un d'eux avait quitté la marine, pour des raisons de santé; il vivait à Paris regrettant son ancien métier et côtoyant le monde en philosophe. Il venait rarement chez M. Martin, mais il avait des données sur son entourage, et quand Louis l'informa de ses projets, il raconta ce qu'il savait, non par goût de la médisance, mais dans l'intérêt de son ami.

Parfois ils s'arrêtaient au coin d'un salon, afin de ne pas être dérangés par les allées et venues, et continuaient à exhumer des réminiscences lointaines. Sans perdre le fil de l'entretien, Louis interrogeait son cicérone sur les figures entrevues au passage.

— Quelle est cette vieille dame déguisée en ingénue? demandait-il.

— Mme Ernoul; elle exerce depuis des années la profession de veuve, le visage est ridé, mais le cœur n'est pas atteint; elle est accompagnée par un tout jeune avocat très heureux d'employer ses talents a défendre cette veuve, et aussi à l'exploiter: c'est sà carrière.

— Comment se peut-il qu'on la reçoive, même dans une maison entr'ouverte.

— On y est entraîné; Mme Ernoul donne des fêtes superbes où l'on s'aventure comme en un lieu

public; elle se met en frais d'amabilité; on trouve délicat de ne point remarquer l'irrégularité de sa situation, elle arrive à s'insinuer chez les moins scrupuleux, elle s'y maintient par des manœuvres habiles, et peu à peu, elle est admise, intronisée, accueillie partout.

— C'est inouï!

— Cela bouleverse tes idées; j'ai moi même éprouvé cette impression, lors de mon arrivée ici, et je l'éprouve encore de temps en temps. Mais, comme il serait sans profit pour personne de jouer ostensiblement le rôle du sage dans les *Romains de la décadence*, je garde pour moi mes sentiments, à moins que l'occasion ne se présente, comme aujourd'hui, de les manifester avec la certitude d'être compris... Ah! voici Mme Royer; celle-là n'est pas moins veuve que l'autre, bien qu'un certain M. Royer que je soupçonne d'être le dernier des drôles lui tienne lieu de mari. Elle excelle à dénouer l'intrigue de la veille et à nouer celle du lendemain, sans éveiller l'attention.

— Tu ne me laisses pas respirer avec tes vilaines histoires.

— Et ce n'est qu'un aperçu à vol d'oiseau : que veux-tu, mon ami, dans la plupart des salons fréquentés comme celui-ci, il faut te résigner à rencontrer des gens dont la vie est un mystère, quand elle n'est pas un scandale.

Ces révélations inquiétaient de Verigny. Il supportait malaisément l'idée que la jeune fille destinée à devenir sa femme vivait en un pareil milieu. Il ne redoutait pas pour elle les effets de la contagion ; la confiance entière que lui inspirait Mme Martin le tranquillisait à ce point de vue; mais il lui déplaisait que sa fiancée eût à subir le contact de ces femmes, libres d'allures, sans dignité, ou même sans honneur.

Tandis qu'il se livrait à ces réflexions, son ami continuait à parler.

— Ah ! disait-il, je commençais à me demander où pouvait bien être Mercédès Walton; regarde un peu, est-elle assez délicate, et gracieuse, et jolie ! Elle entraîne à sa suite un flot d'adorateurs, jeunes ou vieux, célibataires ou mariés; elle ne refuse aucun hommage, l'aimable enfant, et considère même comme de pauvres sires, bêtes et mal doués, ceux qui oublient de réciter, sur son passage, une oraison d'amour.

Rien de plus séduisant, en effet, que la jeune fille dont il était question. Mince, frêle, alerte en ses mouvements, comme un oiseau qu'un rien effarouche, point belle précisément dans l'acception plastique de ce mot, la beauté comportant une ampleur de formes qu'elle ne possédait pas, mais pleine de gentillesse, d'entrain et de vivacité, elle avait, au plus haut degré, le don d'émoustiller les

hommes et de leur faire parcourir, d'un bond ou pas à pas, selon sa fantaisie, toutes les étapes de l'enjôlement. Ce jeu l'amusait. Les mines déconfites des uns, lorsqu'elle semblait dédaigner leurs compliments, les airs glorieux des autres, quand elle prêtait l'oreille à leurs cajoleries, l'empressement de tous à la combler d'adulations, lui procuraient une sensation de plaisir. Sa petite personne, vaniteuse et friande de gâteries, trouvait une délectation à s'entourer de convoitises, à provoquer le désir et à l'irriter. Bien qu'elle eût à peine vingt ans, elle était fixée en théorie sur la valeur des secrets dont se compose la sorcellerie féminine. Elle connaissait le prix de l'ingénuité, et se servait admirablement de ses yeux bleus, limpides comme une fontaine où se mirent des pervenches, pour donner à ses traits l'expression de la candeur. Sans le moindre effort, elle arrivait à la note juste, si bien qu'à la voir seulement sous cet aspect, on l'eut prise pour la plus innocente des vierges. A l'entendre parler, l'illusion devenait complète; sa voix, d'une douceur infinie, sortait de ses lèvres mignonnes avec des intonations cristallines. Mais s'il lui convenait de relever sa chasteté d'une pointe de coquetterie, ses yeux émerillonnés lançaient l'œillade prestement et soulignaient d'un éclair les mots hardis que la bouche prononçait. A l'occasion elle laissait échapper des termes libres ou confinant

à l'argot, et ce langage empruntait une saveur particulière aux angéliques sourires dont elle l'enveloppait.

La foule était nombreuse et variée de ceux que la jeune fille manœuvrait comme de simples pantins ; mais aucun d'eux ne songeait à l'épouser.

— C'est une Américaine, ajouta l'ami de M. de Verigny, elle habite avec une dame Walton, dont elle est la nièce; pourquoi la nièce, et pas la fille, ou autre chose? Nul ne saurait le dire. Mme Walton est pourvue d'un mari quelconque, fixé dans l'Amérique du Sud et qu'on n'a jamais entrevu, est-il le mari, ou ne l'est-il pas? Je n'en sais rien. Dans tous les cas, il a mis l'Océan entre lui et sa femme, ce qui doit, pour tous deux, rendre la chaîne conjugale facile à porter. Il est en relations d'affaires avec M. Martin. Ces dames viennent assidûment dans la maison. La tante est une personne avisée, correcte, d'allures, aimable et dévouée quand il le faut. La nièce fait ce qu'elle veut, et ce qu'elle veut est parfois très hasardé; mais, elle est protégée par la convention qui place l'honneur des jeunes filles, assimilé aux plates-bandes d'un jardin, sous la sauvegarde du public... Elle rôde autour de nous depuis un moment, il me semble qu'elle a envie de nous aborder.

Mercédès Walton essayait, en effet, d'attirer les regards de Louis.

Dès qu'il dirigea les yeux de son côté, elle s'avança d'un air timide et tourna vers lui son sourire le plus ingénu.

— Vous n'auriez pas besoin, par hasard, d'un bouquet de deux sous, demanda-t-elle, il m'en reste un précisément ; j'en ai refusé un louis à un monsieur très laid, il prétendait me l'offrir...

Louis s'exécuta poliment.

— Vous êtes deux, et je n'ai plus rien dans ma corbeille, voici la fleur de mon corsage, tenez, c'est le même prix ; au revoir, messieurs.

Les deux jeunes gens continuèrent leur promenade à travers les salons.

A ce moment, les visiteurs affluaient devant les boutiques et livraient galamment leurs bourses à de charmantes solliciteuses qui les vidaient en un clin d'œil. La journée s'annonçait comme devant être bonne pour les pauvres et pour le diable aussi.

Un des comptoirs les mieux achalandés, était celui de Claire Martin. Sous des feuillages arrondis en forme de hutte indienne et recouverts à l'intérieur de tissus coloriés, elle proposait aux amateurs divers bibelots rapportés par M. de Verigny, des plumes de perroquet noir, des poteries, des lambeaux d'étoffe, ce qu'elle avait pudistraire de son musée Malgache. L'idée eut un succès tellement vif, qu'en un rien de temps sa pacotille fut enlevée à des prix insensés.

— Est-ce déjà fini? dit Bérard, un des meilleurs clients de M[lle] Martin.

— Oui, Monsieur, répondit-elle, j'en suis bien désolée, mais je ne possède plus la moindre curiosité.

— Oh ! en cherchant bien, interrompit une voix, il me semble qu'on trouverait quelque chose... ce bracelet... par exemple.

— Mon bracelet n'est pas à vendre.

— Pourtant il est de même origine que le reste.

— Sans doute, mais je n'ai pas l'intention de m'en défaire.

— Oh! pour les pauvres... Mademoiselle, s'écria-t-on, allons, aux enchères le bracelet, à un louis...

— Non, Messieurs, je vous en prie... n'insistez pas, reprenait Claire, sans parvenir à dominer le bruit, c'est un objet sans valeur...

— Raison de plus pour que vous ne le regrettiez pas, deux louis...

La jeune fille intimidée, confuse, perdant la tête, dut se résigner à subir le caprice des jeunes gens groupés autour d'elle.

— Trois louis...

— Quatre...

— Cinq, reprit Bérard après un instant de silence.

Claire éprouvait quelque ennui à se dessaisir du bijou au profit d'un homme qu'elle ne connaissait

pas et dont l'attitude commençait à la gêner. Elle hésita un moment, promena devant elle un regard indécis, et enfin, éclairée par une soudaine inspiration, elle dit :

— A dix louis... adjugé !

Bérard ayant parlé le dernier, tendit la main pour recevoir l'objet. Le prix annoncé par Mlle Martin n'était pas celui qu'il avait indiqué, mais il ne songea pas à relever l'erreur.

— Le bracelet ne vous appartient pas, Monsieur, répartit la jeune fille ; il a été adjugé à un autre sur un signe que j'ai vu, moyennant un prix supérieur à celui que vous avez offert ; voici l'acquéreur, c'est M. Prudemanche.

Et, d'un coup d'œil, elle essaya de faire entendre à ce dernier qu'il ne devait pas la contredire. Mais le vieux chef, troublé dans ses réflexions, ne comprit pas tout d'abord et ne put s'empêcher d'avoir l'air de tomber des nues. Ses yeux ronds, agrandis par l'étonnement, donnèrent à sa physionomie une expression burlesque. Il regarda ses voisins comme pour leur demander des explications au sujet du rôle que lui prêtait Mlle Martin ; et ceux-ci augmentèrent son embarras en riant de sa mine interloquée, de ses gestes ahuris, des mots qu'il n'achevait pas d'articuler.

— L'intermède a réussi, reprit Bérard, vous nous avez montré M. Prudemanche sous son aspect

le plus drôle ; mais ne croyez-vous pas, Mademoiselle, qu'il serait humain d'abréger le supplice du pauvre homme ? Tant que vous ne m'aurez pas remis le bracelet, il ne reviendra pas de sa stupéfaction.

— Pas du tout, je vous assure, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur ; s'il existe un malentendu, il n'a été causé ni par moi, ni par M. Prudemanche, il est bien le propriétaire de l'objet, et la preuve, c'est qu'il se dispose à payer ce qu'il doit.

Il s'approchait, en effet, anxieux et timide, ne devinant pas de quoi il retournait. Heureusement, Claire eut le temps de lui glisser à l'oreille quelques mots qui lui rendirent un peu de sang-froid.

— Vous n'êtes engagé à rien, murmura-t-elle, je reprendrai tout à l'heure le bracelet au prix coûtant... ne me trahissez pas.

Quelques minutes après, Bérard abordait M. Prudemanche et, dans un accès de mauvaise humeur, lui reprochait son intervention, avec une ironie dédaigneuse :

— L'espièglerie vous sied mal, dit-il, en terminant, elle appelle l'attention sur vos ridicules, et vraiment ce n'est pas la peine de les souligner.

— Monsieur !...

— Parlez moins haut, s'il vous plaît.

— Vous manquez à toutes les règles de la bienséance.

— Je le sais.

— Alors votre conduite n'est que plus regrettable.

— Et voilà tout ce que vous avez à me répondre ; je m'y attendais, vous êtes un de ces hommes calmes et pondérés qu'on ne force pas dans leurs retranchements. Je n'insiste pas, mais puisque l'occasion se présente de vous exprimer ma pensée nettement, je ne suis pas fâché de vous prévenir qu'il me déplaît de vous rencontrer sur mon chemin, vous essayez de m'aliéner M. Martin, vous venez encore de me froisser, la mesure est comble, Monsieur, je vous conseille de ne pas l'oublier.

— Ces procédés d'intimidation n'ont aucun effe sur moi ; seulement, comme ma dignité me commande de ne pas prolonger l'entretien, je me retire.

Tandis qu'il s'éloignait, avec la raideur d'un automate, Bérard haussa l'épaule et prononça, de manière à être entendu, le mot : « imbécile ! » M. Prudemanche s'abstint de relever le propos ; il se contenta de le mettre en réserve et de l'ajouter au trésor de sourdes rancunes qu'il amassait depuis longtemps contre l'ami de M. Martin.

Bérard ne songea plus à l'incident. Il fit le tour des salons, se mêlant aux groupes formés çà et là, accueilli et quelquefois recherché par les femmes qu'il connaissait, s'aidant de toutes les ressources

de son esprit pour justifier de son mieux sa réputation de galant homme et d'aimable causeur. Par moments, il restait un peu à l'écart, engagé dans quelque tête-à-tête avec une jolie mondaine, friande de compliments ; on n'y prêtait aucune attention. Ce fut ainsi que, sans être remarqué, il entretint longuement, à demi voix, la tante de Mercédès Walton. Elle l'écoutait ayant sur les lèvres le sourire convenu, qui, d'ordinaire, accompagne un échange de banalités. Cependant, à l'examiner de plus près, on démêlait qu'il ne devait pas être question de choses indifférentes et qu'elle prenait l'intérêt le plus vif à la conversation.

Quand Mme Walton eût jugé convenable d'interrompre ce colloque, Bérard continua sa promenade. Il arriva ainsi, au fond de l'hôtel, dans une pièce délaissée par les visiteurs à cause de son éloignement. Il y pénétra sans savoir où il allait et se trouva en face de Mme Martin. Celle-ci recula, chancelante et prête à défaillir, à la vue de cet homme qui personnifiait le remords de toute sa vie. Le front pâle, le visage contracté par l'angoisse, elle détourna les yeux comme pour fuir une apparition sinistre et tomba lourdement sur un meuble placé près d'elle.

— Vous ! vous ! ici... chez moi ! dit-elle suffoquée par la honte, la colère, le mépris.

En un instant, comme une vision lugubre sortie

du fond des ténèbres, le passé se montra farouche et menaçant, avec ses misères, ses larmes répandues dans la solitude, ses frayeurs, ses nuits sans sommeil. Tout ce qu'elle avait souffert se résuma dans une sensation unique de douleur profonde, et sur ses lèvres, la parole expira incertaine et brisée par l'intensité de l'émotion.

— Il a osé entrer chez moi! balbutiait-elle d'un air égaré.

Dans sa carrière accidentée de viveur, Bérard n'était pas sans avoir essuyé plus d'une fois les reproches d'une maîtresse abandonnée ou trahie. Il savait qu'en pareil cas le seul moyen de préparer un dénoûment amiable est de ne point se défendre, de s'humilier, de s'offrir, en victime résignée, auxreprésailles de la femme outragée.

— Si j'avais pu me douter, murmura-t-il d'une voix à peine distincte, que ma présence vous causerait une impression pénible, je me serais abstenu de venir.

Elle se leva brusquement.

— Que me voulez-vous? interrogea-t-elle après un effort pour recouvrer son sang-froid et avec une hauteur méprisante.

— Oh! vous êtes sans pitié, Madame, j'ai été bien coupable sans doute, mais s'il est vrai que le repentir sincère et durable ait le pouvoir de racheter une faute commise par entraînement, je vous assure que je mérite d'être pardonné.

— Vos repentirs ne sauraient me toucher, il n'y a rien de commun entre vous et moi, je n'ai pas à vous pardonner.

— Je vous en supplie, ne me parlez pas avec cette dureté.

— Vous m'y obligez en me refusant la seule réparation qu'il vous soit possible de me donner, celle de ne jamais paraître devant moi.

Bérard eut un geste navré comme pour demander grâce.

— Je n'ai pas à vous pardonner, vous dis-je, depuis le jour où vous avez pris la fuite honteusement après m'avoir trompée, vous avez été pour moi, comme si vous n'étiez plus. Je me suis efforcée d'oublier votre nom qui n'a plus jamais souillé mes lèvres ; je vous ai chassé de mon souvenir afin de ne pas avoir pour confident de ma douleur un homme que je méprisais et qui l'aurait profanée... Vous voyez bien que le mot de pardon est ici dépourvu de sens.

Il demeurait accablé, se prêtant à cette explosion furieuse, laissant à l'humilité de sa contenance le soin d'exprimer la tristesse à laquelle il jugeait convenable de s'abandonner.

— Enfin que me voulez-vous? reprit Mme Martin, dans quel but vous êtes-vous introduit chez moi?

— Dans le seul but de répondre aux avances de M. Martin qui m'honore de son amitié; je ne savais

plus comment éluder ses instances, j'étais à bout de prétextes, je ne pouvais plus, sans l'offenser, décliner l'honneur d'être admis chez lui.

— Dans la situation où vous êtes vis-à-vis de moi, un honnête homme aurait trouvé, au fond de sa conscience, des motifs impérieux, absolus, d'éviter une liaison avec M. Martin.

— Au début de nos relations, j'ignorais qu'il fût votre mari.

— Quand vous l'avez appris, il fallait rompre.

— Si je ne me suis pas imposé ce sacrifice, c'est que le monde où je vis, où nous vivons tous les deux, m'en a détourné. Il est si indulgent pour les fautes du cœur, quelle que soit leur gravité, il incline si naturellement à les excuser et même à les environner d'un certain prestige que, dans les âmes les plus droites, la notion du vrai finit par s'obscurcir. Comment aurais-je pensé qu'il existait entre nous un abîme impossible à franchir, alors que partout, même dans vos salons, en ce moment, on en voit tant d'autres ayant dans leur existence le même coin mystérieux où nul ne pénètre, ce qui ne les empêche pas d'être ensemble, unis qu'ils sont par la volonté commune d'oublier à jamais les faits accomplis?

— Brisons là, nous n'avons pas les mêmes idées sur ces choses, il y a longtemps que vous m'en avez donné la preuve; il est donc inutile de pro-

longer cet entretien qui ne permet aucun doute sur mes sentiments ; vous êtes pour moi le passé, l'odieux passé, vous le serez toujours.

A peine eût-elle prononcé ces mots que M. Martin entra dans le salon.

— Ah ! je vous cherchais, dit-il à Bérard, pour vous présenter à ma femme, comme c'était convenu, vous vous êtes dispensé de m'attendre afin de ne pas subir mon petit discours de réception ; il est certain que votre modestie en aurait souffert ; mais, peu importe, ce que je pense de vous, Mme Martin le sait, et je suis certain qu'elle vous a traité comme mon meilleur ami.

Tandis que Geneviève s'éloignait, irritée, humiliée, ne pouvant plus contenir ses larmes, M. Martin entraîna M. Bérard hors du salon.

— Grande nouvelle, mon cher ami, La Robertière est à nous ; le comte s'est engagé à me céder le château, le parc, les ruines, tout, y compris la fameuse chambre de Mme d'Entragues. Je suis le plus heureux des hommes, et c'est à vous, à vous seul que je le dois, mon cher Bérard. Vous viendrez à La Robertière l'été prochain ; nous organiserons des fêtes, des galas, des chasses à courre... La petite noblesse du pays voudra jouir de notre luxe ; elle s'implantera chez nous, prendra l'habitude de vivre à nos dépens, se moquera même de nous, selon l'usage ; mais elle apportera, dans la vieille de-

meure, son contingent de vieux noms historiques; nous avons de quoi nous offrir cela.

Bérard essaya de calmer l'effervescence de M. Martin, mais au fond, pour des motifs différents, l'un n'était pas moins ravi que l'autre de cette acquisition.

DEUXIÈME PARTIE

I

Sur les confins extrêmes de l'Ile-de-France l'Eure promène avec de nonchalants retards, au bas de la forêt de Dreux, ses eaux bordées de prairies, étoilées de nénufars et de glaïeuls, encombrées d'herbes fontinales que son glissement moelleux abaisse et fait onduler. Murmurante, enjôleuse, molle comme son allure, est la chanson qu'elle fredonne à demi voix, le long des berges festonnées d'anses où elle vient se réfugier par moments, transparente sur du sable couleur d'or. Son parcours, au fond de la vallée étroite et boisée qui lui emprunte une fraîcheur de plus, est acci-

7.

denté par de jolis sites, d'aimables épisodes, des rencontres de paysages suspendus comme des médaillons au flanc des collines, lentes à dérouler, sous le ciel d'un bleu tendre et affiné, leur gracieux enchaînement. C'est tantôt un groupe de maisons, plantées au hasard, toutes délabrées, rapprochant, comme pour une mystérieuse causerie, leurs vieux toits de chaume qui se mettent à pousser bravement, aussi bien que le reste, au premier souffle du printemps, et se décorent de mousses vertes ou mordorées, de pariétaires, de joubarbes et de lichens. Plus loin, la rivière se faufile à travers une oseraie et s'y égare longtemps; divisée en filets d'eau jaseurs, elle va au gré de ses caprices; la ligne de peupliers, rangés sur les bords en garde d'honneur, s'arrête brusquement et, au lieu de continuer à former la haie, se brise dans une pittoresque débandade. On ne voit plus alors qu'un fouillis de clématites sauvages, de houblons, de ronces inclinant d'une rive à l'autre leurs lianes fleuries, de petits saules ébouriffés n'ayant plus pour se soutenir qu'un peu d'écorce vermoulue et décidés à vivre quand même. Après cette escapade buissonnière, le flot rallié s'étale avec une ampleur inusitée. On dirait qu'il se surveille, à l'approche des villages situés le long des coteaux, Cherizy, les Osmeaux, Fermaincourt; il s'avance, en nappe élargie et paisible,

comme afin de laisser aux murs blancs des jardins, aux tournesols et aux charmilles, le temps de s'y refléter. En ces parages, il se donne aussi par endroits des airs affairés; une série de vannes et d'écluses l'oblige à se guinder entre les parois de canaux emmêlés, d'où il roule, avec des turbulences de cascade, sur les roues de quelques moulins, lourdes à manœuvrer. Sa besogne terminée, il recommence à s'épandre, indolent et flâneur.

Au delà de Montreuil, des saules penchés découpent, au fond de l'eau, des aquarelles tremblantes sur un ciel qui se dégrade avec des nuances de perles fines; puis la rivière enlace, comme pour une étreinte d'amour, une île gazonnée, et arrive dans le parc de la Robertière. Elle est vraiment l'âme de ce paysage qu'en d'autres temps plus d'une charmeuse de roi a choisi pour complice de son œuvre d'ensorcellement. Elle a entrevu Diane de Poitiers, environnée de la Cour, en son merveilleux château d'Anet; elle a reçu les confidences de la marquise de Verneuil, Henriette d'Entragues, à qui le Vert-Galant promettait la couronne de France, aux heures d'abandon où le moins prodigue des amoureux n'hésite pas à déposer tout ce qu'il possède, et même davantage, aux pieds de la bien-aimée. Elle a dû envelopper de son caressant murmure les songeries de Mme de Pompadour, reléguée à Crécy.

Cette région convenait bien aux dames de beauté qu'une fantaisie royale plaçait au premier rang. Gracieuse, enfermée dans un cadre enjolivé de frondaisons, traversée par la rivière qui s'écoule avec le bruissement d'une traîne de satin, éclairée par une lumière tendre, elle a du boudoir, dont l'air est comme imprégné de baisers, le recueillement et l'intimité.

Sur la colline dominée par la forêt de Dreux, s'élève le château de La Robertière. Sa façade, ornée de sculptures légères, se développe, élégante et harmonieuse. Un escalier de marbre blanc conduit, en pente douce, à l'entrée du vestibule. Sa rampe ajourée s'évase dans le bas, où deux statues inclinées offrent aux yeux le régal de leurs formes arrondies. Sous les fenêtres de la princière demeure règne une terrasse égayée de massifs odorants, dont les couleurs entremêlées et fondues composent un ensemble charmant de poésie et de printanière fraîcheur. Puis une avenue de tilleuls ayant grand air et confondant vers le haut leur superbe ramure, ouvre une perspective qui se prolonge à travers les futaies aménagées au bout du parc. Çà et là, dans le mystère des frondaisons, une statue à demi dérobée blanchit l'ombre épandue autour d'elle, ou bien une vasque hantée par des naïades et des tritons, mire un pan de ciel et forme une soudaine éclaircie, tandis qu'aux envi-

rons un ruisseau perle, à travers les mousses, avec des chuchotements étouffés. Par endroits, le terrain s'exhausse en monticules, d'où la vue s'étend sur les dépendances du château. De ces hauteurs, on découvre tout le parc; il est dessiné avec une entente raffinée des effets d'harmonie qu'on peut tirer de la combinaison des feuillages, les tons graves des cèdres alternant avec la note joyeuse des trembles et des bouleaux, les couleurs austères des sapins se détachant sur les nuances allègres des aylantes et des marronniers, les frênes pourpres sortant, comme des flammes sombres, de la verdoyante mêlée.

Du haut de l'escalier de marbre, le nouveau châtelain de la Robertière prenait des airs de délectation, en promenant un regard ébloui sur les merveilles étalées à ses pieds. Le domaine lui appartenait! Il n'était pas encore habitué à cette idée, si bien que, par moments, il croyait n'être qu'un simple invité. Quand il recouvrait ses esprits et voyait en sa personne l'unique propriétaire du château, il éprouvait une joie ineffable.

Un domestique en livrée s'approcha de lui pour demander ses ordres.

— Des touristes se sont annoncés, monsieur permet-il qu'on les reçoive?

— Non, pas aujourd'hui, c'est impossible, j'attends du monde.

— Le concierge sera prévenu.

— Hier, est-il venu beaucoup de visiteurs?

— Oui, monsieur.

— Combien ?

— Je ne me rappelle pas au juste, mais si monsieur veut consulter le livre des signatures...

M. Martin jeta un coup d'œil sur le livre armorié qu'il avait acheté en même temps que le reste, et murmura entre ses dents, avec une moue expressive : « Il n'y a pas un nom à retenir là-dedans ; tout cela est roturier comme une page du *Bottin*. »

Le domestique alla remettre le livre à sa place, en riant, une fois le dos tourné, d'un air de pitié gouailleuse. Lorsqu'il se présenta de nouveau, son visage glabre était redevenu impassible et muet.

— Au fait, ces touristes, ce n'est pas la peine de les congédier, reprit M. Martin ; dans la journée, nous ferons une promenade en voiture.

Le valet s'inclina.

— Vous aurez soin de montrer tout ce qui est digne d'attention.

— Sauf la chambre de Madame, elle a prescrit de n'y introduire personne.

— Je sais, je sais, mais il est inutile d'en fermer la porte, et si quelqu'un se hasarde à l'examiner rapidement, il sera bon de ne pas le remarquer trop vite.

Quand il eut fini de donner ses instructions,

M. Martin gagna le vestibule et le parcourut, les mains derrière le dos, avec des attitudes de provincial en extase devant un monument. Ses yeux ébahis et empreints d'une indicible satisfaction, s'arrêtaient aux moulures de la voûte, y demeuraient fixés un moment, glissaient le long des murs et contemplaient le pavage en mosaïque. Après ce coup d'œil d'ensemble, il se livrait à un examen plus minutieux. Les murailles étaient décorées de trophées de chasse, hures de sangliers et têtes de cerfs ; des inscriptions gravées sur des plaques d'argent rappelaient, en termes empruntés à l'argot prétentieux de la vénerie, comment chacune des bêtes avait été lancée, quels épisodes avaient marqué la poursuite, quelle dame avait eu les honneurs du pied. M. Martin lisait dévotement ces mots rébarbatifs ; il n'en comprenait pas le sens ; mais, comme la plupart fleuraient la vieille aristocratie, il éprouvait du plaisir à les épeler et à les prononcer tout haut. Il admirait ensuite la rampe en fer forgé de l'escalier à double révolution conduisant au premier étage et se surprenait à gravir les marches lentement, comme s'il eût précédé un flot de courtisans. Il arpentait la salle des gardes, ornée de fresques célébrant la guerre et l'amour. Des seigneurs empanachés y ferraillaient d'estoc et de taille, des femmes de haut lignage s'y prélassaient dans du bleu allégorique, sur des chars

traînés par des colombes, ou bien suivaient, haletantes, quelque chasse royale. Ces évocations du passé enivraient M. Martin. Il allait, la tête haute, fredonnant un air de bravoure, charmé d'entendre le bruit de ses pas se répercuter au loin et devenir plus sonore. Il s'exaltait à force de rêver à ces choses anciennes, au point de s'imaginer que ce monde disparu était le sien, qu'il vivait en pleine cour, du temps de Henri IV. L'illusion était complète dans la galerie des tableaux : il se campait en face des aïeux et les regardait avec une émotion mêlée de fierté. Devant les plus illustres, il s'inclinait et semblait leur demander de le bénir. Après quoi, il se retrouvait assis sur le fauteuil royal placé près du lit de la marquise de Verneuil, un lit tendu de velours où tremblaient des fleurs de lis d'or, et drapé de soie rouge. Ses yeux erraient sur les meubles du temps, bahut finement ouvragé aux tiroirs entr'ouverts, armoire à bijoux en fer damasquiné, console de porphyre appuyée sur des chimères, prie-Dieu aux armes de France. Un jour adouci par les rideaux de vieille guipure se posait, mourant, sur ce luxe fané d'où s'échappait comme un vague relent de boudoir inhabité depuis des années.

Cette odeur le grisait un moment. Puis, lorsqu'il rentrait en possession de lui-même et se voyait, simple bourgeois en redingote, environné de ces

souvenirs, il haussait l'épaule d'un air de bonhomie, en murmurant :

— Mon Dieu, que je suis bête !

Il avait ainsi, après des accès de vanité puérile, des retours de parfaite lucidité qui réduisaient aux proportions d'un léger travers, son goût du panache aristocratique. En général, il n'en voulait pas outre mesure à ceux qui riaient de ses prétentions. Cependant, comme dans ses débauches d'orgueil, il gardait toujours une lueur de raison, l'ironie, quand les flèches en étaient trop barbelées, ne le laissait pas indifférent. Déjà il avait eu à souffrir des moqueries de la noblesse des environs, composée de minces hobereaux traînant derrière eux des noms à fracas, de bourgeois transformés par miracle en chefs de races titrées, et aussi de gentilshommes du meilleur aloi. Tout ce monde-là était convié aux fêtes données par le châtelain de la Robertière, et quelques-uns des invités rendaient, à l'occasion, en boutades dédaigneuses et propos sarcastiques, le plaisir que M. Martin leur procurait. Ce dernier avait heureusement, près de lui, un champion spirituel et avisé qui s'entendait à préserver des blessures graves l'amour-propre de son ami. C'était Bérard devenu l'hôte de la maison, malgré les dispositions hostiles que Geneviève lui témoignait. Vis-à-vis d'elle, il conservait une attitude humble et volontairement effacée,

comme pour faire oublier sa présence. Parfois même, il exprimait l'intention de s'éloigner, sous divers prétextes habilement choisis, et que M. Martin refusait d'admettre. Celui-ci se récriait, l'autre feignait de persister dans sa résolution, et finalement, lorsqu'il se décidait à différer son départ, il avait l'air de céder à la contrainte et de ne fléchir qu'à la dernière extrémité. M. Martin lui savait gré de ces concessions et le comblait, en retour, de prévenances et de marques d'amitié. Bérard s'ingéniait à entretenir cette vive sympathie. Il se montrait, à l'égard de son ami, affectueux, dévoué, cordial, déférent au besoin ; il s'attachait à le mettre en valeur et lui venait en aide dans les escarmouches à main gantée où sa dignité avait quelquefois à subir de périlleux assauts.

— Dites-moi, monsieur Martin, demandait un soir, à table, Mme de Valblanc, une douairière sèche qui s'était anoblie depuis quelques années, et bravement essuyait, pour le compte de ses héritiers, les plâtres frais de sa noblesse, — tout à l'heure en m'offrant la main, vous avez considéré mes diamants ; quel coup d'œil de spécialiste, cher monsieur ! eh bien, qu'en pensez-vous, sont-ils beaux ?

— Je les ai vus, madame, mais sans les examiner.

— Ne m'en contez pas, vous les avez pesés et cotés à leur valeur marchande.

— Je vous assure, madame, que vous vous méprenez.

— Pardonnez-moi, on est ainsi dans le commerce ; du reste, je ne vous en veux pas ; ce sentiment de curiosité professionnelle n'a rien qui m'étonne ou me blesse, il est trop légitime.

Elle y insistait avec des raffinements cruels ; ses yeux dardaient un sourire aiguisé de malice, ses lèvres se contractaient, son visage pointu s'effilait en museau de belette.

— Enfin, vous ne répondez pas à ma question, ajouta-t-elle, sont-ils beaux ?

— Oui, madame, répartit Bérard, mais quand on a le plaisir de vous regarder, il n'est pas surprenant qu'on oublie de les remarquer.

— Le propos est gentil, quoique un peu fade et inexact.

— C'est donc votre esprit qui dissimule leurs feux.

— Oh ! de grâce, monsieur...

— Il ne me reste plus qu'à parler de l'éclat de votre nom ; mais il vaut mieux que je m'arrête, vous finiriez par me taxer d'impertinence.

Cette allusion détermina un mouvement d'approbation discrète. Les bonnes amies de la douairière se délectaient ; l'une d'elles s'empressa de détourner la conversation avec la gaucherie nécessaire pour augmenter le dépit de Mme de Valblanc.

Après quelques passes d'armes du même genre, celle-ci, comprenant qu'on ne pouvait pas effleurer M. Martin sans éveiller les susceptibilités de Bérard, ne se hasarda plus à tenir ouvertement de malins propos.

Les hommes étaient, en général, moins agressifs. Cependant, il y avait des exceptions. Parmi elles, un certain baron d'Isnard se signalait par l'outrecuidance de ses allures et le mauvais goût de ses réflexions sur le compte du seigneur de la Robertière.

— Connaissez-vous les mâchicoulis du père Martin? demandait-il aux nouveaux venus, en leur offrant de les conduire au donjon du comte Robert, situé derrière le château moderne.

M. Martin professait un culte pour ces pans de murs lézardés. Il aimait à fouler ce sol historique, plein de souvenirs et de légendes ; il se complaisait à évoquer le passé, les hommes bardés de fer, les paladins, les châtelaines, tout le train du moyen âge. Cela lui rappelait un drame de ce temps-là, sinistre avec des bruits de chaînes, de pont-levis, de hallebardes, qui l'avait frappé jadis à l'Ambigu. Naïvement, il s'extasiait sur les vestiges du manoir qu'il était arrivé à reconstituer, en se servant d'un manuel d'archéologie, et l'on riait de son enthousiasme, et, sans le moindre scrupule, M. d'Isnard s'égayait à ses dépens. De là les mâchicoulis du

père Martin. Une autre fois, il prenait pour texte de ses railleries un détail remarqué au plafond de la salle des Gardes. Les noms de ceux qui avaient possédé le château y étaient inscrits : les comtes de Dreux, les seigneurs d'O, Henri IV, toute une lignée appartenant au livre d'or de la noblesse. La généalogie se terminait, sans préparation ni ménagement, par ce nom : « Honoré Martin. » L'effet déplorable de cette chute avait donné lieu à des observations narquoises ; on trouvait le procédé du parvenu d'un sans-gêne révoltant. Cela ressemblait à une épopée de haut vol finissant par une trivialité, à quelque symphonie grandiose couronnée par le refrain stupide d'une chanson populaire, à un cortège royal dans lequel se serait fourvoyé un homme en blouse. Le jour où M. d'Isnard fut admis à visiter la salle des Gardes, il n'eut point l'air choqué en découvrant le nom de M. Martin parmi tant de noms illustres. Il se recueillit un instant.

— L'idée est très ingénieuse, dit-il ; on croirait lire une page, et non la moins glorieuse, de l'*Almanach de Gotha ;* mais ne vous semble-t-il pas, mon cher monsieur Martin, qu'il y a une lacune dans cette mosaïque princière ? Je la devine, je la sens, plutôt que je ne la distingue bien nettement ; mais il est sûr qu'elle existe.

— Je serais bien heureux de savoir exactement où elle est, afin de la combler au plus vite.

— Hé bien! cherchons tous les deux.

— J'ai beau regarder, murmurait ingénument M. Martin, les yeux au plafond, je n'aperçois rien...

— J'y suis, parbleu! s'écria le baron; la dernière inscription est incomplète.

— Je ne saisis pas.

— « Honoré Martin », c'est insuffisant; à votre place, je voudrais qu'on mît : « Honoré Martin, diamants et perles fines », à chacun ses titres.

Tandis que le pauvre homme perdait contenance, M. d'Isnard l'engageait de l'air le plus sérieux à profiter du conseil.

A quelque temps de là, M. Martin eut la joie, grâce à l'intervention de Bérard, d'user de représailles à l'égard de son persécuteur. Ce dernier, imprévoyant et besoigneux, se laissait exploiter par un homme d'affaires du pays. Il lui empruntait de l'argent et souscrivait des billets, qu'il s'abstenait régulièrement de payer à l'échéance. La dette s'augmentait des intérêts, frais de renouvellement et autres accessoires; si bien que le baron, envahi par cette marée montante, était obligé de recourir à de nouveaux expédients. Bérard acheta un de ces billets; puis il offrit courtoisement à M. d'Isnard de l'aider à le retirer de la circulation.

— Comment dois-je m'y prendre? demanda celui-ci.

— M. Martin se fera un plaisir de vous l'indiquer.

— Assurément; mais le seul moyen que je connaisse de vous sortir d'embarras n'a aucune chance de vous plaire.

— Est-il vraiment inacceptable ?

— Cela dépend des idées.

— Je vous tiens pour un homme d'une intégrité absolue, monsieur Martin ; cela suffit pour que je m'en rapporte à vous.

— C'est égal, la solidité de vos principes ne m'encourage pas à formuler ma pensée.

— Que de façons ! Formulez toujours, nous verrons après.

— Hé bien ! ce papier, signé par le baron d'Isnard, ancien chambellan du roi de Hanovre, a, pour le moment, une réelle valeur d'autographe ; mais, au point de vue commercial, il a besoin d'être complété par l'addition d'une signature ayant cours.

— La vôtre, par exemple.

— Oui. Mais vous n'êtes pas près de consentir à ce que j'écrive là : « Honoré Martin, diamants et perles fines. »

— Je vous en prie.

M. Martin sembla réfléchir.

— Décidément, non, je ne puis pas m'y résoudre, il me serait trop pénible de vous infliger une pareille humiliation.

Ce ne fut pas son dernier mot. Après avoir inquiété le baron par des refus polis, des hésitations, de vagues promesses, il finit par se laisser attendrir et donna sa signature. A partir de ce moment, de dédaigneux et railleur qu'il était, M. d'Isnard, lié par la reconnaissance et voulant se ménager pour d'autres occasions l'appui de M. Martin, devint cordial et bienveillant dans ses propos.

L'honneur de ces conversions revenait tout entier à Bérard. M. Martin ne lui marchandait pas les remerciements.

— Vous êtes mon meilleur, mon seul ami, lui disait-il aux heures d'expansion ; j'ai pour vous la plus profonde estime, je ne cesse de le déclarer devant ceux qui m'entourent, et quand je m'aperçois qu'on ne vous marque pas la sympathie dont vous êtes digne, cela m'attriste. Ma femme, plus particulièrement, n'est pas pour vous ce que je désirerais qu'elle fût, et je n'arrive pas à dissiper ses préventions. Pourtant, c'est une nature intelligente, droite, douée des qualités les plus hautes de l'esprit et du cœur... Ah ! si elle était de mon avis...

— Les sentiments d'inaltérable amitié que nous avons l'un pour l'autre vous rendent plus exigeant que moi. Bien que Mme Martin ne me porte pas une affection bien vive, il me semble qu'un changement est en train de s'opérer dans son attitude ; la

glace n'est pas rompue; mais elle fond peu à peu.

Bérard était persuadé, en effet, qu'à la longue, la rancune de Geneviève, usée par l'action dissolvante de l'oubli, perdrait son caractère aigu. Il s'étonnait même que la période d'apaisement ne se fût pas encore manifestée. Il ne s'expliquait pas ce parti pris de froideur hautaine et de mépris. Sans doute il avait commis, avec une certaine légèreté, a faute d'amour qu'on lui reprochait comme un crime; mais, s'il est vrai que l'importance des peccadilles de ce genre se mesure au préjudice qu'elles ont causé, il méritait d'être pardonné. En somme, 'aventure, demeurée secrète, n'avait pas compromis l'avenir de Mme Martin. Elle était riche, considérée, aimée par son mari. Le dommage était donc nul, et rien, pas même un souvenir, n'aurait dû subsister de la folie de jeunesse qu'elle s'obstinait à déplorer. Il raisonnait ainsi, en sa complète indifférence pour tout ce qui relève de la morale, du devoir, de l'honneur, et comme il n'éprouvait pas le plus léger remords, il croyait fermement qu'un jour viendrait où Mme Martin, affranchie de ses inutiles regrets, jouirait elle aussi d'une parfaite sécurité.

Cette prévision optimiste n'était rien moins que fondée. Loin de s'accoutumer à la présence de Bérard, de le supporter chez elle, de se résigner à le voir attentif et dévoué pour son mari, courtois et

prévenant pour sa fille, Geneviève s'indignait, dans le secret de son âme, d'avoir à subir le contact de cet homme qu'elle haïssait. Par moments, elle ressentait de violents accès de colère; un vertige troublait sa vue; ses lèvres étaient sur le point de céder à une tentation irrésistible de divulguer le mystère de sa vie et de dévoiler sa honte, afin de démasquer le suborneur, de le confondre, et ensuite de le chasser publiquement. Mais un regard jeté sur M. Martin la frappait d'une soudaine terreur et la laissait inerte, vaincue, paralysée. L'idée de se priver à jamais de son estime, en le vouant à une irrémédiable douleur, lui infligeait le plus cruel sde tourments. Elle enfermait alors sa rancune au plus profond d'elle-même et attendait d'être seule pour pleurer sur sa misérable destinée.

En ces jours noirs, elle ne trouvait un peu d'allègement que dans la perspective rassurante du prochain mariage de sa fille avec Louis de Verigny. Il était à peu près convenu qu'il serait célébré au château.

Avant de quitter Paris, M. Martin avait conçu le projet de marier Claire en sa demeure seigneuriale, suivant les traditions de la vieille aristocratie. Il se délectait à la pensée de marquer le grand événement par une série de fêtes princières. Il convierait, à cette occasion, le ban et l'arrière-ban de ses relations; un train spécial amènerait les invités;

on danserait, on dînerait, on visiterait les ruines; ce serait vraiment beau et digne de figurer, dans un avenir éloigné, parmi les légendes du manoir. Depuis son installation à La Robertière, il n'avait plus parlé de rien; mais ce silence pouvait s'expliquer par le désir de terminer, avant de s'occuper sérieusement des préparatifs de la cérémonie, les travaux d'aménagement entrepris dans le parc.

Du reste, les fiancés ne songeaient pas encore à se plaindre du retard. La préface de leurs amours était pleine de charmes; ils avaient le loisir d'échanger librement leurs confidences et de se soustraire de temps en temps aux exigences mondaines pour préluder à la douce intimité de leur vie future. En compagnie de Mme Martin, ils faisaient souvent de longues promenades dont un point quelconque de la forêt de Dreux était le but ordinaire.

Par d'exquises matinées, le soleil dorant les brumes épandues sur la rivière, comme de l'hermine floconneuse, ils suivaient un chemin vaguement tracé dans un pli de terrain et conduisant, après de capricieux détours, à la lisière du bois. Le paysage qui se déroulait devant eux formait un cadre assorti à la fraîcheur de leurs impressions. L'air tout chargé encore des arômes vivifiants dont s'imprègnent les nuits d'été, gardait, en certains endroits

protégés par les collines, la finesse de tons du jour commençant à poindre. Plus haut la lumière s'avivait et couronnait les sommets de clartés fauves. Puis la nature changeait soudain de caractère. La forêt se développait, immense, profonde, empreinte de la gravité paisible qui se dégage de la puissante ramure des chênes. Au hasard, les promeneurs s'aventuraient dans une des allées ouvertes jusqu'à l'horizon aperçu comme à travers une gaze. Le bois les enveloppait de son incessant murmure, de vibrations lentes et harmonieuses, de sonorités donnant la sensation d'un chœur de voix humaines qui s'éloigne. Il leur offrait ses clairières gazonnées où, dès la première annonce de l'été, des violettes et des primevères égayent l'herbe de leurs sourires, tandis que de grands genêts haussent en plein soleil leurs touffes épanouies.

Ils allaient sous les futaies, l'oreille bercée par des chansons aériennes perdues dans les hautes branches, l'âme visitée par les mêmes songeries. Claire se sentait heureuse et ne cachait pas le plaisir qu'elle éprouvait. Elle préférait ces excursions aux fêtes mondaines du château qui lui semblait bruyant et trop peuplé pour ses goûts. Elle ne s'habituait pas au va-et-vient continuel des figures nouvelles qu'on y rencontrait; elle se plaisait de moins en moins aux bals qui se renouvelaient à tout propos, aux dîners mortellement ennuyeux,

C'était creux, faux et insipide tout cela et bien différent de l'existence intime qu'elle aurait souhaitée. Louis, ayant les mêmes goûts, était ravi d'entendre sa fiancée traduire ainsi ses propres sentiments. Mme Martin se mêlait souvent à la conversation, l'esprit libre, le visage animé d'un reflet presque joyeux. C'était pour elle, après les angoisses de la veille et celles du lendemain, une halte reposante, éclairée d'un fugitif rayon de bonheur.

Cependant, même là, au cours de l'une de ces promenades où elle trouvait, sinon une parfaite quiétude d'esprit, du moins un apaisement, le souvenir du passé vint encore la tourmenter. Un jour Claire voulant mettre un peu d'ordre dans une botte de fleurs ramassées en chemin, s'était assise au pied d'une croix située au milieu d'un carrefour d'où rayonnent de longues avenues. Louis se tenait près d'elle, savourant les douceurs de ce tête-à-tête, parfumé d'une exquise odeur d'herbes sauvages, quand une vieille femme en haillons, le dos voûté, l'air misérable, s'approcha de lui et tendit la main. Comme il cherchait quelque pièce de monnaie, la mendiante leva les yeux sur la jeune fille. Ses traits étaient engourdis par une expression d'hébétude, mais la vue de Claire sembla lui causer une vague impression d'étonnement. Celle-ci frappée de ces regards, dirigés sur elle avec obstination, interrogea la pauvresse.

— Est-ce que vous me connaissez ?

La femme balbutia des paroles inintelligibles.

— Elle a dû t'apercevoir dans le pays, observa Louis, ou bien tu lui auras fait l'aumône, et elle s'en souvient.

— Non, je ne pense pas, vois comme elle m'examine ; on dirait que je lui rappelle des choses lointaines, je ne sais quoi de mal défini qui n'arrive pas à se préciser.

La vieille continuait à grommeler des mots indistincts ; on ne pouvait démêler, à travers ce radotage sénile, que le nom de la Chesnaie ; elle le répétait, en secouant la tête d'un air de profonde compassion. A la fin, Claire, gênée par la fixité du regard stupide et inconscient que la mendiante attachait sur elle, entraîna Louis vers l'endroit où se trouvait Mme Martin. Celle-ci ayant demandé la cause de ce retour précipité, la jeune fille raconta l'incident.

— Si j'étais le moins du monde superstitieuse, ajouta-t-elle, je croirais qu'elle m'a jeté un sort.

— Oh ! non, reprit Louis, elle n'a rien d'une sorcière, la pauvre idiote ; je m'imagine plutôt que ton visage a éveillé son attention par quelque ressemblance avec une figure dont l'empreinte survit au fond de sa mémoire.

— Oui, peut-être bien ; en tout cas, je n'ai pas eu le don de l'égayer. Avait-elle une mine assez

triste et lamentable, en parlant de la Chesnaie! c'est le seul mot que j'aie saisi.

La Chesnaie!... ce nom mit Geneviève sur la trace de la vérité : cette femme venait sans doute de là-bas; elle connaissait Mme Martin, et revoyant les traits de la mère dans ceux de la fille, elle avait failli révéler à celle-ci l'odieux passé.

Geneviève détourna brusquement la conversation. Pâle, tremblante, elle s'éloigna pour tâcher de dissimuler son émotion.

Louis avait eu le temps de remarquer ce trouble, mais une question adressée par Claire ayant changé le cours de ses idées, il ne s'y arrêta pas.

II

Le château de La Robertière s'illuminait tous les soirs pour quelque fête. La petite noblesse des environs, enchantée de l'accueil qu'elle y recevait, se donnait rendez-vous chez M. Martin. Il arrivait aussi du monde de Paris, des camarades, des amis, et pêle-mêle des parasites, de ces aventuriers de bonne compagnie qui s'abattent sur l'opulence et vivent à ses dépens. Cela formait un mélange excentrique où l'élément parisien se combinait au hasard avec la gent provinciale. Pendant la soirée, les invités se groupaient, selon leurs préférences, dans le salon, ou bien en plein air, sur la terrasse.

— Mon lieutenant, auriez-vous la bonté de me

tourner la page ? disait, après une contredanse, Mercédès Walton à M. de Verigny.

— Je n'oserais pas me risquer sans une étude préalable.

— Bah ! je suis certaine que vous vous en tirerez à première vue ; vous manquez de confiance en vous-même.

— Est-ce un défaut grave ?

— Pas du tout, et la preuve c'est que vous l'avez et que je ne l'ai pas ; si c'était un défaut, vous comprenez bien que je voudrais l'ajouter à ma collection.

— J'ignorais que vous eussiez tant de défauts.

— On affirme que je possède toute la lyre, renseignez-vous auprès de mes amies. Mais parlons d'autre chose ; voulez-vous me conduire au piano et tourner la page ? il vous semblera que vous êtes de quart... vous ne répondez pas un mot de compliment ?... non... comme il vous plaira. Le moins épris de mes adorateurs n'aurait pas laissé échapper l'occasion de me servir quelque propos bête ou spirituel, selon ses moyens ; mais vous ne ressemblez à aucun d'eux ; vous ne me contez pas de douceurs ; vous me grondez sèchement quelquefois, et cela me produit une impression où la contrariété ne domine pas, et je reviens encore me faire gronder. Savez-vous une chose, mon lieutenant ; ce goût des remontrances que j'ai, depuis mon arrivée

ici, m'explique la légende des femmes qui aiment à être battues... Je vous ennuie avec mes réflexions... Allons chanter.

Quelques instants après, Mercédès modulait, d'une voix un peu grêle, mais joliment timbrée, la chanson de Carmen :

L'amour, est enfant de Bohême,
Il n'a jamais, jamais connu de loi;
Si tu ne m'aimes pas, je t'aime,
Si je t'aime, prends garde à toi.

A la ritournelle, tandis que ses doigts voltigeaient sur le piano, elle causait avec ceux qui l'entouraient.

— Terrible, la Carmencita ! si j'étais homme, je souhaiterais l'amour d'une femme comme elle... et vous, monsieur Prudemanche ?

— Moi également, mademoiselle, si tant est que, malgré mon âge, une Espagnole eût la bonté... Enfin vous êtes adorable.

— Vous aussi, monsieur Prudemanche, mais je ne suis pas Espagnole.

Comme la plupart des hommes que Mercédès entraînait dans son sillage, le pauvre diable, perdant la tête, contemplait la petite charmeuse, avec des yeux enamourés, des yeux de faune allumés par la convoitise. Les nerfs tendus, la face colorée, une béate expression de plaisir lui tenant la bouche ou-

verte, il se torturait l'esprit pour mettre sur pied une phrase galante, un mot, quelque chose d'alerte et de bien trouvé. Ses efforts échouaient piteusement; à part de vieilles formules, empruntées à son ancien état, rien ne venait.

Mme Bonneval, assise près de lui, se plaignait hautement de ses distractions.

— Vous ne m'écoutez pas, monsieur Prudemanche...

— Pardonnez-moi, madame, je suis on ne peut plus attentif.

— Vous êtes absorbé par Mlle Walton et vous prêtez l'oreille aux ariettes sans valeur qu'elle débite.

— Eh! eh! cet air-là est d'allure assez fringante.

— Il vous plaît à cause de cela, et vous critiquerez ensuite mon Béranger pour les quelques libertés qu'il se donne. Avouez donc tout simplement que Mercédès a le don de tout enflammer sur son passage, même les vieux tisons. Elle est, d'ailleurs, très amusante, cette gamine.

A ce moment, la jeune fille chantait en sourdine pour des amis qui formaient le cercle autour du piano enguirlandé de leurs sourires complaisants, les couplets chiffonnés d'un rondeau de café-concert. Le timbre pur de sa voix, la limpidité de ses regards, son air de naïve inconscience, procuraient aux hommes une jouissance qu'ils manifestaient

par des murmures d'approbation. Elle n'aurait pas soupiré autrement, avec plus d'innocence et des mines imprégnées de plus de candeur, une œuvre sentimentale de Loïsa Puget.

La chanson tirait à sa fin, quand Mme Walton, installée près d'une fenêtre d'où elle pouvait jeter les yeux dans le salon, pria sa nièce, avec une moue grondeuse, de ne pas continuer.

— Cette enfant me désole, disait-elle à M. Martin, on la jugerait mal si on ne connaissait de longue date son étourderie.

— Il faudrait être bien sévère pour attacher la moindre importance aux folies qu'elle roucoule avec tant de mesure et de gentillesse.

— C'est égal, je la voudrais plus calme, plus sérieuse.

— Bah ! elle aura le temps d'y songer quand elle s'occupera de son trousseau. En attendant, elle est choyée, fêtée, adulée comme elle mérite de l'être ; elle répand de l'animation autour d'elle, elle mousse et pétille comme un verre de champagne, il n'y a pas là de quoi se désoler.

— Si Claire lui ressemblait, je gage que vous ne seriez pas du même avis.

— Claire... Claire... c'est tout différent.

— En quoi ?

— Je n'en sais rien au juste, mais il est certain que ce n'est pas la même chose.

— Je ne comprends pas.

— D'abord Claire est sur le point de se marier.

— Avec M. Louis de Vérigny?

M. Martin ne répondit pas directement, mais il fit l'éloge de Louis, en termes équivoques, acidulés d'une pointe d'ironie.

— C'est un homme qui doit vous plaire, madame Walton, il possède au plus haut point le sérieux que vous souhaitez pour Mercédès.

— Il a ma sympathie, en effet, reprit-elle d'une voix traînante et mielleuse, j'imagine que c'est un véritable gentilhomme, non de parade, mais de sentiments; sous son air de froideur qui lui sied à merveille, on devine qu'il porte une âme fière, résolue, pleine d'énergie pour le bien et de mépris pour le mal...

— Le tout, symbolisé par les insignes d'or de la marine, n'est-ce pas? C'est par là que les gens de mer arrivent à subjuguer les femmes romanesques; ôtez-leur les galons, les ancres et le reste, ils n'ont plus rien qui puisse éveiller la curiosité, si ce n'est leur façon de se promener dans un salon comme sur un navire, et d'y parler de même.

— Oh! ne dites pas cela, l'officier de marine compte parmi les hommes rares dont la bousculade moderne n'a pas effacé le type original; avec ou sans uniforme il est toujours lui-même.

— C'est de quoi je m'abstiens de le louer; vous

lui prêtez une auréole parce qu'il revient de loin, évoquant des idées de naufrages, de périls inouïs, de végétations des tropiques, de mers inexplorées, de pays fabuleux, de cannibales, enfin de tous les ingrédients nécessaires pour composer, selon la formule, un idéal de roman, moi, j'écarte cet appareil de féerie et je ne vois plus qu'un homme, ayant assurément des qualités, mais d'un commerce peu agréable et souvent difficile dans le monde qu'il juge mal et ne connaît pas.

Mme Walton souriait, avec une expression ambiguë, comme si au fond la boutade de M. Martin ne lui causait pas trop d'ennui.

— N'allez pas croire, cependant, ajouta-t-il, que j'aie une prévention contre la marine, non, ce serait une erreur; seulement je ne partage pas l'enthousiasme aveugle qu'elle inspire à certaines femmes dont vous êtes, madame Walton.

Tandis que M. Martin s'exprimait ainsi, en termes plus vifs que ne le comportait une banale causerie, sa fille s'étant glissée doucement derrière lui, l'effleura du bout de son éventail.

— Père, tu médis de quelqu'un...

— Moi, non, il est question de...

— Je ne tiens pas à savoir le nom de la victime, mais si je m'intéresse à elle, ménage-la un peu, pour l'amour de moi.

Elle s'éloigna et reprit avec Georges Bérard une

conversation qui durait déjà depuis un moment. Celui-ci avait profité d'une absence de Mme Martin pour se rapprocher de la jeune fille. Devant la mère, il n'osait pas encore l'aborder. Par son attitude réservée, le moelleux de son langage, ses manières empreintes de courtoisie, il s'ingéniait à pénétrer dans les bonnes grâces de Claire. Une étude lente et minutieuse l'avait renseigné sur la tournure de son esprit; il avait noté ses goûts, observé son humeur, de sorte qu'avec un peu d'entregent il espé rait se faire bien venir. Il manœuvrait en tacticien plein de ressources, et rompu aux exercices mondains, déployant un art consommé afin d'éviter le plus léger froissement. Claire ne pouvait s'empêcher de lui reconnaître un certain mérite; mal disposée à son égard, à cause du peu d'estime que Mme Martin lui témoignait, elle ne trouvait pas, en le voyant de près, à justifier ses préventions.

Du reste, elle n'attachait qu'une médiocre importance à être édifiée sur la valeur exacte de Bérard et ne se souciait pas autrement de prolonger avec lui un entretien que, par défaut d'attention, elle émaillait de répliques inopportunes. Elle se sentait gênée, mécontente, et presque fâchée. Le bruit du piano l'excédait; les éclats de rire entremêlés de chansons qu'elle entendait, au cours de sa promenade devant les fenêtres du salon, lui donnaient une sensation d'énervement. Parfois, elle cherchait

à dominer ce malaise moral, elle parlait avec plus d'animation comme afin d'échapper à quelque idée obsédante qui la troublait; et, plus forte que sa volonté, l'idée tenace revenait toujours. Elle se surprenait alors à tendre l'oreille, du côté de l'appartement, retenant son souffle pour saisir les propos qui s'y échangeaient. Mais le murmure des conversations lui parvenait amoindri, indistinct, et souvent étouffé par le bourdonnement des colloques engagés près d'elle sur la terrasse.

Mme Walton continuait à dérouler le flot de son verbe onctueux, au profit de M. Martin.

— Il me plaît infiniment, disait-elle, que M. de Verigny ait l'extrême bonté de s'occuper de ma nièce. Il a le don d'apaiser d'un mot sa turbulence, de réprimer ses étourderies de langage, de calmer ses élans d'excessive gaieté. Je lui sais beaucoup de gré de jouer ainsi le rôle de mentor vis-à-vis de cette petite fille sans malice et pleine de cœur, un peu folle seulement.

Quelques instants après, Mercédès, ayant rejoint son amie Claire, l'enlaçait avec une effusion câline. Celle-ci éprouva quelque peine à subir cette explosion de vive tendresse. Elle s'en voulait de n'y pas répondre de meilleure grâce; mais, quoi qu'elle en eût, un sentiment d'irritation vague la paralysait. D'où venait cet accès d'humeur? elle n'osait pas se l'avouer, tant il lui semblait humiliant et ridicule

d'admettre que la coquetterie de Mercédès pût avoir une influence quelconque sur l'esprit de Louis. Et pourtant une inquiétude s'obstinait à pénétrer en elle sourdement et à miner sa confiance.

L'amour chaste est parfois enclin à prendre ainsi l'alarme. Une intuition mystérieuse de l'ascendant que toute femme, experte en l'art de séduire, est capable d'exercer sur l'homme le moins accessible aux vulgaires entraînements, l'avertit des dangers qui le menacent. La lutte est inégale ; il le sent par instinct. Inhabile aux provocations, aux manèges de la galanterie, à ses ruses, il a conscience de son infériorité passagère, il s'effarouche, il doute de lui-même, il a peur.

Depuis longtemps déjà, Claire s'était aperçue que Mercédès rôdait autour de son bonheur, comme afin de lui en dérober quelque chose, le sourire aux lèvres et l'œil au guet.

Il était visible, en effet, que Mlle Walton, sous couleur de se livrer à son humeur folâtre et indépendante, courtisait M. de Verigny. Dans les réunions du soir, quand il ne dansait pas, elle prétextait une fatigue pour avoir le droit de refuser les invitations, et restait près de lui, gracieuse, enveloppante, laissant deviner qu'au-dessus des plaisirs du bal, dont elle raffolait, elle plaçait le charme d'un tête-à-tête avec Louis. S'il exprimait une opi-

nion, sans y attacher d'ailleurs la moindre intention de critique, sur l'extrême originalité de sa toilette; s'il émettait un avis n'ayant que la portée banale d'un propos de salon, sur l'extravagance d'un chapeau; s'il n'admirait pas sans réserve l'ébouriffement de ses cheveux dessinant sur le front des fioritures compliquées; discrètement, elle modifiait le caractère de sa mise, donnait au chapeau une tournure moins fantaisiste et consacrait des journées entières à inventer des coiffures d'un goût raffiné sous leur apparente simplicité. En sa présence, elle recouvrait un calme relatif, surveillait son langage, devenait presque sérieuse. Plus de révoltes d'enfant gâté, plus d'inconséquences de jeune fille librement élevée, plus de gestes décidés, ni de mots crânes. Elle s'oubliait par moments, et cela lui permettait de rougir, de se troubler, d'essayer, avec de jolies mines confuses, de rattraper ce qu'elle avait dit d'un peu osé.

Louis conservait une attitude de galant homme. Au fond, il était insensible aux piquants attraits de Mercédès, il ne répondait à aucune de ses avances; mais, dans la forme, il le prenait avec elle sur le ton de la courtoisie. Claire était fixée sur la loyauté de ses sentiments, elle avait foi en lui, et pourtant elle se demandait s'il témoignait à M[lle] Walton une froideur assez significative. Sans se l'avouer franchement, elle aurait souhaité moins de modéra-

tion, et, au besoin, une explication décisive qui eût mis la jeune fille en demeure de ne pas insister. Un mot suffit, en pareil cas, pour faire cesser toute équivoque; une femme n'hésite pas à le prononcer, et, ne tenant pas compte des ménagements qu'un homme doit garder en ces sortes d'affaires, elle ne veut pas admettre qu'il reste passif.

Quelques jours plus tard, un incident aggrava ses inquiétudes et lui causa un véritable chagrin. Louis se promenait au fond du parc, dans la saulaie qui longe la rivière, quand Mlle Walton, sortant, comme une jeune faunesse, d'un épais taillis, l'aborda fraîche et gaie, le teint avivé par une course rapide à travers bois, riant et perdant le souffle, la poitrine émue.

— Quelle surprise! comment êtes-vous ici? s'écria-t-elle.

— Mon Dieu, je n'en sais rien, comme je pourrais être ailleurs.

— C'est juste, moi aussi.

En cet endroit, l'Eure étale ses ondes paisibles, entre deux rives mollement évasées.

Inclinée près de l'eau, Mercédès échangea un sourire avec son visage reflété parmi des herbes couronnées de fleurs; puis, elle jeta autour d'elle un coup d'œil ravi.

— Ce paysage est adorable... comment y a-t-il de si jolies choses, au fond de la province, à des

lieues de Paris? on n'imagine pas cela, et pourtant c'est vrai. Là-bas, cette île est charmante, voyez donc, monsieur Louis; j'aime beaucoup les îles, moi, ça donne des idées de solitude, de retraite, d'intimité. On a bien chanté l'île de Calypso, quelque part... oui, aux Bouffes; je ne m'amuse que là, ou, plutôt, je m'y amusais autrefois, car, maintenant, je suis moins frivole, j'ai des goûts sérieux... l'âge, sans doute, ou bien... des iris! des iris! monsieur Louis, il y a des iris dans l'île de Calypso... si j'osais vous demander quelque chose... mais non, vous refuseriez...

— C'est donc bien fou ce que vous avez l'intention de me demander?

— Mon Dieu, non, au fait, c'est bien simple, il s'agirait de me conduire dans l'île en canot.

Pris au dépourvu, il hésita un moment avant de répondre.

— Oh! je vous en supplie, mon lieutenant, reprit-elle avec les gestes câlins d'un enfant qui sollicite une grâce, vous me feriez tant de plaisir.

Il cherchait vainement une défaite.

— Est-ce que vous avez peur de l'eau? non, alors... de moi?

— J'espère que non, mais je connais peu la manœuvre du canot.

— C'est trop petit... et pas le moindre navire à l'horizon, pas seulement une corvette... quel pays

de misère! allons, vous vous moquez de moi, monsieur de Verigny.

— Je n'en ai aucune envie, mademoiselle, je ne sais pas ramer, voilà tout, et je ne voudrais pas vous exposer à courir un danger.

— Il y aurait du danger, des émotions, un naufrage peut-être... non, ce serait trop beau, je n'en souhaite pas tant; décidément, vous ne consentez pas?

Elle se mit à bouder, d'un air chagrin et déçu, si bien qu'il finit par trouver un peu ridicule son refus de se prêter au caprice de la jeune fille.

— Ah! quelle enfant terrible vous êtes! dit-il, en s'approchant du canot amarré dans une anse voisine.

Elle accourut, le visage épanoui, avec le plus coquet de ses sourires sur les lèvres, en guise de remercîment.

La courte distance qui séparait l'îlot de la terre ferme fut rapidement franchie; mais Louis eut quelque peine à découvrir un endroit où il pût fixer l'embarcation, les bords ne présentant aucune saillie. Il dut prier la jeune fille de descendre et de tenir l'amarre, tandis qu'il irait couper une branche et la planterait dans le sol pour servir de point d'attache.

Dès que Louis se fût éloigné, le visage de Mlle Walton s'éclaira d'une expression de malicieux conten-

tement. Elle glissa un regard oblique vers le lieutenant, afin de s'assurer qu'il ne la voyait pas et imprima un léger mouvement au bateau.

— Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle, d'un ton désolé, à moi! Monsieur Louis... au secours!

Le bateau entraîné par le courant, flotta un moment à la dérive et vint échouer un peu plus bas, au milieu des hautes herbes, sur la rive opposée.

Mercédès regarda M. de Verigny, d'un air confus et repentant. Puis, comme à première vue, elle ne démêla sur son visage aucune apparence de mauvaise humenr, elle se dérida peu à peu, afin de l'amener à prendre gaiement l'aventure.

— Vous m'aviez annoncé un naufrage, c'est la déportation dans une île déserte que mon insigne maladresse vous a procurée. Comment sortir de là maintenant? N'avez-vous aucune idée? Il faut s'ingénier, construire un radeau ou bien hisser, au bout de ce peuplier, un pavillon de détresse... Voyons, rassurez-moi, mon lieutenant, vous êtes lugubre, est-ce que vous pensez que tout est fini?

Il garda le silence et jeta un coup d'œil sur les champs voisins, persuadé qu'il y apercevrait quelqu'un et pourrait demander main-forte. Il n'y avait personne. Un geste de dépit indiqua la mesure de sa déception.

La jeune fille essaya encore de donner à l'équipée une tournure plaisante; mais son déploiement

de verve ne changea pas l'attitude froide et poliment résignée de Louis.

— Vous êtes fâché, dit-elle, pourtant ce n'est pas ma faute.

— C'est la mienne, Mademoiselle, je le sais bien, aussi vous m'excuserez si je ne fais pas meilleure contenance.

Mercédès devint triste, un léger brouillard se répandit sur ses yeux, et finalement, la tête cachée dans les mains, elle pleura. M. de Verigny dut oublier le côté malséant et ridicule de ce tête-à-tête, pour apaiser le chagrin de Mlle Walton. A peine avait-il fini d'accomplir, prudemment et sans conviction, ce périlleux devoir, qu'un bruit formé d'exclamations et de rires appela brusquement son attention. A la lisière du bois, en face de l'île, des promeneurs, parmi lesquels figuraient Claire et Mme Walton, venaient de se montrer.

On s'amusa un instant de la déconvenue des prisonniers, en leur lançant d'inoffensives moqueries. Puis, quand on eut échangé avec eux assez de commentaires et d'explications, quelqu'un ayant dégagé le bateau, on les rapatria.

Arrivé sur la terre ferme, le lieutenant eut encore à subir des épigrammes. Mais il y répondit sans humeur, et bientôt, il ne fut plus question de l'incident.

Seule, Mlle Martin continua d'y songer. Malgré

l'attitude franche de Louis et son entière bonne foi, il lui semblait qu'avec moins de complaisance, il aurait évité de s'associer à la dernière escapade de Mlle Walton.

III

— Décidément, ma pauvre fille, nous n'avons pas de bonheur : nos combinaisons échouent piteusement ; tes œillades ne troublent pas la sérénité de l'ange des mers que tu as entrepris d'humaniser ; mes avis glissés à l'oreille de Claire, assez adroitement, j'ose m'en vanter, n'ont pas l'air d'exciter sa jalousie... médiocre besogne, ma fille ; Bérard n'est pas content et il a raison.

— C'est vrai que je n'ai pas de chance ; je remorque à ma suite, quand il me plaît, un tas d'imbéciles qui me saturent de déclarations, de compliments fades, d'aveux bêtes, et de ce marin, je n'obtiens pas une gracieuseté. Il n'a que des conseils à m'offrir ; mais, par exemple, il ne lésine pas,

il m'en donne par poignées, c'est humiliant à la fin !

Mercédès, en négligé du matin, les cheveux hérissés d'épingles et d'engins divers, s'appliquait à réaliser une nouvelle idée de coiffure dont l'exécution présentait, sans doute, de réelles difficultés. Elle ne réussissait pas à son gré, et ses nerfs légèrement tendus commençaient à s'irriter.

— L'épreuve est terminée, reprit-elle, je n'ai plus aucun espoir d'aboutir, et, ma foi, je ne me mêle plus de rien.

— Tu oublies que nous avons pris des engagements.

— Toi peut-être ; mais moi, non.

— Ne joue pas sur les mots ; quand j'ai promis à Bérard d'entrer dans ses vues, il allait de soi que tu m'y aiderais

— Eh bien, n'ai-je pas tenu parole ?

— Il faut continuer.

— Ça m'ennuie.

— Et tu me charges de porter cette réponse à Bérard ? Ah ! ça, tu es folle, notre situation dans le monde dépend de lui, tu le sais bien ; il nous connaît à fond et d'un mot, il peut nous ruiner, nous perdre sans retour.

La jeune fille dénoua brusquement ses cheveux, dont l'indocilité l'énervait de plus en plus. Les frisures s'éparpillaient sur le front, mutinées et

irrégulières ; les bandeaux retombaient lourdement sans grâce et sans harmonie ; le chignon formant, à la nuque, une proéminence inattendue, s'obstinait à déranger la symétrie de l'ensemble. Mlle Walton arracha nerveusement les multiples accessoires distribués dans sa chevelure. Puis elle se remit à l'œuvre.

— Je m'en moque, dit-elle, si tu as vraiment peur de contrarier Bérard, succède-moi auprès du bonhomme et tâche de mieux faire.

L'ironie de ce propos blessa Mme Walton. Avec une amertume d'abord contenue, elle se plaignit du manque d'égards dont elle était l'objet. Mercédès devint gouailleuse ; l'autre lâcha quelques épithètes malsonnantes, et la querelle s'envenima si bien qu'au bout d'un moment elle dégénérait en dispute. Après s'être assurées que les portes étaient bien closes, et que du dehors on ne les entendrait pas, les deux femmes s'avancèrent l'une vers l'autre, les poings fermés, les yeux allumés par la colère, la lèvre gonflée d'injures. Par esprit d'émulation, chacune d'elles bredouillait à la hâte ce qu'elle avait de plus énergique dans son répertoire afin de ne pas être devancée. La voix éraillée, elles se jetaient à la face, avec des intonations triviales, d'ignobles expressions empruntées au vocabulaire de la rue. Parfois, quand l'insulte se présentait sous une forme inédite, celle qui l'avait reçue la

répétait en des étouffements rageurs et fouillait les recoins de sa mémoire pour en extraire ses meilleures armes de combat. Toutes deux également exaspérées, malgré la différence des attitudes, semblaient rompues à ces tournois dialogués.

Mercédès, la bouche enfiellée de rires haineux, calculait froidement la portée des offenses; pâle, les mains crispées, le regard lâche et mauvais, elle cinglait Mme Walton de sarcasmes et d'invectives, ce qui ne l'empêchait pas, du reste, de procéder, avec des soins minutieux, à l'arrangement de sa chevelure. La tante, ayant moins d'empire sur elle-même, ne dissimulait rien de ses impressions et ne ménageait pas ses effets. Aux perfidies de l'adversaire, elle ripostait par des violences.

De temps en temps, quand elles avaient besoin de reprendre haleine, l'orage s'apaisait.

Alors Mme Walton racontait sa vie, ses succès d'autrefois, sa destinée humble et précaire la veille, superbe et triomphante le lendemain; elle s'étendait avec complaisance sur les exploits de sa verte jeunesse. Ah! les belles années... Elle ne se gaspillait pas, elle; au lieu de prodiguer à la ronde ses sourires et ses œillades, elle les réservait pour de bonnes occasions. On recherchait ses moindres faveurs, parce qu'elle en était économe. Prudente et insensible aux flatteries vaines, elle ne tenait pas, elle, à remorquer une foule d'adorateurs; elle

n'était pas coquette sans motif... Ah! non, par exemple... Et ces allusions déterminaient une recrudescence de mots injurieux. Mercédès traitait de forfanteries et de mensonges les récits de Mme Walton. Après l'échauffourée, quand une nouvelle période d'accalmie lui permettait de renouer ses idées, la vieille dame revenait à ses mémoires. Son existence n'avait pas toujours été brillante. A une époque, elle était même tombée dans la misère noire. Ce fut alors qu'ayant accepté, pour vivre, une place chez une revendeuse à la toilette, elle eut avec Bérard des rapports d'amitié et qu'elle rencontra M. Walton. Ce dernier, habilement circonvenu et entraîné pas à pas jusqu'aux dernières limites de la passion, s'était résigné à subir toutes les conditions qu'elle avait jugé utile de lui imposer. Un mariage s'ensuivit, très heureux au début, moins heureux plus tard, semblable à beaucoup d'autres. Un jour, on s'était séparé à l'amiable, sans esclandre ni tapage, avec la façon courtoise et la bonne grâce dont les gens du monde savent ne point se départir en de telles affaires. On n'était pas brouillé; M. Walton résidait en Amérique, et sa femme à Paris, voilà tout. Le nom qu'elle avait conquis de haute lutte était un sauf-conduit; elle l'utilisait pour se créer des relations et les conserver. Mais que de patience, d'entregent, de diplomatie, elle avait dû dépenser pour ne jamais com-

promettre sa situation! Quelle surveillance de tous les instants elle s'était vue obligée d'exercer sur elle-même! Quel talent il avait fallu déployer pour fermer la bouche à la médisance! Maintenant, elle recevait partout le meilleur accueil, elle était considérée; et si, par hasard, quelque trouble-fête avait eu l'imprudence de faire revivre le passé, on l'aurait accusé de mentir et de calomnier. N'était-ce pas beau d'avoir surmonté ainsi des difficultés sans nombre, d'être sorti des bas-fonds hasardeux pour se lancer dans les hautes régions et s'y maintenir? Si elle était un peu raisonnable, Mercédès devrait s'attacher à profiter des conseils de sa vieille amie; son rôle n'était pas difficile à jouer, on lui demandait de se laisser guider, simplement. Elle n'aurait pas à s'en repentir. Quelque jour, elle aussi la mendiante recueillie par charité, alors que sans parents, sans gîte, sans ressources, elle rôdait sur les confins du vice immonde et besoigneux, arriverait, à l'aide d'un beau mariage, à se procurer de la fortune et de la considération.

Depuis un moment, la jeune fille ayant cessé de parler, Mme Walton s'exprimait sur un ton moins âpre. Son monologue tournait peu à peu à la gronderie amicale. Mercédès ne l'écoutait plus. Penchée devant la glace, elle souriait d'un air de contentement et admirait, avec des mines joyeuses, le mouvement original de sa coiffure. Elle avait, enfin,

réussi à lui imprimer un tour élégant et harmonieux.

— Allons, ma petite tante, ne nous fâchons plus, dit-elle, on t'obéira ; je suis de bonne humeur, maintenant. Comment me trouves-tu coiffée ?

— Très bien, ma foi ! Tu as eu la main heureuse.

— N'est-ce pas ? ce léger coup de vent m'a donné du ressort, de la verve, il m'a inspirée. On a besoin d'une bourrasque de temps en temps : ça ragaillardit.

— Peuh !... moi, les scènes me fatiguent à présent. Ah ! comme on vieillit.

La paix ainsi conclue, sans autres préliminaires, Mercédès redevint souple et câline.

Elle voulait bien tenter un nouvel effort et contribuer de son mieux à la réussite des projets de Bérard. Désormais, on n'aurait pas à se plaindre de sa bonne volonté ; elle s'incarnerait dans son rôle ; elle le jouerait avec plus de suite et de conviction. La tante répondit que si la jeune fille persistait dans ces excellentes dispositions, le dénoûment se produirait, à courte échéance, tel que Bérard le souhaitait.

— S'il ne survient pas de complications, ajouta-t-elle, et je n'en prévois aucune, les choses iront toutes seules. Ce soir, le lieutenant doit faire seul une promenade en forêt, c'est de lui que me vient

le renseignement. Tu n'as qu'à le surveiller ; dès que tu le vois se diriger vers les ruines, tu te faufiles lestement sous bois, de manière à le devancer...

— Et je tâche de conduire l'affaire avec esprit. Si je ne m'en tire pas en fille avisée, ce ne sera pas faute de zèle, tu peux en être assurée.

— On n'est pas plus gentille, ma petite Mercédès. Maintenant, je suis tranquille, et je compte sur un succès définitif.

Dans l'après-midi, par un chemin qui serpente au flanc de la colline, derrière la maison, M. de Verigny montait à pas lents vers le donjon du comte Robert. Il était soucieux, une vague impression de tristesse tendait à le troubler, sans qu'il parvînt à discerner clairement la nature de ce malaise. Il doutait, non de Claire, dont les façons d'être n'avaient subi aucun changement, du moins en apparence, ni de Mme Martin, qu'il tenait pour une femme droite et loyale ; mais de l'avenir. Il ne croyait pas aussi fermement à son bonheur ; il redoutait à présent des obstacles mal définis dans sa pensée ; il comprenait, à des signes trop évidents, que M. Martin s'éloignait de lui. Quels étaient les motifs de ce revirement ? Il l'ignorait; mais il sentait bien qu'un intervalle plus grand les séparait à mesure que l'existence commune leur permettait de s'observer de plus près. Il apportait,

lui, dans ses jugements, une réserve empreinte de déférence; il s'interdisait de critiquer les goûts de M. Martin, ses habitudes d'esprit, son penchant à étendre ses relations, sans choix ni examen. Au fond, son humeur ne s'accommodait pas du genre de vie qu'on menait à La Robertière. Il aurait désiré moins de bruit, moins de fêtes et de galas; il s'habituait mal à ce va-et-vient des hôtes à peine connus, mêlant au hasard, dans les réunions du château, leurs éléments disparates. Parfois, cela l'excédait, et il éprouvait, en ce milieu, une écœurante lassitude, un profond désarroi, comme après une station prolongée en pleine foule. Il lui tardait de ne plus être assujetti à cette façon de vivre qui ne répondait à aucune de ses idées. Mais quel que fût son désir d'échapper à la coutrainte qu'il devait s'imposer momentanément, il s'ingéniait à n'en rien laisser paraître. Il s'étudiait même à conserver une attitude indifférente, pour prévenir tout froissement. Et néanmoins, malgré ses efforts, il n'était pas arrivé à conquérir les sympathies de M. Martin. Celui-ci résistait aux avances et se cantonnait, de parti pris, dans une froideur qui semblait n'attendre qu'un prétexte pour devenir hostile. Ces fâcheuses dispositions préoccupaient M. de Verigny.

En rêvant à ces choses, il promenait un coup d'œil distrait sur les ruines du manoir, émergeant

çà et là d'un taillis de chênes obscur et buissonneux. L'endroit est pittoresque; un fossé envahi par des ronces et des pans de murs effrités indique l'emplacement du vieux donjon. Deux piliers que des herbes folles, clématites et houblons, cachent sous leur flottante draperie, marquent la naissance d'un portail en ogive dont le sommet a disparu. Il subsiste encore sur la plate-forme des débris vagues, des amas de pierres enduites d'une sorte de rouille, des vestiges de puits et de souterrains. C'est tout ce qu'il reste de ceux qui ont imprimé leur trace sur ce coin de terre. Leur œuvre est là, gisante depuis des siècles, morte, défigurée, près d'être anéantie sous l'effort des vivaces frondaisons. On dirait que la sauvage nature, dépossédée de son bien autrefois, s'acharne à le reprendre lentement, sûrement, et s'obstine à effacer jusqu'au moindre souvenir de l'usurpation commise par l'homme en d'autres temps. Un sentiment de profonde mélancolie se dégage de ces mystérieuses représailles.

Le lieutenant, circonvenu par la tristesse ambiante, allait au hasard dans le grand silence à peine troublé par la chute d'une feuille, le vol d'un oiseau muet, une de ces mille sonorités des bois qui frappent l'oreille et dont la cause demeure souvent inaperçue. Subitement, de l'orifice de la cave où la légende a emprisonné le baron d'Echauffour avec

ses trésors fabuleux, sortit un appel étouffé. Louis s'approcha et ne put retenir une exclamation étonnée, à la vue de Mercédès Walton fort empêchée de se hisser, le long des parois à demi éboulées d'une sorte de couloir qui précède le souterrain. La jolie fille, surprise dans le coup de feu de sa tentative d'évasion, se guindait, en des poses gracieuses, sur une pierre mouvante, et allongeait le bras pour saisir une branche qu'effleurait le bout de ses doigts. Une légère impression de peur colorait son visage; ses yeux étincelaient enfiévrés et un peu humides, comme si une envie de pleurer la gagnait à mesure qu'elle perdait l'espoir de vaincre les difficultés de l'ascension.

— Enfin!... s'écria-t-elle, avec une intonation joyeuse, voilà le sauveur désiré... comme c'est drôle... figurez-vous que tout à l'heure je pensais à vous, mon lieutenant; je me disais, si le hasard le conduit de ce côté, je serai grondée, mais tirée d'affaire par le sauveur de mon choix; on a de ces pressentiments...

M. de Verigny essaya de lui tendre la main.

— Encore un peu... reprit-elle, là... non. c'est impossible... il faut que vous descendiez; vous êtes mécontent, monsieur Louis, voyons, sermonnez-moi un peu, je le mérite... à moins que vous ne préfériez m'abandonner... j'irai demander l'hospitalité au monsieur de la légende.

Elle tournait vers lui son minois spirituel, épiloguant sur sa mésaventure et ne se hâtant pas d'y mettre fin, tandis que Louis explorait vainement les abords de la cave afin d'y chercher un endroit par où la jeune fille pût s'évader. Comme elle l'avait insinué, la seule manière de lui porter secours était de la rejoindre et de l'aider ensuite à gravir le talus qui fermait l'entrée du couloir. Pour en finir au plus vite, il usa de ce moyen. Au bout d'un moment, après avoir franchi les obstacles, sans se presser, avec des lenteurs et des faux pas calculés, Mercédès atteignait enfin la plate-forme. Louis y arrivait en même temps.

Non loin de là, du haut d'un tertre dissimulé sous les verdures touffues, un témoin avait observé toute la scène. C'était Claire, amenée aux environs des ruines par Mme Walton. Lorsque la voix de Mercédès s'éleva du fond de la cave, la tante eut l'air de prêter l'oreille.

— N'avez-vous rien entendu? il me semble qu'on a parlé, là-bas, dans la direction du souterrain... d'ici, je ne distingue rien, mais sur la hauteur où vous êtes, la vue est moins bornée; regardez donc ce qui se passe, vous me direz si les oreilles m'ont tinté...

— Il n'y a personne, répondit Claire d'une voix tremblante d'émotion.

La démarche indécise, les yeux troubles, le

visage altéré par une expression chagrine, elle retourna auprès de Mme Walton.

— Êtes-vous fatiguée? interrogea la vieille dame d'un air de sollicitude.

— Oui, un peu.

— Comme vous êtes pâle, ma chère enfant, tenez, respirez ceci.

Elle tendit à Mlle Martin un flacon de sels, l'accabla de soins affairés et lui proposa de la reconduire au château. La jeune fille ayant accepté se laissa guider à travers bois. Faible, énervée, prête à défaillir, elle ne parvenait pas à rassembler ses idées. Mme Walton continuait à s'empresser autour d'elle, avec des mines anxieuses, et à l'obséder de questions sur son état; mais elle n'obtenait que des réponses vagues et sourdement balbutiées.

— Voulez-vous entrer dans la serre? demanda-t-elle en arrivant au bas de la colline; je suis sûre qu'après un instant de repos vous serez complètement remise, cela vaut mieux que de regagner tout de suite la maison et de préoccuper votre mère.

Dans l'embrasure de la porte se trouvait un fauteuil sur lequel traînait un livre marqué à la page lue la dernière. Mme Walton déplaça le volume qu'elle entr'ouvrit et referma brusquement, d'un geste déçu.

— A-t-il des goûts sérieux, ce M. de Verigny, fit-elle; les moyens qu'il emploie pour se distraire



ne sont pas à la portée de tout le monde ; voyez donc, cet ouvrage lui appartient, il est plein de formules, de chiffres en bataille, de termes saugrenus et rébarbatifs.

Puis, se dirigeant vers le fond de la serre, encombrée d'arbustes et de fleurs, elle se mit en quête d'un siège. Claire feuilletait le livre posé près d'elle. Soudain un billet glissé entre deux pages éveilla son attention. Elle reconnut l'écriture de Mercédès, en parcourant ces mots griffonnés à la hâte : « L'endroit que vous avez choisi me plaît infiniment, j'irai ce soir aux ruines, qui m'aime me suive. »

Sans attendre le retour de Mme Walton, la jeune fille s'éloigna. Une angoisse profonde lui serrait le cœur. Elle allait d'un pas inégal et chancelant, les yeux troublés par un vertige, l'âme tourmentée par de sombres visions. Elle venait d'assister à l'écroulement de ses rêves, de sa vie, de son bonheur. Tout cela gisait pêle-mêle, confondu et détruit. Il lui semblait que la foi était morte en elle ; l'homme qu'elle plaçait au-dessus des autres, à cause de sa loyauté, de la noblesse de son caractère, de la hauteur de ses sentiments, l'avait trompée... il s'était avili jusqu'à mentir, jusqu'à lui parler d'amour éternel alors qu'il acceptait d'une fille sans pudeur des rendez-vous, ou même qu'il les sollicitait. Il y avait, dans cette trahison ourdie avec une froide

hypocrisie, quelque chose de bas et de honteux. C'était vil comme une profanation, lâche comme un abus de confiance.

Elle erra un moment, sans but ni direction, l'œil sec, le visage abattu, la démarche affaissée. Son cœur débordait d'amertume ; elle ne pouvait concevoir que du mépris pour l'homme qui l'abandonnait et l'idée qu'elle était obligée de le mépriser, lui causait une poignante douleur.

Quelques instants après, elle rentrait chez elle. Dans la solitude, ses nerfs se détendirent ; la poitrine gonflée de sanglots, elle pleura longtemps.

Le soir elle prétexta une indisposition pour ne pas descendre à l'heure du dîner.

IV

— Madame Bonneval...

— Monsieur Louis...

— Est-ce pour aujourd'hui ?

— Merci, je ne vais pas mal.

— Oh ! pardon.

— Je m'y attendais; depuis quelques jours, tu ne m'as pas rencontrée une seule fois, en tête à tête, sans me dire : « Est-ce pour aujourd'hui? » c'est ta manière de me saluer et de t'informer de mes nouvelles... « Est-ce pour aujourd'hui? » impatient, va.

— Excusez-moi.

— Oh ! de grand cœur, mon ami, si tu étais autrement, je ne te donnerais pas ma petite-fille,

ou du moins je ferais mes réserves. Je suis d'une école très vieille, mon âge me le permet, qui pense que l'amour n'est pas déplacé dans le mariage. Eh bien, c'est pour aujourd'hui, là, tu me demanderas peut-être de mes nouvelles, maintenant.

Louis questionna Mme Bonneval, en amoureux jaloux de savoir exactement ce qui aurait lieu. Il apprit que Mme Martin, ayant le désir de hâter le dénoûment, devait amener son mari à rompre le silence et à présenter officiellement M. de Verigny comme le fiancé de Claire.

Cette nouvelle rasséréna le lieutenant. Il allait sortir enfin de la pénible incertitude qui, la veille encore, durant sa promenade à la forêt, le rendait anxieux et mécontent; ses vœux étaient sur le point de se réaliser.

Après avoir ainsi calmé ses appréhensions, Mme Bonneval se mit à songer.

L'heure était venue de remplir la mission dont elle avait offert de se charger, un peu étourdiment et par surprise, un jour que Mme Martin, livrée à ses idées noires, déplorait sans mesure, la faute commise en d'autres temps. Oui, l'heure était venue d'aborder ce sujet délicat. Si elle avait eu affaire à un homme disposé à ne pas trop s'effaroucher des petits égarements mondains, résigné à prendre la nature humaine comme elle est, vacillante et fragile, pourvu de la dose de tolérance qu'il est

nécessaire d'apporter dans les relations, elle aurait conté la chose, discrètement, certaine d'être comprise à mots voilés, et arrêtée, d'un geste courtois, à mi-chemin de la confidence. Mais avec ce diable de marin, il n'était pas commode de glisser l'histoire sous une forme évasive et ambiguë; les allusions, les sous-entendus, les à peu près galants dont se sert l'aimable Béranger n'avaient aucune chance de le satisfaire. Cependant l'heure avait sonné; il fallait absolument s'exécuter.

— Où conduiras-tu ta femme, après le mariage? dit-elle.

— Sans doute en Bretagne, où nous avons le projet de nous fixer.

— De vous fixer! en Bretagne... à des lieues de Paris ... mais, c'est un exil; tu as réellement l'intention de confiner Claire là-bas, au bout du monde? pourquoi ne pas l'emmener tout de suite à Madagascar?

— Nous préférons la Bretagne.

— Ah! Claire est de ton avis... il n'y a que les amoureux pour avoir de ces fantaisies extraordinaires. Moi-même, je n'étais guère plus raisonnable à l'époque où M. Bonneval s'attachait à combler tous mes souhaits. Quel âge d'or! par malheur il tombe à un moment où la femme n'est pas exigeante. Plus tard, quand elle a fait des progrès dans l'art de demander, son mari en a fait également-

ment dans celui de refuser. Tu ne devinerais jamais le caprice que j'eus, moi, pendant ma lune de miel. Ce fut de louer une voiture de saltimbanques, et de partir avec mon mari, sans but, comme de vrais gitanos, cuisinant au bord du chemin, abrités la nuit par la maison roulante. Cette délicieuse folie ne devait pas finir et dura bien trois jours. J'espère que la vôtre ne s'éternisera pas non plus.

— Qui sait?

— Bah! tu seras le premier à reconnaître que le régime du cloître est mauvais pour une jeune femme; tu prouveras à Claire par de beaux raisonnements, que d'autres ont employés avant toi, qu'il et séant de regagner les pays civilisés et de voir le monde, vous tomberez d'accord et tout sera dit.

— Permettez-moi d'en douter, le monde ne nous attire pas.

— Ah! et en quoi vous a-t-il déplu, ce pauvre monde?

— En beaucoup de choses qu'il serait long et fastidieux d'énumérer.

— Je suis prête à subir la tirade, va, mon ami, et sois éloquent.

Sans hausser plus qu'il ne convenait le ton de la causerie, ni se perdre dans les banalités, Louis exprima son avis, en termes modérés, sur l'entourage de M. Martin. Il était persuadé que ce dernier ne péchait que par bonté d'âme, il ne niait pas qu'il

ne fût excusable au fond; mais, il déplorait les conséquences de son humeur hospitalière à l'excès. Il n'était pas le seul, d'ailleurs, qui regrettât ce laisser aller. Mme Martin y trouvait à redire, elle aussi.

— Elle s'en plaint, ajouta-t-il, parce qu'elle est trop jeune encore pour n'avoir aucun souci du milieu où elle est obligée de vivre, de même que je suis trop près de ne plus être libre pour m'y attarder. C'est un monde où l'on ne peut aller qu'en garçon...

— ... Ou en vieille femme, ne te gêne donc pas.

Il ne se donnait pas pour un misanthrope, ni pour un redresseur de torts; il n'aimait pas les doctrinaires, bardés de formules pédantes, qui prêchent, par amour de l'art, à seule fin de prêcher; mais, il n'avait pas non plus les aptitudes requises pour se plaire au contact des parasites de mœurs douteuses, trop facilement admis chez M. Martin.

Mme Bonneval se récria.

— Vous croyez que je force la note, reprit-il, je l'adoucis plutôt. Que pensez vous, par exemple, du baron d'Isnard? son histoire est publique, il n'y a donc pas de médisance à la répéter. Ce monsieur s'ingénie d'abord à séduire une jeune fille sans dot qu'il a rencontrée ici : « Ce sera une jolie maîtresse, disait-il à qui voulait l'entendre. » Quelque temps après, la mère réalise la fortune d'un vieillard, capté *in extremis*, et qui fut son amant, M. d'Is-

nard ne tient plus le même langage : « Ce sera une femme charmante, déclare-t-il, » et l'indignité productive de la mère lui permettant de redorer son blason, il épouse la fille. Ce monsieur n'est-il pas un drôle?

— Mon Dieu, je reconnais que sa conduite n'est pas celle d'un galant homme; ce diable d'héritage complique la situation; mais, en somme, la jeune fille n'est pas responsable des erreurs de sa mère.

— Responsable ou non, elle est marquée d'une tache originelle qui défend à un homme de cœur de l'associer à sa vie. Quelques honnêtes gens, entraînés par leur sensibilité ou par le goût du paradoxe, affirment que c'est rigoureux, absurde, injuste; mais, pas un d'entre eux, à moins de changer de camp, n'applique les théories dont il proclame l'excellence, et oui, c'est absurde à certains égards, comme il est absurde de s'exposer, pour venger son honneur, à se faire tuer par un adversaire plus habile que soi. C'est barbare et inique, il n'y a pas à le contester, et cependant si l'on n'a pas la sublime folie de se battre, on est déshonoré.

Mme Bonneval n'osait plus risquer sa confidence. Elle cherchait un biais et ne le trouvait pas.

— Oui, reprit-elle, le cas de M. d'Isnard n'est pas très édifiant; mais, s'il a mal procédé tant pis pour lui, ce n'est pas notre faute, et il me paraît excessif de censurer, à cause de la légèreté d'un

seul, le monde que reçoit M. Martin. Il est, du reste, meilleur, ce monde, que tu ne le prétends, puisque tu viens y prendre ta femme.

— Pas tout à fait; Claire a été élevée par sa mère dont je connais la valeur morale, et je sais qu'il lui tarde de se dépayser. Elle aspire à une vie calme, intime; elle a du bonheur familial la conception la plus haute, la plus vraie, et les qualités peu ordinaires qu'il faut pour y atteindre. Elle est résolue à ne pas compter sur les autres, à leur donner seulement les heures perdues qui sont rares dans une existence dignement remplie, à s'éloigner plus particulièrement de ceux qu'elle voit autour d'elle. Mme Martin est capable de l'y engager elle-même, tant elle a peu d'illusions sur la clientèle mondaine que lui impose la situation de son mari. Elle la tolère par raison d'état, mais, comme sa vie a toujours été irréprochable, comme elle n'a dans le cœur que des sentiments élevés et nobles, il n'y a rien de commun entre elle et ces gens-là.

Mme Bonneval comprit en ce moment combien il est vrai que le silence est d'or. Elle garda pour elle le secret de sa fille et se félicita d'avoir agi avec autant de circonspection.

— Offre-moi ton bras, dit-elle, et allons déjeuner, la cloche a sonné depuis longtemps.

V

M. Martin s'était réservé, pour y aménager ses appartements privés, de grandes pièces situées dans le pavillon que les restaurations successives du château avaient le moins dépouillé de son caractère d'ancienneté. L'archéologie y régnait d'une façon despotique : les moindres détails d'ameublement, les objets les plus usuels étaient de style. Il y avait là des bahuts de l'époque de Henri II, en bois noir, à coins d'acier poli, des lustres de cuivre, un cartel en fer forgé, des candélabres garnis de chandelles où pendaient des coulures jaunes, vieillies avec de la poussière, des tentures de haute lice, élimées, fripées, ondées de taches, d'un prix inestimable. Dans l'un des

panneaux, une armure authentique et rouillée à point avait l'air d'un squelette de métal. Çà et là des trophées d'armes se détachaient, en un brusque hérissement.

Assis devant une table historique et d'origine absolument vraie, de même que le reste, M. Martin ne se livrait pas à ses songeries habituelles. Ce n'était ni les hommes ni les choses d'autrefois qui hantaient son esprit, ou du moins s'il y pensait de temps en temps, ses réflexions ne lui procuraient pas comme à l'ordinaire de profondes délices. Morose et nerveux, il compulsait à la hâte des papiers que Bérard venait de lui remettre et manifestait souvent par des gestes d'humeur, l'impression d'ennui que lui causait ce rapide examen. Le commerce n'allait pas. Le chiffre des affaires diminuait sensiblement, le cours des marchandises était déprécié. On signalait des suspensions de paiements, des liquidations, des faillites. Le commerce n'allait pas du tout... La situation inquiétait Bérard ; n'osant plus en assumer la responsabilité, il avait prié son ami de jeter un coup d'œil sur le bilan de la maison. Il fallait réellement qu'il y eût, sinon péril en la demeure, du moins nécessité urgente d'aviser pour que lui, si confiant par nature, rebelle aux dangereux effarements qui s'emparent des faibles, aux heures de crise, et précipitent leur ruine, fît preuve d'indécision et de

découragement. M. Martin s'effrayait davantage de l'état de perplexité où il voyait son homme lige que du désarroi de ses affaires. Il était persuadé que si Bérard défendait ses propres intérêts, au lieu d'avoir à s'occuper de ceux d'autrui, les choses ne garderaient pas longtemps la même tournure. Il avait tant de ressources dans l'esprit, de pénétration, d'activité, de ressort que, stimulé par l'instinct de la conservation, il aurait assurément découvert un moyen de sortir d'embarras. Malheureusement il n'était qu'un mandataire, un simple gérant auquel on ne pouvait pas demander plus de zèle et de dévouement que n'en comportait son rôle... et M. Martin, délivré depuis quelques années des soucis du négoce et voulant continuer à s'en affranchir, rêvait de s'attacher Bérard par des liens plus étroits. L'ancienne prospérité de la maison serait alors bien vite reconquise ; il n'éprouvait aucun doute à ce sujet ; il vivrait, lui selon ses goûts, en véritable châtelain oisif et indépendant ; il serait en mesure de soutenir le train qui convenait à ses aspirations... pourquoi ce désir ne deviendrait-il pas une réalité ?

L'arrivée de Mme Martin suspendit le cours de ses idées.

— Je te dérange ? dit-elle.

— Pas le moins du monde ; je ne suis pas fâché,

au contraire, d'avoir l'occasion d'interrompre la besogne que j'ai entreprise ; c'est fastidieux d'examiner des comptes, surtout des comptes qui se résument par des pertes d'argent.

— Des pertes sérieuses?

— Non, je n'ai pas lieu d'être inquiet ; seulement il est pénible, quand on s'ingénie à combiner des opérations savantes, de n'aboutir qu'à des déceptions.

Mme Martin essaya de réconforter son mari. Il lui semblait qu'en menant une vie un peu moins large, on arriverait aisément à rétablir l'équilibre. Les réceptions étaient de plus en plus dispendieuses ; il fallait, sans cesser d'être hospitalier, en diminuer l'apparat. Il était facile de réduire certaines dépenses de luxe, de simplifier le service, de supprimer une foule de petits abus.

Tandis qu'elle raisonnait ainsi, sur le ton de la causerie banale, d'autres pensées plus graves occupaient son esprit. Elle avait résolu d'entretenir M. Martin du mariage de Claire avec M. de Verigny, afin de régler, d'une manière définitive, cette importante question.

Dès qu'elle eût ouvert le propos, M. Martin répondit, qu'il n'avait pas oublié ce projet.

— Il m'intéresse trop vivement, fit-il, pour que je l'aie perdu de vue, et je suis bien aise que l'occasion se présente de te soumettre les objections,

ou mieux les réflexions qui me rendent, je dois l'avouer, quelque peu hésitant.

Geneviève, troublée par ces précautions de langage, eut un mouvement de surprise et d'inquiétude. Elle attendit une explication.

— La position de Louis a de quoi séduire une jeune fille, reprit M. Martin; la mer, les expéditions lointaines, les périls conjurés, les retours exultants, même les départs tristes avec les adieux de la jeune femme, debout sur l'estacade, saluant, les yeux pleins de larmes, son mari qui s'éloigne pour des années, tout cela n'est point terre-à-terre ni banal. Il n'y a pas, j'imagine, de femme tant soit peu romanesque ou seulement douée d'un grain de poésie, qui n'ait été impressionnée à son heure par les grandes scènes de la vie maritime, et qui n'ait rêvé d'y jouer un bout de rôle. A mon avis, c'est un motif de plus pour que des parents soucieux de ne pas risquer à la légère le bonheur de leur fille, soient tenus de se montrer circonspects. Leur devoir est de garder tout leur sang-froid, de résister aux entraînements irréfléchis, de ne pas se laisser prendre par des illusions d'optique. En me plaçant à ce point de vue, je n'arrive pas à me persuader que Louis, malgré sa fortune et ses galons d'or, soit le gendre qui nous convienne. La perspective de donner ma fille à un nomade ne me rassure pas le moins du monde;

il m'est pénible de la condamner au veuvage intermittent que les femmes de marins ont à subir. Mais ces idées-là t'ont certainement préoccupée aussi, car tu aimes Claire autant que je l'aime.

— Sans doute, mon ami, j'ai même appelé son attention sur tout cela; je lui ai conseillé de s'interroger froidement ; elle a réfléchi longtemps, elle a discuté, avec moi les bons et les mauvais côtés de ce mariage; les bons l'emportent puisqu'elle a le ferme désir d'épouser Louis.

— Et de combler tes vœux, répliqua en souriant M. Martin.

— Mon Dieu, oui, je n'ai aucune raison de ne pas reconnaître que M. de Verigny m'inspire la plus entière confiance ; la noblesse de ses sentiments, l'élévation de son caractère, sa loyauté me semblent offrir de précieuses garanties et diminuent singulièrement, à mes yeux, la portée des inconvénients dont tu parles. Au surplus, Claire envisage la situation telle qu'elle est, et n'en conçoit aucune appréhension. Il ne serait donc ni juste, ni sensé de contrarier ses goûts.

— D'autant plus qu'ils s'accordent avec les tiens, n'est-ce pas ? ma chère Geneviève. Ah ! tu défends avec ardeur les intérêts de ton candidat; je voudrais que cette ardeur fût communicative ; malheureusement, par ma faute peut-être, elle ne l'est pas. Je ne conteste pas les qualités de Louis ; elles

sont réelles, visibles; il les promène en triomphe à la ville et à la campagne; mais j'ai le regret de ne pas me sentir entraîné vers lui. A cause de l'amitié que tu lui témoignes, j'ai essayé de dominer cette impression, et je n'y suis point parvenu. Il n'existe entre nous aucune affinité.

Geneviève ne dissimula point sa vive contrariété. Depuis quelque temps, il ne lui avait pas échappé que M. Martin opposait une certaine raideur aux avances de Louis; mais elle croyait fermement qu'il serait aisé de changer ces dispositions peu amicales, nées sans doute d'un malentendu. Le ton désobligeant et agressif que M. Martin venait de prendre, pour formuler sur le compte de M. de Verigny une opinion inexacte et entachée de prévention, lui fit pressentir qu'elle était dans l'erreur.

— Je cherche en vain, dit-elle, les motifs de ce brusque revirement; jadis tu appréciais le caractère de Louis, tu lui marquais de l'estime et même de la sympathie, il n'y a pas à le nier, pour son esprit de décision, sa franchise, son naturel. Tu l'accueillais avec tant de cordialité que mon espoir d'associer un jour sa vie à celle de Claire, n'avait alors rien de chimérique. Je te prêtais la même idée, et je doutais si peu de l'entière conformité de nos vues que, sans le moindre scrupule, j'ai laissé Claire se livrer aux inspirations de son cœur. Pour

quelle raison Louis a-t-il cessé de mériter ton affection?

— Probablement parce que l'ayant étudié de plus près, je le connais mieux.

— Enfin quels sont tes griefs?

— Tu ne m'en voudras pas de te les indiquer en toute sincérité?

— Non, certes, je désire être complètement fixée.

— Eh bien! j'ai la certitude que l'accord ne s'établira jamais entre Louis et moi. Les goûts, les habitudes, la façon de juger les hommes et les choses, tout nous sépare. Il n'est pas du monde auquel j'appartiens; s'il en a des clartés vagues, c'est par des histoires banales, de sottes légendes dont un esprit sérieux ne saurait se payer. On a tort de fonder ses jugements sur des propos de salon, de vieilles anecdotes retournées, des lieux communs hors d'usage, des tirades à effet en vers ou en prose. Tout cela est digne de la même attention que les mots réédités de siècle en siècle, par les rabâcheurs satiriques, sur les médecins, les vieilles filles et les avocats. Pourtant il existe encore des philosophes grincheux, des solitaires, quelques marins qui ajoutent foi à ces niaiseries. Louis est de ce nombre; il ne me l'a pas déclaré nettement parce qu'il est mon hôte; mais, dans sa réserve même, dans son attitude morne et gourmée, je devine la critique et je sens le blâme.

— Rien n'est moins justifié, mon ami...

— Pardon, il n'y a pas à s'y méprendre ; Louis arrive de loin, bardé de principes qui sonnent comme la ferraille d'un preux du moyen âge. Ce que vaut cette armure, je l'ignore, mais ce qu'elle a d'inopportun, je le vois. Il est sûr que ce paladin des temps héroïques ne professe pas la moindre estime pour le commerçant en redingote dont le métier n'est pas d'aller chercher querelle aux moulins à vent.

— Tu n'es vraiment pas juste ; Louis n'a jamais été un fanfaron de vertu, c'est un brave garçon tout simplement. Dans le monde, il est courtois, tolérant, disposé à l'indulgence, autant qu'un honnête homme a le droit de l'être, il comprend les situations et sait les ménager, il est conciliant...

— Comme un boulet de canon.

— C'est une erreur ; il est possible que n'ayant pas le moindre goût pour les affaires, il ait quelque répugnance à se livrer de prime abord à tous les gens qui s'introduisent ici. Au fond, il n'y a pas à lui en vouloir ; à l'égard de plus d'un, cette froideur s'explique.

— Enfin que te dirai-je, ma pauvre amie, je suis désolé de prolonger la controverse et de ne pas me rendre à merci ; mais, pour cette fois, je t'en prie, laisse-moi persister dans mon sentiment.

L'obstination de M. Martin déconcertait Gene-

viève. D'ordinaire aucun parti pris de malveillance n'altérait ses jugements. Il n'était pas enclin à subir la brutale impulsion de l'animosité irréfléchie. Aussi se demandait-elle, avec une anxiété chagrine, si derrière ces préventions il n'y avait pas une arrière-pensée?

— Bref, reprit-elle, tu refuses de consentir au mariage de Claire avec M. de Verigny?

D'un geste équivoque, M. Martin exprima son regret de ne pouvoir accéder au désir de sa femme.

— Et tu ne crains pas de désespérer ta fille, de compromettre son bonheur?

— Oh ! quant à cela, non, le bonheur de nos enfants n'est pas où leur caprice le met.

— Il ne s'agit pas d'un caprice, mais d'un amour sincère, profond, qu'il est injuste de contrarier sans motif.

— Ce n'est pas sérieux ; qu'une jeune fille romanesque tombe en extase devant un bel officier, galonné d'or, comme il y en a dans des livres d'images, rien n'est plus excusable; mais que sa famille perde aussi la tête et n'ait pas le courage de résister quand il le faut, rien n'est plus imprudent. Claire aime Louis comme une enfant bien élevée aime un jeune homme qu'elle connaît depuis son enfance et qu'elle tutoie. Ces amourettes-là n'ont aucune racine.

— Ton langage me confond; il y a dans ta ma-

nière d'être quelque chose de mystérieux, d'inavoué qui me trouble et m'affecte.

— C'est moi qui ne comprends plus ; je n'ai d'autre désir que de procurer à ma fille une destinée paisible et heureuse, de lui donner, quand il en sera temps, un mari de notre choix, digne d'elle, sans dorures ni maximes pour toutes les circonstances de la vie, mais simplement honnête, sociable, en communauté d'idées avec nous ; je n'aperçois là rien de mystérieux.

— Claire sera-t-elle disposée à accepter le mari de ton choix ?

— Oui, si l'on n'essaie pas de l'en dissuader, sans chercher bien loin, ni sortir du milieu où nous sommes, j'en distingue plus d'un qui ferait, mieux que Louis, un époux sortable. Faut-il citer des noms ? Bérard, par exemple...

A ce moment, Geneviève était assise dans un coin de l'appartement où la lumière, brisée par les lames des persiennes closes, ne parvenait qu'affaiblie et mourante. Dès que le nom de Bérard eut frappé son oreille, une pâleur se répandit sur ses traits comme si elle allait défaillir. Elle détourna les yeux avec un geste d'effroi, tandis que ses mains, secouées par un tressaillement nerveux, hésitaient dans le vide et ne rencontraient pas de point d'appui. On eut dit que, saisie d'horreur à la vue de quelque apparition lugubre, elle se raidis-

sait en un suprême effort pour fuir l'obsession, et restait vaincue, désarmée, anéantie. Grâce à la pénombre qui l'environnait, son angoisse n'éveilla pas l'attention de M. Martin. Celui-ci continuait à parler sans humeur, posément, la voix à peine aiguisée d'une très légère pointe d'ironie.

— Ton silence indique, ma chère Geneviève, que mon excellent ami Bérard n'a pas mieux conquis ton amitié que le lieutenant ne s'est emparé de la mienne. A ton tour d'exposer tes griefs.

Mme Martin avait de la peine à comprimer son émotion. L'âme en désarroi, elle sentait que son odieux secret était sur le point de lui échapper. Quelle que fût sa volonté de retenir l'aveu près de tomber de ses lèvres, une force irrésistible la poussait à se trahir, à se jeter aux pieds de son mari, à confesser sa honte. Jamais le remords ne l'avait tourmentée à ce point; jamais il ne s'était dressé devant elle, impitoyable et farouche, comme en ce moment où sa faute et son manque de loyauté lui semblaient atteindre les derniers confins de l'indignité. Elle balbutiait déjà des paroles suppliantes, lorsque sa fille pénétra dans l'appartement.

— Ah! mademoiselle ma fille, vous arrivez à propos, dit gaiement M. Martin, figure-toi qu'on s'occupe de ta destinée ici, le grand conseil délibère sur ton avenir sans te consulter; mais je ne pense pas qu'il y ait lieu de concevoir des inquié-

tudes ; aucun arrêt n'est sorti des urnes du grand conseil, où les avis sont exactement partagés.

L'intervention de Claire permit à Geneviève de reprendre possession d'elle-même. Un peu tranquillisée par la tournure enjouée que son mari donnait à l'entretien, elle eut l'idée de se servir de sa fille pour clore le débat en faveur de M. de Verigny. C'était encore le moyen le plus sûr de vaincre la résistance de M. Martin. L'amour ingénu étant plus persuasif qu'aucun raisonnement, la jeune fille saurait émouvoir son père. Celle-ci, interrogée sans préambule sur les sentiments que lui inspirait Louis, resta un moment silencieuse, la tête inclinée, ayant l'air d'éprouver de la difficulté à exprimer ce qu'elle avait sur le cœur. Sa mère se méprenant sur le véritable motif de ces hésitations qu'elle attribuait à un mouvement de pudeur, l'encouragea d'un sourire, avec des paroles douces, à dévoiler le fond de sa pensée.

— Tu ne nous étonneras pas outre mesure, reprit-elle, en avouant que tu aimes M. de Verigny, et que si ton père y consent, tu es prête à l'épouser.

La poitrine gonflée de soupirs, les yeux endoloris par des larmes nouvellement répandues, Claire balbutia qu'elle ne voulait pas se marier.

— D'où vient ce changement? s'écria Mme Martin, ces temps derniers encore, tu me parlais de

tes projets d'avenir, de ta joie à l'idée que tes vœux seraient prochainement réalisés. Qu'est-il donc survenu?

— Rien, j'ai réfléchi.

— C'est à n'y pas croire... Tu refuses d'accéder à la demande de Louis? Tu ne l'aimes plus?

— Non, répondit Claire avec un effort, la voix brisée par un sanglot.

Puis elle s'éloigna, tandis que sa mère, profondément troublée par ce revirement, ne savait plus à quel parti s'arrêter.

M. Martin n'abusa pas du succès inespéré que l'attitude de sa fille lui procurait. Il voyait Geneviève si peinée qu'il lui conseilla simplement de remettre à plus tard la reprise de l'entretien.

— Sois convaincue, ma chère amie, dit-il, que mon désir unique est de maintenir, en toutes circonstances, l'union parfaite qui existe entre nous depuis des années. Je suis heureux par toi, il est juste que ce soit réciproque, aussi n'as-tu pas à redouter que je fasse rien qui puisse te chagriner, et je ne m'engage pas à grand'chose au fond, car je te connais trop pour douter le moins du monde de ta sagesse et de ta haute raison.

VI

C'était fini maintenant!... Les songes heureux avaient fui à tire d'ailes; dans l'avenir assombri, pareil à un ciel d'hiver noyé de brumes moroses, aucune lueur ne brillait. Claire se sentait lasse, le cœur vide, triste à mourir. Il lui semblait qu'elle marchait, sans but ni direction, à travers quelque morne solitude, que nul espoir désormais ne la rattacherait à la vie, qu'elle n'existait plus que pour souffrir et pleurer. C'était bien fini! Jusqu'au moment où l'insistance de sa mère l'avait obligée à donner une forme sensible et définitive à ses résolutions, la cruelle réalité ne s'était pas dégagée des ombres indécises qui l'environnaient. Atteinte dans son amour par la révélation soudaine de la

trahison dont elle se figurait être victime, elle n'avait pas eu le temps de se reconnaître; une douleur intense s'était emparée d'elle; des larmes avaient jailli de ses yeux; suffoquée par l'angoisse, elle s'était livrée tout entière à son affliction, incapable de réfléchir aux conséquences de la mauvaise action qu'elle prêtait à Louis, et de mesurer l'étendue de son malheur. Mais, lorsque sa mère lui avait demandé tout à l'heure de se prononcer, le voile s'était brusquement déchiré; elle avait eu la sensation de la rupture, de l'irrémédiable séparation, et les mots murmurés par elle, à ce moment, emplissaient encore son oreille d'une sonorité lugubre.

Afin de se soustraire aux curiosités importunes que l'altération de son visage n'aurait pas manqué de susciter, elle descendit dans le jardin et suivit au hasard la première avenue qu'elle rencontra, sous les futaies, à la lisière du parc. Quoi qu'elle fît pour se distraire des obsédantes préoccupations qui la tourmentaient, sa pensée revenait toujours à Louis, aux rêves qu'ils avaient formés ensemble, à leurs chastes amours, et puis à l'abandon qu'elle lui reprochait.

En ces lieux fortunés qu'ils avaient parcourus tous deux, préludant par d'intimes confidences aux enivrements de leur union future, des souvenirs la troublaient, fugitifs comme une odeur ex-

quise à demi évaporée, tristes et doux à la fois comme les dernières modulations d'un chant qui s'éloigne. Là, ils s'étaient assis un jour, sous une clématite dont les rameaux étoilés de fleurs blanches retombaient, avec des enlacements harmonieux, en forme de hutte ronde. Le soleil, brisé par les feuilles, étincelait en pluie d'or sur la terre gazonnée. Une fraîcheur venait des bois, suavement parfumée de senteurs légères. Des bruits d'ailes glissaient à travers le feuillage. L'aube se colorait de nuances fines, et le ciel vaguement aperçu ouvrait, par delà les frondaisons, ses espaces infinis. Au gré de sa fantaisie vagabonde, leur causerie se déroulait, tantôt avec de paresseuses lenteurs, tantôt avec une hâte joyeuse, pareille à un filet d'eau vive qui se repose un moment sur un lit de mousses, pour franchir ensuite, écumeuc et alerte, quelque défilé en pente. Ce qu'ils disaient alors s'était fixé dans son esprit; elle croyait entendre les paroles de Louis; elle se rappelait jusqu'aux moindres inflexions de sa voix. Mais, la réalité implacable ne tardait pas à mêler son amertume au charme de ces évocations. Soudain une ombre se répandait sur les choses; la clématite étoilée de fleurs lui suggérait des idées funèbres de chapelle tendue de blanc pour quelque deuil de vierge. Il lui semblait que le soleil donnait aux feuilles une transparence livide; elle

frissonnait à la moindre brise s'élevant des mystérieuses profondeurs du bois. Comme une douleur physique, son chagrin avait ainsi, après une période de somnolence, des retours d'exaspération et de lancinante acuité.

Le chemin qu'elle suivait, d'un pas indifférent, la conduisit derrière une charmille touffue. Elle continua d'avancer, désolée et morne, sans jeter les yeux devant elle, si bien qu'elle finit par s'égarer en plein taillis. Elle voulut retourner vers l'avenue ; mais, au moment où elle allait prendre le sentier qui se guindait, parmi des ronces, près de la charmille, le bruit d'une conversation à demi voix l'arrêta brusquement. Une distance trop faible la séparait de l'endroit d'où sortaient les chuchotements pour qu'il lui fût possible de s'éloigner sans être remarquée. Cependant, comme elle tenait à ne pas se trouver en présence des dames Walton qu'elle avait reconnues, à travers le feuillage, elle resta immobile.

— Il est joliment fort, ce Bérard, disait la tante, il a mené l'affaire avec une habileté inouïe ; le père est à sa dévotion ; il pressent ses désirs et fait tout ce qu'il peut pour les réaliser. Il est vrai que nous n'avons pas nui à son succès.

— La comédie de La Robertière a produit son effet, hein ?

— Oui, certes ; Claire a failli s'évanouir dans mes

bras ; je l'ai ramenée à demi morte jusqu'à la serre où la découverte du billet lui a porté le coup de grâce. Figure-toi que je croyais l'avoir perdu, ce maudit billet. Ce n'était heureusement qu'une fausse alerte ; à peine l'avais-je glissé entre les feuilles du livre posé sur la table qu'il a frappé l'attention de Claire. Du fond de la serre où je m'étais mise à l'écart, je l'ai vue pâlir, froisser le papier d'un air navré, et disparaître du côté de la maison.

— C'est parfait, mais si elle demande des explications au marin, qu'adviendra-t-il?

— Je n'ai pas à m'en inquiéter ; Bérard a sans doute prévu ce rapprochement et il n'en redoute pas les conséquences. D'ailleurs, il est possible que blessée au vif dans son orgueil, Claire ne songe pas à questionner son amoureux ; mais tu ne m'as pas raconté la fin de l'épisode des ruines...

— Elle est sans intérêt ; Louis toujours glacial m'a reconduite au château ; on n'a pas idée d'une froideur pareille, j'ai eu beau lui prodiguer mes plus doux sourires, l'envelopper de câlineries, l'aider sans qu'il y parût à se montrer un peu tendre et galant, je n'ai rien obtenu, mais là, rien. Il pousse la fidélité jusqu'aux limites du ridicule. Enfin, qu'il s'arrange maintenant, mon rôle est terminé.

Tandis que Mercédès critiquait, en termes

gouailleurs, l'attitude de Louis, Claire tendait l'oreille avidement, afin de s'assurer qu'elle n'était pas dupe de quelque illusion. Une joie profonde se répandait en elle, à mesure que Mlle Walton, libre dans ses propos jusqu'à la brutalité, se plaignait avec plus d'amertume ironique de l'insuccès de sa tentative. Elle ne cherchait pas à s'édifier sur le but que ces femmes poursuivaient en tramant contre elle un odieux complot ; elle ne s'arrêtait pas à ce qui la touchait personnellement ; elle pensait à M. de Verigny dont la conduite loyale était affirmée par d'irrécusables témoins. Elle pouvait donc lui rendre son amour... Il n'avait pas cessé d'être digne d'elle, de respecter la foi jurée, de lui conserver la meilleure place dans son affection. Après les doutes cruels qui l'assaillaient depuis longtemps déjà, et les émotions poignantes de la veille, la certitude d'avoir été induite en erreur lui procurait d'ineffables délices. Elle respirait enfin ; sa poitrine délivrée d'une lourde oppression se gonflait d'aise. L'avenir était rasséréné ; l'espoir avait dispersé le ténébreux cortège des soucis ; la vie, comme un ciel rafraîchi par le ruissellement d'une ondée, développait à l'infini ses perspectives radieuses.

Quand les dames Walton eurent quitté le bois, Claire, le visage empreint d'allégresse, le cœur délicieusement troublé, se dirigea vers la maison et se mit à la recherche de Louis. Elle finit par le dé-

couvrir dans la serre où il attendait, impatient et nerveux, qu'on vint lui apprendre les résultats de la démarche tentée par Geneviève auprès de son mari. A voir les yeux de Claire s'animer d'un juvénil éclat, et sa bouche s'égayer d'un sourire, comme pour annoncer quelque bonne nouvelle, il s'imagina que ses vœux étaient sur le point de s'accomplir. En un moment, il ressentit tout ce que la réalisation certaine d'un désir unique d'où dépend la destinée, contient de ravissement. Il alla au devant de la jeune fille qu'une course trop rapide avait essoufflée. Quand son émoi se fut apaisé, elle regarda le lieutenant avec une mine contrite.

— Je ne sais comment m'y prendre, dit-elle, pour traduire exactement ce que j'éprouve. Si le remords ne va pas sans tristesse, je devrais être désolée, humiliée, accablée ; et pourtant je suis heureuse comme l'est une femme dont le cœur déborde d'amour, je m'en veux d'être ainsi, mais ce n'est vraiment pas ma faute, j'ai le remords gai.

— La cause en est sans doute bien légère, répondit Louis, et ta sérénité n'a rien qui m'étonne.

— Je suis coupable envers toi, cependant, tellement coupable que je rougis de confesser mes erreurs.

— Si les circonstances n'étaient pas aussi graves, je te conseillerais de rougir à ton aise ; le remords

ne te messied pas. Au surplus, si j'ai quelque chose à te pardonner, je te pardonne d'avance.

— C'est plus sérieux que tu ne crois.

— Tant mieux, ma générosité n'en aura que plus de prix.

Avec une hésitation charmante et des inflexions de voix qui demandaient grâce ingénument, elle raconta ses défaillances, ses peurs, ses doutes inavouables au moment où ils avaient pénétré en elle, tant ils s'appuyaient sur des raisons puériles, de menus incidents à peine dignes d'être remarqués, des riens grandis par de folles appréhensions. Elle se moquait un peu d'elle maintenant qu'elle était rassurée; mais elle avait bien souffert, la veille surtout, aux ruines de La Robertière. Elle rappela ensuite les propos échangés entre Mme Walton et sa nièce.

— Je ne tiens pas à savoir à quel mobile ces femmes ont obéi, ajouta-t-elle; sans être fixée sur le but de leurs intrigues, je les considère comme méprisables et viles; pour moi, elles n'existent plus. Malheureusement leur perfidie n'est pas demeurée stérile, elle m'a fait commettre une énormité... réparable, s'il est vrai que tu sois disposé à la clémence.

Elle avoua d'un air embarrassé, où la confusion s'éclairait d'un sourire, comme si elle-même était frappée de l'invraisemblance de son récit, que

tout à l'heure, questionnée par sa mère, elle avait refusé très nettement d'être la femme de Louis.

— C'est monstrueux, n'est-ce pas? mais, si tu le désires, ce ne sera pas mon dernier mot.

M. de Verigny reprocha doucement à Claire d'avoir manqué de confiance en lui. Rien dans sa conduite ne justifiait les vilaines idées qu'elle avait conçues; il aurait suffi d'une explication pour empêcher l'équivoque de naître. Mais il comprenait qu'au delà de ces ingénuités vivait un amour intense, profond, égal au sien.

— Je suis à toi, à toi seule, dit-il à la fin d'une voix sérieuse et pénétrante, je t'ai donné ma vie, et si j'étais obligé de la reprendre, ce serait pour moi un de ces malheurs auxquels on ne veut pas songer, parce qu'on ne s'en relève pas.

VII

Cette année-là, l'automne accomplissait trop lentement, au gré de M. Martin, son œuvre de destruction. Comme à regret et une à une, les feuilles tombaient sur les collines de La Robertière, où les chênes, formant d'impénétrables massifs, opposaient une vive résistance à l'action des premières gelées. Le ciel, d'un bleu pâle, tardait à s'ensevelir dans les brumes; il prolongeait indéfiniment ses adieux mélancoliques à la terre, que la mort surprenait, déployant toutes ses grâces, en un suprême effort. Le châtelain aurait souhaité qu'une bonne tempête mît plus promptement à découvert la forêt de Dreux. Il avait hâte d'y lâcher sa meute, de se signaler, lui aussi, par quelque

haut fait de chasse et d'avoir, comme les autres, sa plaque d'argent suspendue dans le vestibule avec les trophées à l'appui. Quand il jugea le moment venu, il présida lui-même à l'organisation de la fête. Dès le matin du jour fixé pour le laisser-courre, le manoir retentit de l'aboi des chiens tenus en laisse par des piqueurs en uniforme rouge à galons d'or, de l'ébrouement des chevaux, de leurs galopades d'essai.

L'air était vif; un soleil frileux de fin de saison répandait sur les choses sa blonde lumière; il effleurait, du bout de ses rayons, les hauteurs constellées de givre; il frissonnait parmi les vapeurs étendues sur la rivière. Le château se profilait, svelte et harmonieux, dans ces clartés matinales. Les pavillons, ornés de sculptures légères, se bombaient avec des inflexions plus arrondies; les guirlandes de fleurs déroulaient, en festons plus gracieux, leurs délicates ciselures teintées de rose. Les chairs nues des amours semblaient vivre, et les statues inclinées au bas du perron s'animaient d'une coloration vermeille.

Dans la cour d'honneur, l'imminence du départ s'annonçait par un redoublement de vacarme. Les piqueurs avaient de la peine à contenir les chiens, dont les clameurs se mêlaient aux hennissements des chevaux. Çà et là, pour tromper leur impatience, de jeunes cavaliers exécutaient des parades

de carrousel, tandis que, sur la façade blanche, s'enlevait la silhouette des amazones, dont la taille élégante pliait sous le vêtement ajusté. Une fanfare soudaine éveilla les échos du manoir, et, comme un tourbillon, l'équipage envahit le chemin de la forêt. M. Martin exultait; il lança son cheval au cœur de la pittoresque mêlée, jaloux d'imiter, dans ses exploits de haute vénerie, la noble race dont il n'était pas loin de se croire le dernier représentant.

Le tumulte commençait à se perdre sous bois, quand un retardataire se glissa hors de la cour. Guindé sur sa monture, qu'il conduisait à petits pas, avec une grande circonspection, l'admonestant d'une voix doucement grondeuse, à la moindre velléité de galop, il paraissait bien résolu à ne pas se livrer sans mesure à l'entraînement des folles chevauchées. Préoccupé de garder l'équilibre et d'obliger sa bête à suivre posément le milieu du chemin, il ressentait un malaise évident; mais, comme il arrivait du monde de tous les côtés, il tâchait, pour défendre son amour-propre des observations railleuses, de se donner une attitude insouciante. Il essayait de promener autour de lui des regards distraits; du bout de sa cravache, il battait les ronces, avec des gestes courts et maladroits; il fredonnait même, entre les dents, quelque chose qui avait sans doute l'intention de

rappeler une sonnerie de cor de chasse et qui n'y ressemblait pas. C'était M. Prudemanche. Excité par les conversations qu'il entendait, depuis plusieurs jours, par le récit des belles prouesses que l'ouverture des chasses offrait l'occasion de rééditer; stimulé par l'animation ambiante et l'impatience que témoignaient les hôtes du château, il s'était persuadé, en un moment d'enthousiasme, qu'après tout il monterait à cheval aussi bien qu'un autre. C'était une affaire d'aplomb. La nuit précédente, il avait mal dormi, d'un sommeil hanté de visions, plein de fougue et d'espoir, comme un soldat, la veille d'une bataille, rêvant de dangers affrontés sans peur, de glorieux faits d'armes, de drapeaux enlevés, de croix d'honneur. Et toujours le même air de chasse mal retenu emplissait son oreille d'un vague bourdonnement. Dès l'aube, il s'était éveillé, la tête lourde et un peu dégrisé; mais il ne lui plut pas de remarquer ce changement d'humeur. Avec des mouvements brusques et d'un air décidé, il revêtit son bel attirail de veneur et obtint assez vite, après quelques poses devant la glace, un déhanchement sous lequel il comptait dissimuler ses ankyloses de vieil employé. Puis, afin de combattre l'influence mauvaise des brumes du matin, il but, selon l'usage, un verre de rhum et plaisanta même avec les piqueurs d'un ton délibéré. Jusqu'au moment du

départ, il réussit à se maintenir dans cet état de fièvre, mais, quand il se vit haut perché sur une bête indocile et remuante, il s'aperçut qu'il ignorait les premiers éléments de l'équitation. Néanmoins, il voulut faire bonne contenance, pour ne pas éveiller l'attention des curieux disséminés le long du chemin. Grâce à l'allure modérée qu'il imposait à son cheval, il atteignit sans encombre la lisière du bois. C'était là qu'il devait mettre fin à l'aventure. Il avait déjà ruminé son plan. Dès les premiers taillis, il se glisserait dans quelque sente perdue, descendrait de sa monture et, par la bride, la ramènerait au château. D'une voix qu'il tâchait de rendre persuasive, il la guidait, en effet, vers une allée solitaire; mais, après avoir feint d'obéir à l'impulsion, elle devint quinteuse et refusa nettement d'avancer. M. Prudemanche eut beau la flatter doucement, lui parler avec maintes précautions, afin de l'endoctriner, il ne put la décider à changer d'avis. Loin de se soumettre, elle témoignait, par de violents écarts, une forte envie de désarçonner son cavalier. A ce moment, un groupe de chasseurs, parmi lesquels se trouvait Bérard, traversa au galop la route où la scène avait lieu.

— En avant! en avant donc! cria Bérard, et, d'un coup de cravache, il cingla l'animal rétif.

Au même instant, M. Prudemanche eut la sensa-

tion d'une chute foudroyante, et il n'avait pas eu le temps de se reconnaître que déjà il avait marqué de son empreinte le talus gazonné qui bordait le chemin. Il demeura tout ébahi d'avoir le compte de ses membres et de n'éprouver aucune douleur, tandis que le cheval, se retournant vers lui, l'examinait curieusement.

Il était à peine revenu de sa stupeur, lorsque M. de Verigny, conduit en cet endroit par les hasards de la chevauchée, l'aborda d'un air d'intérêt.

— Vous serait-il arrivé un accident? demanda-t-il.

— Non, non, reprit l'autre, je me repose.

Après avoir échangé quelques banalités, ils suivirent la même direction, M. Prudemanche à pied et traînant sa bête, un peu fatiguée, disait-il. Une sourde colère altérait la physionomie du vieux chef; sa voix s'étranglait; ses regards, pleins de menaçantes lueurs, semblaient chercher au loin quelque invisible ennemi.

— Ah ! le vilain drôle! s'écria-t-il, enfin.

— A qui en avez-vous ? interrogea Louis.

— A qui j'en ai, monsieur... à un homme que j'exècre au-delà de toute mesure, à ce Bérard, qui m'humilie et me persécute sans cesse. Tout à l'heure encore j'ai failli être victime d'une de ses agressions ; car je ne me reposais pas sur ce talus ;

j'y étais parce qu'il a brusqué mon cheval pour me mettre dans l'embarras; j'ai l'humeur paisible, monsieur, je ne suis point querelleur ni méchant; mais si je pouvais lui témoigner combien je le déteste, je n'y manquerais pas; ce serait un acte méritoire, j'en ai la conviction.

Il indiqua les motifs de cette grande animosité, rappelant qu'à toute occasion Bérard lui donnait des signes non équivoques de dédain injurieux et d'antipathie. Puis il insinua qu'il le soupçonnait de n'être qu'un chevalier d'industrie auquel M. Martin avait tort de se fier.

— Je ne comprends rien aux intrigues, ne m'étant pas appliqué à l'étude des choses mondaines, ajouta-t-il, mais j'ai des raisons graves de penser qu'il existe un lien mystérieux entre Bérard et les dames Walton, dont le départ précipité est demeuré sans explication. Tout cela me paraît louche et s'il en résultait que Bérard est un gredin, je n'en serais pas surpris. On en aura certainement la preuve quelque jour. Le seul trait de sa vie que je connaisse montre déjà qu'il a de mauvais instincts. On m'a écrit de La Chesnaie, près de Rouen, le pays où il est né, qu'autrefois il a suborné et compromis par des promesses menteuses, une jeune fille appartenant à une famille très honorable et que, plus tard, il a réglé sa dette d'honneur en prenant la fuite.

La Chesnaie... ce nom frappa l'attention de Louis. Obscurément il répondait, dans son esprit, à quelque souvenir mal effacé, dont l'empreinte se dégageait peu à peu avec une netteté singulière. Ce nom, il l'avait entendu prononcer, un jour, par une mendiante; Claire l'avait ensuite répété devant Mme Martin, et celle-ci, gagnée par un trouble inexplicable, s'était éloignée comme pour cacher son émotion.

Louis croyait avoir oublié cet incident, et voilà que soudain, par l'effet d'une étrange association d'idées, il sortait de l'ombre...

— Savez-vous le nom de la jeune fille? demanda-t-il après une courte hésitation.

— Ma foi non, c'est un détail sans importance : le méfait a été réellement commis, je n'ai pas besoin d'autre chose pour commencer à établir que ce monsieur est un drôle, et arriver, s'il est possible, à éclairer ce pauvre Martin.

Cependant M. Prudemanche était las de promener sa bête par la bride. Dès qu'il aperçut un chemin conduisant à La Robertière, il pria Louis de l'excuser et emmena vers la maison sa gênante monture.

M. de Verigny songea d'abord à rejoindre la chasse ; mais, quoi qu'il en eût, les profondeurs silencieuses du bois l'attiraient. Il se sentait triste et préoccupé ; décidément cette histoire de fille séduite

le hantait avec une étrange obstination. Il s'en voulait d'y réfléchir ; il refusait de s'arrêter aux inductions qu'en dépit de sa volonté, il tirait du rapprochement subit déterminé par le récit de l'employé. C'était absurde et monstrueux. Il n'osait pas même formuler ce qui lui était venu à l'esprit, de peur d'outrager par la pensée une femme digne de respect.

A travers la forêt, il allait sans but, l'âme inquiète et assombrie vaguement par la détresse des choses. Maintenant, le ciel était couvert de nuées mornes, dont l'immobilité s'enveloppait d'un jour diffus. Pas une saillie de lumière, pas un rayon, pas un point mieux éclairé dans cet océan de brumes. Vers l'horizon agrandi, le bois se prolongeait, avec des trouées énormes, des espaces nus, des clairières désolées, comme si tout à coup il s'était fait un grand vide. Les chênes abattus lors des dernières coupes, gisaient au bord des chemins, sur le sol dévasté par des pluies récentes. Çà et là un érable renversé colorait les herbes mortes d'une tache rouge. Les arbres restés debout avaient parfois, dans les hautes branches, des mouvements convulsifs ; bien qu'aucun souffle ne parût agiter l'air, ils frissonnaient. Les futaies agonisantes montraient leurs dessous encombrés de feuilles souillées par une lèpre humide, de rameaux cassés, de débris sans nom. On eut dit de vieux décors, jetés

à l'abandon, crevés et sordides, conservant, en pleine décrépitude, des vestiges de leur ancienne splendeur qui les rendaient plus misérables et plus honteux.

Un silence funèbre planait sur ces ruines, troublé seulement par les clameurs lointaines de corbeaux se détachant en noir sur le fond gris du ciel.

Sans avoir conscience de la route qu'il suivait, et après de longs détours mystérieusement liés aux évolutions de sa pensée, Louis se trouva près du carrefour où il s'était arrêté jadis, en compagnie de sa fiancée. En même temps, il vit, au pied de la croix, la mendiante venue là pour demander l'aumône aux chasseurs. Son premier mouvement fut de s'éloigner sans aborder la pauvresse. A quoi bon l'interroger? ne serait-ce pas reconnaître, vis-à-vis de lui-même, que ses soupçons pouvaient être fondés? Cette démarche n'impliquait-elle pas un sentiment de méfiance qui lui donnait un caractère odieux et bas? Il hésita un moment. Puis, jugeant que le souci de sa dignité lui commandait d'éclaircir ses doutes, il questionna la vieille femme Comme autrefois, elle balbutia des réponses inintelligibles; mais une lueur de raison anima ses traits, quand Louis prononça le nom de Bérard et celui de Geneviève Bonneval.

Après une nuit cruelle, où l'âme tourmentée par

un conflit d'impressions qui se contrariaient, il eut la sensation d'un malheur imminent, le lieutenant s'imposa le devoir de ne rien négliger pour découvrir la vérité. Ce ne fut pas sans lutte qu'il prit cette résolution. En s'abstenant de procéder à une enquête, il avait le droit, selon la morale usuelle, d'épouser, en toute sécurité de conscience, la fille de Mme Martin ; en cherchant à approfondir le mystère dont il avait le pressentiment, il risquait de détruire son bonheur, de briser à jamais sa vie. Il parvint à résister aux sophismes qu'en de telles circonstances, la passion suggère à l'homme le plus droit.

Le lendemain, sous le prétexte d'accomplir un voyage obligatoire qui le retiendrait quelques jours absent, il partit pour La Chesnaie.

TROISIÈME PARTIE

I

L'hôtel du parc Monceau avait repris son aspect hivernal. Après être restées closes longtemps, les fenêtres égayaient, de leurs baies pleines de lumière, la façade de la jolie demeure. Installé près d'un feu clair, M. Martin se laissait envahir par une molle torpeur ; devant ses yeux à demi fermés, la danse des flammes tournoyait ; l'air attiédi l'enveloppait doucement, il éprouvait un grand bien-être.

Comme il allait glisser sur la pente de la somnolence, sa fille demanda, du seuil de la porte, la permission d'entrer.

— Déjà en promenade, par cette journée de brouillard, dit M. Martin.

— Mon Dieu, oui, et nous voici de retour ma mère et moi, fit-elle, en inclinant vers son père son frais visage émoustillé par la bise de novembre.

— Eh bien, où en est la grave question de la mode? Quelles merveilles inédites prépare-t-on pour l'hiver?

— Je serais fort en peine de te renseigner.

— Ah bah! tu ne sais pas si l'élégance ordonne qu'on se rapproche du mât de cocagne, ou bien qu'on préfère la guérite?

— Je n'en sais rien du tout.

— Pourtant, les grands magasins ont dû lancer la couleur de la saison et déployer le luxe inusité qui dormait, depuis l'an dernier, dans les sous-sols, car vous arrivez des grands magasins, n'est-ce pas?

— Pas le moins du monde, aussi m'est-il impossible de satisfaire ta curiosité, ce sera pour une autre fois, si tu veux bien prendre patience; aujourd'hui les chiffons ne nous intéressaient pas, nous avions d'autres soucis.

— Peut-on les connaître?

— Non, monsieur mon père, répondit-elle avec un sourire, il m'est absolument défendu de parler, c'est le secret de maman; tu penses bien que je ne vais pas la priver du plaisir de te le raconter.

— Je devine...

Il attendit que sa fille lui donnât quelques indications; mais, comme elle gardait le silence, il secoua la tête d'un air déçu.

— ... Non, je ne devine pas.

— Tant mieux, au moins, la surprise qu'on te ménage ne manquera pas son effet, pourtant le mystère n'a rien de très compliqué.

Sur ces entrefaites, Mme Martin se présenta, les yeux rayonnants d'une expression inaccoutumée, où des sentiments allègres cherchaient à se dérober sans y parvenir. Un domestique la suivait, ayant dans les mains des objets soigneusement enveloppés qu'il déposa sur la table :

— Devines-tu, à présent? s'écria la jeune fille.

— Oui, je commence à entrevoir le mot de l'énigme; vous êtes charmantes, de venir ensemble me souhaiter ma fête et me fournir l'occasion de vous répéter combien je vous aime toutes les deux.

Et la scène intime se déroula, pareille à toutes les scènes du même genre, qui sont, dans la vie familiale, de réconfortants arrêts, des haltes fraîches avec de l'ombre, endormie sur les herbes veloutées, au bord du chemin monotone et poudreux. L'étape est longue parfois; l'air imprégné de lassitude a des pesanteurs d'orage. L'esprit inquiet, les membres fatigués, les nerfs endoloris, on marche côte à côte, silencieux, ayant aux lèvres l'insurmontable dégoût qui s'élève du fond de l'être, aux

heures troubles des ennuis sans cause et des ressentiments inexpliqués. Le cœur humain a de ces profondeurs obscures ; même quand il se livre tout entier, il n'est pas rare qu'il soit surpris par de brusques mouvements de réaction dont il souffre, mais qu'il ne domine pas à son gré. Il lui faut alors des prétextes d'effusion, des incidents qui l'obligent à dévier de la fausse route qu'il prenait, soucieux et las, des fêtes rassérénantes, où, comme un brouillard au clair soleil, se dissipe l'atonie qui menaçait de l'envahir. Les anniversaires ont beau reparaître aux mêmes jours, avec une précision d'éphémérides, et ramener les mêmes épisodes fixés par une immuable tradition, toujours ils procurent la sensation d'un réveil gai, en pleine lumière. L'affection s'y retrempe; elle se traduit en des formules bien vieilles et stéréotypées, mais qui semblent acquérir une valeur de circonstance ; et puis, un regard de tendresse, une intonation émue, le joli embarras de l'enfant qui cherche autour de lui, muet et les yeux baissés, les mots appris par cœur, et finit par se jeter à votre cou avec des gestes plus éloquents que ses paroles, tout cela rajeunit la scène, en renouvelle le charme pénétrant et la sauve de la banalité.

M. Martin vivait dans un milieu où souvent la famille n'étant qu'une association de convenance, basée sur l'indifférence mutuelle, ces usages, dé-

pourvus de raison d'être, tombent en désuétude ou bien perdent leur caractère, de même que pour les oisifs, la trêve du dimanche n'ayant plus sa signification, devient aisément fastidieuse. Mais le scepticisme ambiant ne l'avait pas atteint. Il aimait son entourage, il l'isolait du reste du monde et lui consacrait la meilleure part de lui-même. C'était un lieu d'asile inviolable et rassurant. Il y venait conduit par le désir de ne plus entendre les bruits discordants de la foule ; il y revenait, afin d'oublier les misères de l'existence ; il s'y attardait avant de rentrer dans la mêlée où les intérêts subalternes se donnent de furieux assauts. Il trouvait là, du reste, un accueil empreint d'une si vive sollicitude, des égards si raffinés, des airs de bienvenue si engageants que ses dispositions naturelles à se plaire avec les siens en étaient fortifiées. Il adorait sa femme et la mettait d'autant plus haut dans son estime, qu'elle avait une tendance à s'amoindrir. Il la tenait pour bien supérieure aux autres femmes ; sa confiance en elle était absolue ; sur elle reposait sa vie. Aussi, quand une occasion se présentait de lui exprimer ses sentiments, il n'avait pas besoin de recourir aux démonstrations banales, ni aux attendrissements de convention. Il était simple et vrai ; une légère émotion troublait sa voix ; son visage s'animait d'une expression de sérénité.

— Quels bons moments vous me procurez, dit-il, pendant que sa fille dépliait avec des gestes impatients et des mines affairées les paquets pleins de surprises ; ce sont les meilleurs de l'année ; ils n'ont qu'un tort, celui de rappeler qu'une année de plus est terminée et va rejoindre les autres...

— Mon Dieu, oui, reprit Geneviève, cependant elle n'est pas tout à fait morte, puisqu'elle nous laisse de bons souvenirs.

— Père, s'écria la jeune fille, je te recommande ce plat, grand feu, en bon état de conservation, reliefs admirables, fruits variés, bêtes hideuses et autres ornements, il est de Palissy... non, attribué seulement, il ne faut pas exagérer. Ce Mathias Lévi n'est pas un homme ordinaire, il ment avec une tranquillité si parfaite, qu'après avoir joui un moment de sa conversation, on a envie d'essayer.

Elle déposa l'objet dans une vitrine et s'éloigna en inclinant la tête, d'un air capable, pour juger de l'effet.

— La place lui convient, n'est-ce pas? décidément, il a une grande valeur artistique, ce Palissy, comme l'affirme le père Mathias ; c'est une trouvaille de maman ; voici la mienne, une aiguière en vieux Sèvres, enguirlandée de pampres, décor blanc sur fond bleu.

— C'est un petit chef-d'œuvre de grâce et d'harmonie... Ah ! comme tu me gâtes, chère enfant.

— As-tu remarqué la fêlure?

— Ma foi, non... quelle fêlure? Ah! là... cette ligne imperceptible... on aurait de la peine à la voir si l'on n'était pas prévenu, ce n'est rien.

— On sent que tu craindrais de me fâcher, mon pauvre père, en disant que le défaut est visible; c'est gentil, mais ton procédé est tout près de manquer le but. L'œuvre d'art, si tant est que le terme ne soit pas trop ambitieux, vaut principalement, m'a déclaré le père Mathias, avec sa gravité comique d'ibis empaillé, par cette fêlure, une fêlure authentique, mademoiselle, signée Louis XIV, et qui appartient à l'histoire... Le juif tenait à me faire lire un grimoire du temps où l'anecdote est consignée; mais j'ai répondu que j'étais un peu pressée. Enfin, voilà, si tu désires connaître par le menu l'historique de la fêlure, le marchand sera très heureux de t'édifier.

Son visage se colorait de nuances juvéniles, un sourire lumineux emperlait ses lèvres, tandis qu'elle allait et venait, vive, alerte, rieuse, répandant autour d'elle de la joie et de l'entrain.

— Et c'est fini, reprit-elle, en soulevant les papiers qui, de la table, étaient descendus sur le tapis.

— Pas encore, observa Mme Martin, tu oublies ce que Mathias appelait, d'un air si drôlement ému et les yeux presque humides, le bijou de sa collection.

— Au fait, c'est vrai, qu'est-il devenu le bijou?... Ah! le voici... C'est un poignard florentin dont Lévi possède la biographie complète ; il a de l'imagination, ce brocanteur. Quoi qu'il en soit, c'est un bibelot précieux : lame triangulaire, manche ciselé, fouillé, niellé, travail exquis.

La scène se prolongea un moment, entremêlée de paroles affectueuses, brodée d'enjolivures fantaisistes par la gaieté de Claire. Puis Geneviève, accompagnée de sa fille, alla reprendre le train habituel de ses occupations.

M. Martin savourait encore le charme des bonnes impressions qu'il avait ressenties, quand la visite de Bérard lui fut annoncée. Il l'accueillit chaleureusement, comme à l'ordinaire, avec plus d'expansion peut-être et d'amicale sollicitude, tout vibrant qu'il était du plaisir qu'on venait de lui procurer. Bérard parut enchanté de ces dispositions. Il répondit de la façon la plus cordiale aux témoignages de vive sympathie qu'il recevait. Après un court échange d'aimables propos, il résuma pour son ami les nouvelles du jour ; il lui raconta ce qui se passait au club, effleura le théâtre, la politique, et donna brièvement un aperçu du dernier état de la Bourse. Ensuite, le poignard florentin ayant appelé son attention, il admira l'objet d'un air de connaisseur, ce qui en rehaussa le prix aux yeux de M. Martin. Quand il jugea que ces préliminaires

destinés seulement à créer une entente de bon augure sur des points quelconques, avaient produit leur effet, il aborda, sans autres détours, un sujet plus grave. Le matin même, il avait fini d'établir les comptes de la maison. De ce travail, accompli avec un soin minutieux, il résultait que si le relèvement des affaires tardait à se manifester par des résultats bien appréciables, il n'existait du moins aucun motif sérieux de concevoir des inquiétudes. En somme, la crise n'atteignait mortellement que ceux dont les ressources, trop vite épuisées, mettaient à découvert des situations compromises depuis longtemps. Incapables de faire preuve de vitalité, ceux-là tombaient obscurément. Ce n'était pas un mal au fond. Le commerce, envahi par la légion des parasites, durant les jours de prospérité, se trouvait ainsi délivré, par une secousse violente, de ses pires ennemis. Il n'y avait qu'à se féliciter de la disparition de ces bêtes de proie sorties de l'ombre, afin de prendre part à la curée. On signalait, il est vrai, quelques désastres tout à fait imprévus, occasionnés par le malaise persistant qui opprimait les transactions; mais la maison Martin, conduite prudemment, n'aurait pas à subir le contre-coup de ces événements.

— Ce qu'il faut, dans les périodes tourmentées afin d'échapper à la ruine, disait-il, c'est de l'argent disponible. Quiconque peut satisfaire à ses engage-

ments sans recourir à des réalisations hâtives, prouver qu'il ne compte pas, d'une manière absolue, sur des paiements à échéances fatales, pour équilibrer son bilan, soutenir son crédit en accordant du crédit, est capable de résister aux tempêtes les plus déracinantes. Il arrive même que plus d'un parmi les forts et les avisés, recueille les épaves amoncelées autour de lui par la rafale, et de ces débris jetés à l'abandon parvient à tirer quelque chose. Mieux que personne, mon cher, vous êtes en mesure de vous procurer, par ce moyen, de notables bénéfices.

— Mais je ne demande pas mieux, reprit en souriant M. Martin, gagné par l'accent convaincu de son ami, sa parole soulignée de gestes entraînants, son air de résolution.

Bérard exposa son idée, une idée vieille comme le monde, mais d'autant meilleure que l'expérience a montré, depuis longtemps, qu'elle est féconde en résultats prodigieux. Il considérait que l'heure était venue de fonder une société, d'appeler à soi des bailleurs de fonds. Jamais les circonstances n'avaient été aussi favorables. Il se chargeait, lui, de créer, à l'aide de ses relations, le capital nécessaire pour mener à bien les grandes opérations qu'il avait en germe dans l'esprit. Ainsi fortifiée, la position de M. Martin serait à l'abri des éventualités fâcheuses. On ne se verrait plus obligé de ralentir le mouve-

ment des affaires, de s'attarder dans l'ornière commune, de mourir d'inanition, comme les autres, en attendant des jours prospères. On se lancerait bravement dans des spéculations très hardies en apparence, mais très sûres en réalité, avec la certitude de ne pas courir le moindre danger.

— Vous avez peut-être raison, dit M. Martin, et cependant j'hésite à suivre vos conseils. Vos plans ne tendent à rien moins qu'à supprimer la personnalité de ma maison, une maison que j'ai fondée, il y a bien des années ; c'est ma chose, mon œuvre et j'aurais beaucoup de peine à m'en dessaisir.

— Qui vous parle de cela, mon ami ? la maison continuera de vous appartenir exclusivement ; vous n'aurez pas même besoin d'ajouter à votre nom la formule usuelle : et compagnie.

Non certes, il ne pouvait être question de déposséder M. Martin de ce qu'il considérait justement comme son œuvre, ni d'amoindrir sa situation en exigeant qu'une raison sociale fût substituée à son nom. Les commanditaires, déjà pressentis et résolus à entrer dans l'affaire, souhaitaient que le fondateur de la maison conservât toutes ses prérogatives. C'était même leur garantie la plus précieuse.

— En résumé, si vous acceptez la proposition, reprenait Bérard, je m'engage à vous seconder de

mon mieux pour préparer le succès de l'entreprise. Quant à présent, il est opportun, afin qu'il ne subsiste pas la moindre équivoque, d'élaguer de notre bilan quelques dettes qu'on a négligé de solder. Elles sont très minimes, mais il est bon de les éteindre. Rien ne s'oppose, du reste, à ce que ce modeste passif soit réglé à l'aide des créances échues dont le paiement n'a pas été réclamé. Vous me signerez un pouvoir et je m'occuperai sans délai de ces recouvrements.

— Vous aurez une procuration dans la journée.

— Pourquoi pas tout de suite? Je vais la rédiger, ce ne sera pas long, cédez-moi un moment votre place.

Pendant que Bérard écrivait la formule que M. Martin devait signer, celui-ci, rêvant d'augmenter sa fortune, terminait en une magnifique songerie, la douce fête commencée le matin. Il éprouvait une parfaite harmonie de sensations, un bien-être délicieux et complet. Enclin à manifester ses impressions avec une chaleur qui donnait la mesure de leur intensité, il aurait voulu témoigner à Bérard, non par des protestations, mais par des actes, sa vive sympathie. Et le projet, conçu vaguement à La Robertière de l'admettre dans sa famille, lui revenait à l'esprit. Il s'y arrêtait complaisamment; cette alliance se présentait sous le jour le plus favorable; il n'y voyait pas d'obstacles. Bérard ne possédait

pas de fortune, mais son intuition des affaires en tenait lieu. Il était un peu âgé sans doute, en raison de l'extrême jeunesse de Claire, mais par la vivacité de ses allures, la correction de sa tenue, son élégance naturelle, il sauvait les apparences, et puis ses qualités morales étaient bien à considérer. Quant à l'agrément de la jeune fille, il ne serait pas difficile de l'obtenir, puisqu'elle avait déclaré nettement qu'elle n'entendait pas se marier avec M. de Verigny. Il ne restait plus qu'à enlever d'assaut l'adhésion de Geneviève. Dans les heureuses dispositions où il se trouvait, M. Martin inclinait à diminuer la gravité du désaccord qui avait toujours existé entre sa femme et Bérard.

Ce dissentiment provenait sans doute de quelque malentendu qu'il fallait éclaircir, de préventions injustes qu'une explication loyale dissiperait. Décidément, cet état de gêne, de froideur réciproque, d'animosité latente ne pouvait pas se prolonger. Rien n'était pénible comme de vivre ainsi, entre un ami dévoué et une femme pleine de cœur, plus éloignés l'un de l'autre et plus désunis que s'ils avaient eu des motifs sérieux de se haïr. Entraîné par ces réflexions à jouer le rôle de médiateur, M. Martin eut l'idée de faire immédiatement une tentative de réconciliation; il ne doutait pas du succès.

— Attendez-moi un instant, dit-il à Bérard.

Après avoir signé, il disparut un moment.

Quand il rentra dans le cabinet, il était accompagné de sa femme à laquelle il promettait une surprise sans s'expliquer davantage. Avec une grâce souriante, elle menaçait son mari de lui en vouloir s'il la dérangeait inutilement; mais, quand elle aperçut Bérard, d'insoucieux qu'il était son visage devint morose, une expression d'amertume s'y répandit. Cet homme la poursuivrait donc jusqu'à la fin! il éveillerait toujours en elle le remords assoupi, il profanerait par sa présence ses joies les plus intimes!

Afin de préparer la conclusion du traité de paix, M. Martin commença par exposer rapidement l'idée nouvelle que Bérard venait de lui suggérer. C'était un plan bien facile à exécuter, une conception très simple dont la mise en pratique produirait, en peu de temps, un énorme accroissement d'affaires.

— N'est-ce pas, Bérard? nous serons amenés, par la force des choses, à prendre la tête du commerce, ni plus ni moins, à établir, dans notre spécialité, un monopole exclusif, pareil à celui que les grands magasins ont créé à leur profit.

Il s'exaltait à peindre l'avenir de la maison Martin sous les plus riches couleurs. Il en exagérait avec intention la splendeur future, pour communiquer à sa femme un peu de son enthousiasme.

— Tout cela, c'est à vous que je le dois, mon

cher ami, soyez sûr que je ne l'oublierai jamais.

Et d'un geste, plein de cordiale effusion, il tendit la main à Bérard.

— Vous avez été pour moi un bon génie : oh ! ne vous en défendez pas... c'est grâce à vous qu'une première fois j'ai pu éviter la ruine, vous vous rappelez, en Amérique... Depuis lors, vous m'avez soutenu, fortifié de vos conseils et de votre appui ; vous m'avez aidé à conjurer les périls de la crise ; il est bien juste que je vous témoigne ma profonde amitié.

A mesure que M. Martin se félicitait avec une expansion plus chaleureuse d'avoir rencontré Bérard sur son chemin, Geneviève assaillie par des réflexions cruelles, éprouvait, au fond de l'âme, une sourde irritation. L'audace inouïe de cet homme, sa persistance à lui imposer une sorte de complicité morale dans l'œuvre de captation qu'il avait entreprise, déterminaient en elle une révolte de conscience. Elle savait bien qu'il mentait, comme il avait toujours menti, que s'il prodiguait à M. Martin des marques de dévouement, c'était afin de le circonvenir et d'abuser de sa confiance. Elle le voyait, depuis le jour où il était apparu dans son existence, déloyal, doué d'instincts pervers et constamment prêt à s'y livrer. Plus le mépris l'envahissait, plus elle se trouvait blâmable et pusillanime d'avoir exposé son mari à être victime des basses manœu-

vres dirigées contre lui, d'avoir subi elle-même cet infamant contact.

— Je n'ai qu'un seul regret, disait M. Martin, c'est de n'avoir à mon service que des phrases pour vous marquer mon affection. Vous finirez par me soupçonner de banalité, et cependant je ne le mérite pas. Je souhaite ardemment qu'une occasion se présente de vous montrer combien votre zèle me touche et d'y répondre autrement que par des assurances platoniques.

En homme d'esprit, Bérard simulait quelque gêne à entendre louer, dans ces termes, sa conduite à l'égard de M. Martin. Il n'y avait pas de quoi se récrier ni célébrer ses louanges ; les bons offices qu'il rendait à son ami portaient en eux-mêmes leur salaire ; il le servait par entraînement, et ne demandait pour toute rémunération, que le droit de continuer à le servir. C'était son goût, sa vocation ; il ne fallait pas lui savoir gré outre mesure de s'y abandonner. Sur ce thème, il brodait avec aisance et bonne humeur, des variations faciles auxquelles M. Martin se laissait prendre. Tant de naturel, de simplicité du meilleur aloi, de modestie sincère lui allaient au cœur.

Plus l'accord entre son mari et cet homme se manifestait dans sa plénitude, plus la rancune de Geneviève s'exaspérait. L'indignation qu'elle concentrait depuis si longtemps, grondait en elle, prête

à faire explosion ; par moment, ses yeux traversés d'un éclair, jetaient une lueur sur sa face pâle ; sa main agitée d'un mouvement fébrile déchirait la frange du canapé où elle était assise.

— Vous avez beau dire, reprit M. Martin, tout recevoir et ne rien donner, c'est peut-être l'amitié au sens mondain de l'expression ; mais ce n'est pas l'amitié telle qu'on doit la concevoir entre gens honnêtes comme nous. Aussi mon idée fixe est-elle de m'occuper de vous ; je sais un moyen...

Il appuya sur ces derniers mots en regardant sa femme à la dérobée.

— ... Vous le connaissez également, Bérard, et je crois qu'il est de nature à vous agréer ; en ce qui me concerne, il réaliserait mon désir le plus cher, celui d'imprimer à nos relations un caractère plus intime, plus familial.

Geneviève tressaillit. Elle se rappela qu'un jour, à La Robertière, au cours d'un entretien dont le mariage de Claire était le sujet, son mari avait nommé Bérard. Elle avait essayé d'ensevelir au fond d'elle-même ce douloureux souvenir ; c'était, en somme, un projet sans consistance, formulé vaguement ; et, quelque mauvaise opinion qu'elle eût de son ennemi, elle voulait se persuader qu'à la moindre allusion de M. Martin, il aurait la pudeur dernière d'opposer un refus catégorique. Depuis lors sa fille lui avait raconté les intrigues

des dames Walton ; mais, peu disposée, en raison de la noblesse de son caractère, à s'appesantir sur les menées hypocrites, les trahisons, les fourberies que le monde implique, elle n'avait pas cherché à discerner exactement le but où ces femmes tendaient. Peut-être n'avaient-elles d'autre intention que celle d'accaparer M. de Verigny ? Il se pouvait que sa fortune, sa position eussent allumé leurs convoitises ; ses illusions tombèrent soudainement lorsqu'apparut, dans les yeux de Bérard, une tendre émotion ; il lui sembla que, par un geste empreint de confusion volontaire, il indiquait ses sentiments de vive reconnaissance.

— Si vous parvenez à obtenir l'agrément de ma femme, continua M. Martin, tous mes vœux seront comblés.

Tandis que Bérard prenait une attitude mélancolique et entremêlait de soupirs sa réponse ambiguë, Geneviève releva la tête brusquement. Cet homme descendait trop bas, à la fin !... Il ne reculait pas devant les limites extrêmes de la honte ; il poussait à bout sa victime. Non content de désespérer la femme, de l'humilier par sa présence dans sa dignité d'épouse, il la menaçait maintenant dans son amour maternel ! une colère aveugle, instinctive, débordante, montait en elle, pendant que l'autre prononçait des formules banales. Dans le désordre tumultueux de ses idées, une idée poi-

gnante finit par s'emparer de son esprit : elle songeait que si elle et sa mère venaient à mourir, emportant leur secret, rien ne s'opposerait plus à ce que l'ignoble désir de Bérard devînt une réalité. Alors, saisie de vertige, elle oublia son mari, elle ne vit plus rien autour d'elle, que son persécuteur.

— Misérable ! s'écria-t-elle d'une voix éclatante, il faut que vous me supposiez une âme bien vile et bien déchue pour avoir cru un instant que je subirais cette injure suprême, sans vous jeter à la face mon indignation et mon mépris. C'est donc vrai !... il a rêvé une pareille infamie ! il est entré dans cette maison malgré moi, il s'y est maintenu par la ruse et le mensonge, il s'est préparé froidement à commettre une action déshonorante, et il a pensé que la femme ne s'étant pas insurgée, la mère non plus ne se redresserait pas sous l'outrage !...

Cette explosion inattendue fit pâlir Bérard. Il se leva, interdit, balbutiant des paroles indistinctes, visiblement effrayé par la surexcitation de Geneviève. Il essaya de gagner la porte ; mais, d'un geste, elle l'arrêta et reprit avec plus de violence :

— Eh bien ! vous vous êtes trompé... moi, j'ai tout souffert, j'ai accepté l'humiliation de vous sentir chez moi, près de moi, à côté des miens ; c'était une expiation ; je devais me contenter des

heures de trêve que me laissait le remords; mais, il n'est plus question de moi à présent; ma fille a besoin d'être défendue, et je la protégerai, fût-ce aux dépens de ma vie, de mon honneur ; je dirai quel homme vous êtes, je vous montrerai oblique et faux, ayant l'impudence de vous introduire ici, la lâcheté d'y usurper une place que je vous avais refusée, l'audace de nouer d'obscures intrigues, sous mes yeux, avec l'aide de deux aventurières sorties de la boue qui recevaient vos inspirations, ayant le cynisme de souhaiter que ma fille vous soit livrée parce qu'elle a de l'argent...

Elle le souffletait de ces mots prononcés à la hâte, d'une voix brève. Il semblait qu'elle eût une âpre joie à démasquer enfin ce drôle, à le troubler dans son insultante sécurité; humble, confus, ne sachant quelle contenance garder, il avait peur, il tremblait. C'était sa revanche, à elle, le coup de force de l'esclave qui tout à coup brise sa chaîne et se lève dans une fière attitude de révolte.

Tandis qu'elle obligeait son ennemi à courber le front devant ses regards hautains et méprisants, une exclamation étouffée retentit à ses oreilles. Elle se détourna et aperçut son mari qui chancelait à quelques pas d'elle, le visage décomposé. C'était comme une effrayante vision.

Il n'avait rien compris tout d'abord aux apostrophes virulentes que sa femme lançait à Bérard. Il

était si éloigné de soupçonner la vérité, que cette crise de démence le frappait de stupeur. Il ne savait à quoi l'attribuer. Puis un éclair avait jailli, illuminant de ses clartés foudroyantes le mystère soudainement dévoilé. Cette révélation lui causa une telle douleur qu'il demeura un instant accablé, anéanti, impuissant à rallier ses idées. Quand il revint de sa prostration, un gémissement lugubre s'échappa de sa poitrine serrée par l'angoisse. Ce fut alors que sa femme jeta les yeux sur lui.

— Ah ! je suis perdue !... s'écria-t-elle épouvantée.

M. Martin, essayant de maîtriser son émotion, se rapprocha de Geneviève et dit rudement à Bérard avec un geste impérieux :

— Sortez, vous !

II

Un silence de mort plana sur les choses, durant quelques secondes, pareil aux intervalles de sinistre accalmie, où la mer assaillie par un vent de tempête, semble réunir toutes ses forces, avant de se ruer à de formidables assauts. La tête appuyée sur le bras d'un fauteuil, les mains jointes pour une supplication, Geneviève terrifiée n'osait pas regarder son mari. La vie était comme suspendue en elle ; sous une étreinte lourde de paralysie ses membres fléchissaient; elle éprouvait seulement au cœur une souffrance aiguë. Aucune pensée nette n'arrivait à se dégager du voile ténébreux qui pesait sur son esprit, livré aux conceptions mouvantes et indécises du cauchemar. Dans ce

bouleversement de tout son être, les préoccupations personnelles n'avaient d'ailleurs aucune part. Elle ne redoutait pas de mourir; l'idée de se défendre, d'éviter le châtiment qui pouvait l'atteindre ne lui était pas venue. Non, elle s'offrait plutôt aux représailles violentes; elle souhaitait qu'un dénouement immédiat mît fin à cette intolérable situation. Parmi les visions confuses qui l'enveloppaient d'un tournoiement vertigineux, elle croyait voir son mari, l'œil chargé de menaces, le bras levé, marchant sur elle pour la punir. Elle ne détournait pas le coup qu'il lui portait; il avait bien le droit de frapper celle qui brisait à jamais son existence. Comme il devait souffrir! tout à l'heure elle avait jugé de l'étendue de son désespoir à l'altération profonde de ses traits; ce souvenir l'obsédait; constamment il rentrait en elle et la désolait. Dans l'abîme où elle roulait, l'âme meurtrie, c'était cela seulement qui lui laissait une impression définie: il souffrait par elle, à cause d'elle. Ainsi se réalisaient les poignantes appréhensions qui la torturaient depuis des années; ses chagrins, l'épouvante qui s'emparait d'elle aux heures des pressentiments les plus noirs, ses insomnies, les tourments que lui infligeait le remords tenace, tout cela se résumait en une crise suprême dépassant ce qu'elle avait imaginé.

Quand Bérard se fut éloigné, M. Martin, qui

s'était avancé jusqu'au milieu de la pièce, soutenu par un effort intense de volonté, eut de la peine à conserver son équilibre. Sa main hésitante cherchait un appui ; ses yeux affolés ne discernaient plus rien ; il chancelait, ivre de douleur. Il s'adossa un moment, près de la cheminée, en proie à une sorte de vertige qui lui troublait la vue, mais ne l'empêchait pas d'avoir conscience de son malheur. Le désastre lui apparaissait, grandi par la soudaineté de la révélation, complet, irrémédiable, et il demeurait là, inerte, n'ayant pas la force de prononcer un mot.

Dès qu'il reprit possession de lui-même, il se tourna du côté de Geneviève.

— Ainsi, dit-il d'une voix que l'excès de la peine rendait méconnaissable, cet homme est votre amant !

Une rougeur de honte se répandit brusquement sur le visage de Mme Martin. Ces paroles étaient saturées d'amertume ; la répugnance et le mépris y débordaient. Sorties des profondeurs de l'âme, elles en racontaient la désolation avec tant d'âpreté que Geneviève courba le front dans une attitude plus repentante et plus humiliée. Une plainte navrante expira sur ses lèvres, comme si de tels mots, tombés de la bouche d'un homme qu'elle aimait par dessus tout, lui avaient imprimé la dernière des flétrissures. Il lui sembla qu'un fer brû-

lant la marquait à jamais d'un signe d'infamie.

— Il est votre amant ! répéta M. Martin avec un geste d'accablement, mais c'est à devenir fou !

— Écoute-moi, je t'en supplie... balbutia-t-elle d'une voix à peine intelligible, il faut absolument que je parle, que je t'explique...

Elle se sentait défaillir; sa respiration devenait haletante, son cœur avait des battements pressés et inégaux.

— Ah ! je ne puis pas... je ne puis pas... reprit-elle, j'étouffe... je ne veux pas mourir cependant sans avoir dit qu'entre cet homme et moi il n'existe rien.

Une lueur d'espoir pénétra en lui, fugitive et indécise comme le rayon de lumière qui apparaît tremblant dans la nuit noire et rassure les affolés d'un navire en perdition. Que n'aurait-il pas donné pour que tout cela ne fût qu'un mauvais rêve, pour que sa femme n'eût pas cessé d'avoir droit à son estime et à son amour ! Il comprenait bien au fond que c'était impossible; mais le doute, même fondé sur une base fragile, lui procurait un apaisement.

— Eh bien, parle, fit-il, d'un ton presque radouci, parle donc, prouve-moi que ton honneur est intact.

Elle devina ce qui s'était passé dans l'âme de son mari; il n'osait pas regarder en face l'impla-

cable réalité qui se dressait devant lui; il cherchait à s'illusionner, tant il avait peur d'être convaincu de l'indignité de sa femme. Elle secoua la tête, d'un air désespéré, et, à travers les sanglots qui, par moments, lui comprimaient la gorge, elle avoua la faute commise avant son mariage.

Au cours de ce récit, triste comme une lamentation, mouillé de larmes, interrompu souvent par de courtes défaillances, M. Martin proférait de sourdes exclamations.

— Ah! la malheureuse... s'écria-t-il, quand elle eut fini de mettre à nu le secret de sa vie, c'est à n'y pas croire! je suis allé à elle loyalement, je lui ai tendu la main en honnête homme, et déjà elle était souillée, elle avait appartenu à un autre; elle profanait le voile des fiancées où s'enveloppait son déshonneur... Quand on s'est exercé de si longue date à la fausseté, on ne s'arrête pas en chemin; qui saura jamais de combien de hontes, de lâchetés, se compose l'existence d'une femme comme vous? Vous avez eu d'autres amants?...

— Aie pitié de moi, je n'ai pas mérité de pareilles insultes; ma faute est grande, mais, depuis que je suis à toi, je n'ai pas failli à mes devoirs.

— Allons donc! vous mentez encore, et ce n'est plus la peine.

Tandis que ses pleurs redoublaient, elle murmura :

14.

— Au nom des souvenirs qui existent entre-nous et que rien n'a le pouvoir d'effacer, au nom des serments qui nous lient, au nom de ta fille, frappe-moi, mais ne me traite pas ainsi...

— Est-ce que j'ai une fille, moi ! est-ce qu'il m'est possible de garder une seule croyance, de ne point détester ce qui se rattache à vous, de ne pas maudire le passé que vous me rendez odieux ?

Sa colère augmentait à mesure que, du fond de sa mémoire, où ils reposaient, affinés par la clarté douce qui revêt d'une teinte idéale les choses d'autrefois, des épisodes de sa vie intime sortaient, comme de l'ombre un délicieux paysage effleuré par la lumière du matin. Ces réminiscences le retenaient malgré lui ; il retrouvait des impressions mal oubliées; il se rappelait les joies ineffables ressenties durant les fiançailles, alors qu'entraîné par une superbe confiance dans l'avenir, il marchait, plein d'enthousiasme, à la conquête du bonheur. Heures bénies que l'amour isole et dont il fait de lumineux points de repaire ! moments divins qui ne cessent pas de charmer, après qu'ils se sont évanouis, et se prolongent comme les vibrations d'une mélodie lente à se perdre ! et, plus tard, l'entente absolue fondée sur l'estime réciproque, l'union intime de deux êtres, sûrs l'un de l'autre, prêts à tous les dévouements, à tous les sacrifices, ayant foi dans leur mutuelle affection.

Tout cela l'environnait de soudaines visions, affluait en lui, défilait, en une succession rapide d'images vives, dans sa tête surmenée. Et voilà que, maintenant, de ce songe fortuné, il ne restait plus rien! victime d'une atroce duperie, il avait simplement joué le rôle bête et ridicule de mari trompé avant la noce! Ce qu'il avait pris au sérieux, lui, les serments de cette femme, son culte pour elle, auraient tenu dans un couplet de vaudeville. Son mariage avec la maîtresse de Bérard n'était qu'une de ces aventures risibles comme il en traîne partout. Quand il lui prodiguait tant de témoignages de respectueuse adoration, quand il exprimait ses sentiments avec tant de chaleur, il n'était qu'un personnage de comédie, une cible à malins propos. Sa passion, sa loyauté donnaient plus de ragoût à la bouffonnerie, dont le caractère lui avait échappé. Pouvait-on imaginer rien de plus monstrueux que ces basses manœuvres ourdies contre l'honneur d'un homme, rien de plus vil que cette tromperie, rien de plus lâche que cette profanation des choses dignes de respect!

Une irritation croissante s'emparait de lui, avivée par les réflexions cruelles qui s'acharnaient à le tourmenter. Il allait et venait, les yeux pleins de menaces, les poings crispés, agité de mouvements fébriles, n'interrompant sa marche que pour lancer à sa femme quelque véhémente apostrophe.

A ce moment, le jour commençait à tomber. La grande baie ouverte sur le parc Monceau se teignait d'une coloration livide que projetaient sur elle des nuées blafardes comme des tourbillons de fumée lourde ; les brumes de novembre roulaient au-dessus des toits, en masses difformes ; une lueur s'y répandait, promenant à travers ce chaos, où vaguement s'ébauchaient des ombres fantastiques, un lointain flamboiement de ville incendiée, des reflets de torches secouées par le vent. La réverbération de la lumière sourde, qui rampait ainsi parmi le brouillard, repoussait vers le fond de l'appartement l'invasion montante de l'obscurité. Les choses, grandies et déformées, se présentaient sous des aspects inattendus. Çà et là quelques vitrines, retenant des rayons perdus, ressemblaient aux flaques d'eau, unies et mortes, que plombe, au crépuscule, un ciel orageux.

Sur l'appui de la cheminée, avec le même prolongement de perspective qu'on entrevoyait par la fenêtre, la glace creusait un vide profond. Les objets n'avaient pas de lignes arrêtées. On ne discernait plus que les ornements de cuivre du bureau, et au milieu des papiers, se détachant en arête vive sur le bois noir de la table, le poignard florentin. Sa lame fine reluisait comme les yeux d'une bête malfaisante, elle avait des éclairs ; sa pointe s'effilait, pénétrante et mince.

— Mais quelle femme êtes-vous donc, reprenait M. Martin, pour ne vous être jamais démentie, pour avoir accepté, le front serein, avec une tranquillité absolue, des témoignages d'inaltérable confiance venant d'un homme déshonoré à son insu par l'amour dont il était possédé ! Ah ! c'est infâme de tromper avec ce cynisme, de s'introduire dans la vie de quelqu'un comme une voleuse, de s'y maintenir à l'aide de mensonges perpétuels, de lui dérober sa foi, tout ce qu'il avait de noble dans le cœur, et de n'y laisser que honte et désespoir ! A quoi me sert de vivre maintenant ? L'avenir est fermé, et je n'ai plus même un de ces souvenirs de bonheur qui aident les plus malheureux à supporter la misère présente. Le passé me répugne, je voudrais en oublier les joies dégradantes, je voudrais vous jeter à la face tout ce qu'il contient de méprisable, avec vos serments et vos baisers hypocrites !...

Au moment où sa fureur s'exhalait avec le plus d'intensité, éveillant en lui des instincts de vengeance, il eut un tressaillement. Ses yeux avaient rencontré le poignard, et la vue de cette arme le fascinait. Une force irrésistible entraînait sa main vers l'endroit où la lame aiguë mettait une lueur.

— Est-il possible de descendre plus bas dans l'ignominie !... ajouta-t-il comme se parlant à lui-même. Cet homme m'a infligé la souillure de son

amitié, et elle l'a permis ! sa conscience ne l'a pas avertie qu'elle devait m'épargner ce contact ; non, elle s'est enfermée, comme toujours, dans sa duplicité ; elle a soutenu son rôle paisiblement entre lui et moi, sans jamais se trahir, sans donner la moindre prise au soupçon ?

— Oh ! pas cela, je t'en supplie, ne dis pas cela... Tu sais bien qu'il est entré ici malgré moi, et que si j'avais pu le chasser, je n'y aurais pas manqué.

— Je sais que tu es la dernière des femmes ; que je déteste la vie, parce que je t'exècre ; ta présence chez moi me révolte, le son de ta voix m'exaspère, je te hais !...

Le poignard étincelait à portée de sa main. Il le saisit avec un geste de colère folle et marcha sur sa femme, haletant, effaré, en proie à un accès de démence. Il allait frapper ; mais à l'instant suprême où la pointe du stylet effleurait Geneviève, il recula.

— Va-t'en ! va-t'en ! cria-t-il, je te tuerais...

Elle leva sur lui des yeux suppliants.

— Non, répondit-elle d'une voix affermie. S'il m'est possible en mourant de réparer le mal que je t'ai fait, je veux mourir...

Cette attitude simplement résignée annonçait une douleur si vraie et si profonde, que M. Martin se sentit paralysé. Sa fureur se changea en un

sombre désespoir. Il rejeta l'arme loin de lui, et, lourdement, tomba sur un siège placé près du bureau, accablé, silencieux, le front dans les mains.

III

En novembre, quand Paris a secoué la torpeur qui le rend maussade et fastidieux durant les mois d'été, un miraculeux changement à vue s'opère dans la ville, ranimée par un souffle de résurrection. Après les journées de soleil implacable, où la cité, prise d'énervement, semble dépeuplée et morte, malgré la foule encombrante qui déborde de ses maisons emplies d'air surchauffé ; après les fêtes populaires, les bousculades à travers les jardins publics, dont les arbres exténués et poussiéreux, la verdure piétinée, les arbustes moribonds, composent une mise en scène lamentable ; après la cohue exultante et débraillée, que les trains de banlieue lâchent dans la campagne ; après l'inva-

sion faubourienne, occupant, le dimanche, les belles avenues, se ruant à l'assaut des promenades, pullulant sur les boulevards, aux Champs Élysées, sur la Seine, partout, les pluies de fin d'automne sont les bienvenues qui noient la ville sous un immense flot lustral. C'est l'heure du renouveau, le prélude de la saison enchantée qui ramène des lointains pays la cour brillante sans laquelle la cité reine est une majesté déchue. En un clin d'œil, la toilette est achevée; les quartiers luxueux ont repris leur physionomie aristocratique ; la ligne des hôtels se profile, élégante et harmonieuse; les façades se révèlent, dégagées des frondaisons qui les souillaient d'une lèpre. Avec les dernières feuilles séchées depuis longtemps, ont disparu les derniers flâneurs hétéroclites. Maintenant, le long des grandes voies, défilent, sur un rythme sourd et moelleux, des équipages se croisant dans la nuit avec un scintillement d'étoiles. Par moment, on y aperçoit quelque forme blanche prête à s'évanouir, la flamme d'un regard s'en échappe, ou bien l'éclair d'un diamant. A mesure que l'on se rapproche des points où la recrudescence de la vie mondaine apparaît avec le plus d'éclat, il semble que Paris a mis au clair toutes ses splendeurs, afin de saluer le retour des émigrants. L'asphalte s'égaye de la flambée des vitrines; les magasins ont rafraîchi leurs étalages dont les merveilles sollicitent le

regard. C'est un pêle-mêle savamment ordonné, pour le plaisir des yeux, de bijoux étincelants, de meubles, de bibelots, d'étoffes drapées où la lumière creuse des plis ondoyants.

Cet ensemble prestigieux donne aux Parisiens, après le vagabondage de l'été, la dispersion sur les bords de la mer ou dans les montagnes, la sensation d'une existence nouvelle. La joie ambiante leur procure un bien-être délicieux. Plus d'un même éprouve une jouissance d'amour-propre à voir cet appareil de fête, comme s'il avait le droit d'être flatté, dans une mesure quelconque, de ce chaleureux accueil.

La veille encore, tandis qu'il descendait, à pas lents, le boulevard Malesherbes, M. Martin ressentait ces impressions. Les choses les plus banales rencontrées sur son chemin avaient le don d'exciter son intérêt. Il se posait devant les boutiques, les yeux satisfaits, le cœur allègre, et s'oubliait à tout admirer, les objets sans valeur et le reste. Il était charmé de retrouver çà et là des aspects familiers, mille détails obscurément gravés dans sa mémoire, de reconnaître même des visages qu'il s'étonnait de n'avoir pas oubliés. Il allait ainsi, reprenant possession, avec des lenteurs voulues, de son séjour préféré.

Ce soir-là, rien n'existait plus de ce qui le distrayait les jours précédents. Le drame qui venait

d'amonceler tant de ruines autour de lui, occupait sa pensée. Après la scène où, ne pouvant contenir sa passion, il avait failli céder à des instincts de meurtre, il était sorti, poussé par un irrésistible désir de rencontrer Bérard, de le souffleter de quelque brutale injure, de le châtier publiquement. Entraîné par ces idées de vengeance, il résolut de se rendre au cercle où il pensait trouver son ennemi.

Dès qu'il atteignit le boulevard, il lui sembla qu'il marchait, environné d'ombres informes, à travers une solitude. L'animation de la rue n'éveillait en lui que des sensations obtuses. Le bruit parvenait à son oreille, amorti comme les rumeurs de la vague déferlant au bas des falaises, d'où monte une vibration profonde et continue. Ses yeux ne retenaient des lueurs multiples formant par endroits des éclaircies, de vives traînées illuminant la nuit, qu'une vision trouble de cauchemar. La démarche inconsciente, la tête inclinée, il s'avançait pesamment avec la raideur automatique du somnambule qu'une force inconnue dirige vers quelque but mystérieux. Les obstacles ne l'arrêtaient pas. Il poursuivait son chemin, du même pas uniforme et lourd, parmi les encombrements de voitures ; il n'entendait pas les vociférations des cochers ; il ne sentait pas derrière lui le souffle ardent des chevaux qui s'ébrouaient ; il ne prêtait aucune atten-

tion aux remarques désobligeantes, aux cris indignés, aux railleries que son allure suscitait. Quelquefois il éprouvait une sorte de vertige. Alors, il hésitait, défaillant, les mains tendues pour chercher un appui. Le sol près de manquer sous ses pieds avait de lentes oscillations, comme le plancher d'un navire. Sa vue, obscurcie par un brouillard flottant, perdait la notion exacte des choses et ne lui permettait plus de se guider; ou bien il chancelait, ébloui par des lumières croisant leurs feux, se multipliant comme en un prisme, s'irradiant à l'infini. Aux endroits où la circulation plus active obligeait les passants à ralentir leur marche, on s'apercevait de ces courts éblouissements, on se retournait, on signalait cet homme ayant de la peine à garder son équilibre, on échangeait des commentaires, et souvent quelqu'un de ces sauveteurs de la rue, toujours heureux d'avoir l'occasion de relever le cheval qui tombe, de conduire le malade à la pharmacie, de jouer un rôle dans les accidents, se détachait d'un groupe pour offrir ses services à M. Martin. Celui-ci environné bientôt de curieux disposés à lui fermer toute issue, n'arrivait que malaisément à se tirer des mains obligeantes dont il se voyait entouré. Longtemps après qu'il avait disparu, le rassemblement durait encore, houleux, faisant des conjectures, grossi par de nouveaux venus qui tâchaient de se renseigner entre eux.

Détourné de la direction qu'il suivait d'abord, il descendit la rue Royale et traversa les espaces nus qui s'étendent vers les Champs-Elysées. Peu à peu le cours de ses idées avait subi une déviation. Son âme abandonnée tout à l'heure aux suggestions de la colère et impatiente de se livrer à des actes violents, commençait à s'apaiser. Il était moins agité; mais, sous l'impression de ce calme relatif, il se sentait déchiré par une douleur plus pénétrante et plus vive que pendant ses accès de fureur. De même qu'après l'orage plane sur les champs bouleversés, une morne stupeur où la gravité du désastre apparaît plus sinistre, de même une dépression morale avait succédé en lui à l'emportement, et, dans ce nouvel état d'esprit, il mesurait mieux l'étendue de son malheur. Il ne lui restait plus rien. Ce qui résumait pour lui tout ce qu'il y a de noble, de consolant, de vrai : la famille, le foyer, tout cela gisait profané, souillé, détruit. Sa croyance était morte ; sa religion n'existait plus. Il avait édifié sa vie sur de la boue ; il s'était reposé confiant et heureux sur des serments dont la fausseté venait d'éclater, sur des paroles sorties d'une bouche menteuse qu'il tenait pour sincère. Il avait gardé, au plus intime de son cœur, par delà les autres sentiments, un amour inaltérable, et cet amour s'adressait à une créature sans honneur. Quelle misère! et c'était irréparable, cela; aucune puis-

sance, aucun effort de volonté, rien, rien ne pouvait anéantir le passé. Il vivrait en lui éternellement; jusqu'à la fin, il le poursuivrait d'une continuelle obsession ; il lui infligerait un supplice pareil à celui dont le remords tourmente les coupables, plus atroce même, car la persécution qu'il aurait à souffrir ne répondrait à aucune idée de justice et de réparation. L'avenir l'effrayait; toute espérance lui était à jamais interdite. Abattu, découragé, il ne comptait sur rien, pas même sur l'oubli. Alors à quoi bon vivre? Quelle raison avait-il de soutenir une lutte impossible contre la destinée? Pourquoi ne pas en finir tout de suite avec une existence misérable, encombrée de ruines, sans issue?

Tandis qu'il marchait suivi par la randonnée tournoyante de ces pensées lugubres, il eut au visage l'impression du souffle humide montant de la rivière près de laquelle il était arrivé. Il descendit sur la berge. L'eau, coulant à pleins bords, fuyait avec le glissement d'une bête qui rampe. La flamme des réverbères alignés sur les ponts, s'y allongeait en colonnes torses, que le mouvement du flot brisait parfois et disséminait en écailles luisantes, à la cime des vagues formées par les remous. Ces lueurs serpentaient comme des phosphorescences et couraient éperdues, au gré des rafales, dont les coups violents hérissaient le fleuve dans toute sa largeur.

En cet endroit, des tourbillons nouant leurs rondes fantastiques, aux abords du pont des Invalides, se ruaient vers les piles d'un élan continu, et se perdaient dans le trou noir creusé par l'ombre des arches. Les bruits qui sortaient de là, semblaient venir des profondeurs de l'abîme, tantôt comme une lamentation arrachée à quelque douleur surhumaine, tantôt comme de sourdes imprécations.

De ces voix mystérieuses se dégageait une sorte d'incantation qui retenait M. Martin, les yeux fascinés par l'engouffrement de l'eau sous la voûte du pont, le corps penché vers les ténèbres. Ces voix lui parlaient de lourdes chaînes à jamais rompues, d'évasion, de repos éternel, et il prêtait l'oreille à leur incessant murmure, il s'inclinait un peu plus du côté du vide, poussé par un vertige.

Soudain, près de l'enfoncement obscur où il se trouvait, à une courte distance de la rivière, des paroles échangées résonnèrent dans l'ombre. C'était un couple égaré en cette solitude par quelque fantaisie d'amoureux. Appuyée sur le bras de son amant, la femme s'enivrait de baisers; des clartés alanguies illuminaient ses yeux d'un sourire d'extase, sa démarche avait de traînantes indolences, des retards voluptueux. Lui, la tenait enlacée et palpitante sous le charme de ses caresses. Parfois il prenait sa tête à deux mains afin de la mieux

contempler; les lèvres sur les lèvres, il lui chuchotait des confidences. Elle répondait avec des soupirs étouffés, disant qu'elle avait le cœur empli d'un amour sans bornes. Elle contait aussi ses peines, ses terreurs, la vie maussade qu'elle menait loin de lui. Elle le suppliait de ne pas commettre d'imprudence; il ne fallait pas éveiller les soupçons; si, par un malheur dont la seule idée l'épouvantait, son mari apprenait quelque chose, bien sûr elle en mourrait de honte. D'un mot tendre, il calmait ces vaines frayeurs, et plus enamourée, plus câline, plus féline, après avoir évoqué le fantôme de ce mari trompé, elle se réfugiait près de son amant.

M. Martin chercha d'abord à s'éloigner, mais il n'en eut pas le temps. Il dut subir le frôlement de ces deux êtres qui marchaient, unis dans une étreinte d'amour, l'âme ravie, ne songeant à l'autre, à celui dont l'honneur était souillé, que pour mêler à leur joie la saveur exquise du plaisir défendu.

La vision de l'adultère le poursuivait jusque-là! D'un côté l'homme qui triomphe, qui va, le front ceint d'une poétique auréole, que le monde salue d'un blâme équivoque; de l'autre, celui qui représente la foi méconnue, la famille détruite, une vie à jamais brisée, et mérite seulement des condoléances où l'ironie éclate. Quelle dérision!

Tandis que le murmure des voix se perdait dans

le tintement joyeux d'un éclat de rire, M. Martin, rendu à lui-même, se sentit possédé de nouveau par un désir impérieux de se venger. Il lui sembla qu'après avoir fait justice du drôle qui avait si lâchement abusé de son amitié, il offrirait au désespoir un accès moins libre.

Il se dirigea vers le cercle. C'était le jour de la réunion hebdomadaire où la direction s'ingénie à composer un menu succulent et ne mesure pas le champagne, afin que le soir les guerroyeurs du tapis vert aient de l'entrain et du diable au corps. A l'heure où M. Martin pénétra dans le salon, les convives déjà nombreux causaient par groupes, feuilletaient les journaux, ou bien, çà et là, achevaient une partie de médiocre intérêt, destinée seulement à ouvrir l'appétit. Quand il eût serré les mains tendues sur son passage, répondant à peine aux questions que lui attirait sa mine bouleversée, il chercha Bérard.

— Ah ! que je suis aise de vous rencontrer, lui dit brusquement M. de La Robertière, dont le panache blanc se relevait plus fier que jamais.

Sans prendre garde à l'accueil distrait de M. Martin, il continua :

— Je me disposais à vous écrire au sujet de nos affaires ; mais, puisque j'ai le plaisir de vous voir, cela me dispensera de vous ennuyer de ma prose, vous m'écoutez?...

— Je n'en ai guère le loisir; s'il vous était possible d'ajourner l'entretien, je vous en saurais gré; il faut que je parle à quelqu'un sur-le-champ, permettez-moi de demander s'il est arrivé.

Il tenta de s'éloigner, mais M. de La Robertière ne le quittait pas.

— C'est peut-être à Bérard que vous en avez; dans ce cas il est inutile de vous mettre en quête de lui, je suis sûr qu'il ne s'est pas encore présenté; attendez-le ici, j'en profiterai pour vous raconter mon histoire, une histoire galante, mon ami, une délicieuse aventure de derrière les fagots.

Il comptait que M. Martin, alléché par ce début, ne manquerait pas de se récrier, selon l'usage, et de rééditer les propos flatteurs dans lesquels on associait le nom du comte à celui du Vert-Galant. Ses prévisions furent déçues; son interlocuteur, grave et absorbé, ne l'entendait pas.

— Il n'est pas facile de vous dérider, mon ami; comment! je vous laisse entrevoir un joli mystère qu'il ne tient qu'à vous d'éclaircir, et vous restez là, muet, congelé, sérieux comme un chiffre... d'ordinaire on me prête une oreille plus attentive, et je ne pense pas qu'on ait lieu de s'en plaindre. Enfin peu importe, c'est comme il vous plaira; mon histoire est le préambule de la question d'argent dont il est nécessaire que je vous entretienne; je n'avais d'autre but que de l'idéaliser, cette vilaine

question; mais, du moment où l'idéal n'a rien qui vous charme, je n'insiste pas, voici le fait.

Durant ce monologue, M. Martin n'avait pas sourcillé. Ce bourdonnement de paroles n'éveillait en lui aucune impression.

M. de La Robertière eut un geste de commisération pour cet indifférent, qu'il croyait possédé par le démon des affaires, au point d'être absolument privé de toute liberté d'esprit.

— Vous aurez, à bref délai, la visite d'un tas de fournisseurs auxquels j'ai dû consigner ma porte, si je leur avais accordé à chacun une audience, mon temps n'y aurait pas suffi, et je l'emploie beaucoup mieux ailleurs.

Cette allusion aux exploits amoureux qu'il brûlait du désir de conter, n'eut pas le moindre succès auprès de M. Martin.

— Je vous serai donc obligé de me délivrer de la bande vorace qui s'attache à moi; ce qui me revient sur le prix du domaine excède probablement les dettes que vous aurez à régler.

— C'est convenu.

— S'il y a des comptes un peu fantaisistes, ne vous en étonnez pas. J'imagine que celui des bouquets est énorme; elle adore les fleurs, Mercédès Walton, ma dernière conquête et la plus précieuse... tiens, c'est mon préambule que je vous dis là... eh bien, oui, mon cher, la racine de

l'amour revit en moi, comme elle revivait toujours dans le cœur de mon illustre aïeul. Je suis fou d'une nouvelle dame de beauté, d'une petite merveille qui me permet de l'idolâtrer. Rien des pêches à quinze sous, bien entendu; ce n'est qu'après une défense héroïque, une lutte prolongée, qu'elle a fini par succomber. Elle a pour chaperon une vieille tante, point commune et vertueuse comme un cent de bourgeoises laides; la respectable femme ne se doute de rien, c'est exquis !

Il souriait avec une fatuité princière, les yeux allumés par le reflet des joies ainsi évoquées, ne s'apercevant pas de l'attitude soucieuse de M. Martin. Comme un virtuose que la passion de l'art entraîne à jouer pour lui-même, sans s'occuper de l'auditoire, il se faisait plaisir. La description de l'ineffable bonheur que lui procurait M[lle] Walton l'absorbait à ce point qu'il continua un moment de s'attendrir tout seul, à demi voix, son interlocuteur ayant disparu.

Las d'attendre Bérard, qui, d'ordinaire, arrivait au cercle avant l'heure du dîner, et désespérant de le voir ce jour-là, M. Martin s'était éloigné.

Comme il parcourait le boulevard, sans but, harcelé toujours par de mornes réflexions, le nom d'un hôtel frappa ses regards. C'était là que logeait M. de Verigny. Il eut l'idée de demander au lieutenant si, en cas de duel, il consentirait à lui ser-

vir de témoin. Dans ces circonstances graves où l'honneur se trouvait engagé, le caractère même de ses préventions sur le compte de Louis le désignait à son choix. En d'autres temps, il avait pu manifester de l'humeur à son égard, à cause du rigorisme qu'il lui prêtait; mais, influencé par la crise dont il souffrait, il le jugeait mieux maintenant, il l'appréciait à son exacte valeur. En sa détresse, il cherchait un homme sûr, loyal, qui fût prêt à l'assister, sans se préoccuper des motifs de la rencontre, il n'hésita pas à reconnaître que M. de Verigny répondait à ses vues et que, de tous ses amis, il était le plus propre à le seconder.

IV

Louis n'avait pas eu besoin de procéder à une enquête pour découvrir le mystère qu'il soupçonnait dans la vie de Mme Martin. A la Chesnaie, on se rappelait encore l'assiduité de Bérard auprès de Geneviève, la réputation de celle-ci tout à fait compromise, la fuite du séducteur et, un peu plus tard, la disparition de la famille Bonneval. La chronique du pays, longtemps défrayée par cet événement, s'obstinait à en garder le souvenir.

Quand il eut la certitude que ses appréhensions n'étaient que trop fondées, le marin déconcerté n'eut pas le courage de prendre une résolution immédiate. Parmi les sentiments contraires qui s'éveillaient au fond de son âme, pour une lutte

désespérée, l'amour s'imposa d'abord, tyrannique et absolu. Louis n'avait qu'une idée en tête, une idée impérieuse que rien ne parvenait à détruire, une idée exclusive n'admettant pas d'objections : il ne voulait pas renoncer à Claire parce qu'elle était son espoir unique, parce que, privé d'elle, il considérait sa vie comme ruinée. Si quelque réflexion soudaine tentait de lui opposer le moindre obstacle, la passion se révoltait en lui, plus forte que la raison, ou bien elle recourait à des sophismes, à des arguties, afin d'assurer sa victoire. Les égarements de la mère pouvaient-ils atteindre la fille? La destinée de l'une devait-elle se ressentir de l'indignité de l'autre? n'était-ce pas commettre une injustice, une erreur morale, que de pousser, en pareil cas, aux dernières limites, où elle devient un préjugé barbare, la loi de l'hérédité? Ne valait-il pas mieux obéir aux impulsions généreuses du cœur, plus hautes que les conventions humaines, plus nobles et plus vraies peut-être; isoler Claire de son entourage et lui confier un nom qu'elle saurait porter? oui, agir ainsi, ce serait dédaigner la morale subalterne, inventée par les hommes, qui assombrit les clartés divines de la conscience; ce serait quitter la région obscure où le monde se traîne, s'élever, s'anoblir. Et pour mieux anéantir le passé auquel il lui déplaisait de s'arrêter, il édifiait, par delà l'heure présente, l'asile fortuné où

Claire et lui, ne comptant que sur eux-mêmes, vivraient loin de tous ceux dont la présence serait de nature à mêler l'amertume des souvenirs à leur paisible bonheur. Il l'emmènerait dans quelque ville lointaine, il renoncerait à la marine, et tous deux auraient l'existence qu'autrefois, en leurs intimes causeries, ils avaient désirée, comme si hors d'eux-mêmes rien n'existait.

A poursuivre ces chimères, M. de Verigny s'oubliait; mais il n'arriva pas à se donner le change longtemps. Après la période d'effervescence, quand il eut recouvré assez de calme pour envisager la situation telle qu'elle était, il retomba triste et morne, du haut de ses rêves, dans la réalité poignante. La conduite de Mme Martin lui inspirait un dégoût profond. Plus il l'avait estimée jadis, plus il avait eu foi dans l'élévation de ses sentiments, plus il se sentait disposé maintenant à se détourner d'elle avec mépris. Quel être vicieux et impur était-ce donc? parmi les femmes qui l'entouraient, certaines étaient compromises ou perdues; mais on le savait du moins. Préférant le plaisir au devoir, l'éclat des aventures à la sérénité familiale, elles ne dissimulaient pas leurs tendances, ou bien, si par hasard quelque fantaisie leur venait d'égarer l'opinion, nul ne s'y trompait. Mme Martin jouait mieux son rôle. Elle avait conquis la réputation d'une honnête femme; elle dominait le soup-

çon de toute la hauteur de son attitude froide et réservée dans un milieu trop libre où elle s'ingéniait à paraître dépaysée. Les plus clairvoyants, les sceptiques, induits en erreur par une aussi parfaite correction de tenue et de langage, l'honoraient de leur silence, et, par là, lui témoignaient, à leur manière, le respect dont elle semblait digne. Ses meilleures amies la comblaient de louanges ; on s'accordait pour rendre hommage à ses qualités, et cependant aucune n'était plus vile, plus dégradée que celle-là, aucune n'aurait su atteindre comme elle ce degré d'audace tranquille, d'empire sur soi-même, qui lui permettait de se maintenir, le front ceint d'une auréole de vertu, entre le mari et l'amant. Sa persévérance dans le mensonge était même si contraire à la nature qu'il finit par douter de l'aveuglement du mari.

D'après ce qu'il avait ouï dire des dessous du monde que M. Martin recevait, de telles choses n'y étaient point si rares. Personnellement il avait eu l'occasion d'en juger, surtout à la campagne où la maison, livrée à la bande des parasites, cachait mal de vilains mystères. Circonvenu, en ce temps-là, par la fausseté de Geneviève, il ne cherchait pas à approfondir ces misères, comptant bien échapper à leur contact dès qu'il serait marié. Mais aujourd'hui, mille incidents sur lesquels il avait fermé les yeux, les allures équivoques de certaines femmes, des

propos échangés à l'oreille, tout cela demeuré dans sa mémoire, surgissait pêle-mêle et illuminait ces bas-fonds de vives clartés. Son esprit, envahi par la méfiance, ne s'imposait plus de limites; il allait au delà du réel et se figurait le mal plus grave qu'il n'était. Il se demandait alors quelle étrange faiblesse l'empêchait de briser sans retour le lien qui le rattachait à cette famille sans honneur; et soudain, une vision céleste rayonnait devant ses yeux. Claire inclinait vers lui son front chaste, comme pour le désarmer; ses regards suppliants étaient empreints d'une ingénuité adorable; elle ignorait quels motifs déterminaient Louis à s'éloigner d'elle, et son indifférence lui causait une peine si profonde, qu'à se l'imaginer ainsi inquiète et chagrine, il éprouvait une sensation de remords. Cependant il essayait de résister, d'appeler à son aide le sentiment de sa dignité pour combattre l'influence de la divine apparition. Le devoir lui commandait d'oublier les rêves d'antan, de sacrifier son amour, et malgré tout, il la voyait charmante, pure, n'ayant aucune idée de ce qui se passait autour d'elle, lui tendre les bras en un geste désespéré.

La visite de M. Martin le surprit au milieu de ces cruelles perplexités. Il l'accueillit d'abord avec une froideur marquée; mais l'abattement de son ancien ami et l'expression morne de ses traits ravagés,

ayant fixé son attention, peu à peu une détente s'opéra en lui.

— Ne m'en veuille pas, dit M. Martin, si je te dérange à pareille heure, je viens te prier de me rendre un service, et le temps presse.

Sa voix assourdie et tremblante révélait son état d'angoisse. Après un court silence, il reprit :

— Avant tout, je désire faire cesser le malentendu apparent qui a pu exister entre nous par ma faute. J'ai pour ton caractère la plus grande estime ; s'il m'est arrivé, sous l'influence de je ne sais quelle aberration, de ne point te traiter en ami, j'ai eu gravement tort, je le reconnais. Il me serait très pénible qu'il subsistât quelque chose de mon erreur.

M. Martin semblait affaissé sous le poids d'une telle douleur, que ne se souvenant plus de ses griefs et entraîné par un élan de pitié généreuse, M. de Verigny lui tendit la main.

— Je te remercie de ne point me refuser ton amitié; maintenant, voici dans quelles circonstances j'ai recours à toi. Une affaire d'honneur sur laquelle des intérêts graves me défendent de m'expliquer, m'oblige à me battre avec M. Berard, serais-tu disposé à me servir de témoin?

Ce fut pour lui un trait de lumière. Ce qu'il savait, complété par cette démarche, le renseigna sur la cause véritable de la rencontre. M. Martin se

relevait à ses yeux; celui-là du moins se conduisait dignement; il ne s'avilissait point en des compromis honteux; il sortait enfin, avec un geste de menace, de la torpeur déshonorante qui pesait sur lui, et rachetait sa faiblesse par un acte suprême de révolte et d'indignation. Écœuré par toutes les infamies dont la trahison de Mme Martin lui semblait environnée, M. de Verigny se sentit un peu réconforté. Il avait en face de lui un honnête homme, frappé au cœur et digne de respect.

— Je suis tout à vous, dit-il gravement et l'air triste, avec une chaleureuse émotion.

— Je n'attendais pas moins de ton dévoûment; merci encore, mon ami, je te reverrai sans doute demain.

Au moment de prendre congé de Louis, il hésita comme s'il avait à lui parler de choses douloureuses. Après un effort, il rompit de nouveau le silence :

— Il y a quelque temps, tu voulais entrer dans ma famille; j'ignore si tes intentions se sont modifiées; mais, comme à la veille d'un duel, il faut se préoccuper de l'avenir, je ne dois pas te dissimuler que des circonstances se sont produites qui t'empêcheraient sans doute, si tu les connaissais, de poursuivre la réalisation de ton désir. Ne me questionne pas, mon ami; tu apprendras assez tôt la vérité que déjà tu devines peut-être; mais, dès à présent, tu

peux te considérer comme libre et dégagé de toute promesse vis-à-vis de nous.

Quand il eut balbutié ces derniers mots, d'une voix à peine distincte et navrée, il s'éloigna précipitamment.

La loyauté de M. Martin exerça sur l'esprit de Louis une salutaire influence. Son irrésolution se changea en une volonté ferme de ne point s'écarter de la ligne du devoir, toute sa vie dût-elle en souffrir.

V

L'hôtel du parc Monceau, muet et sombre, bien que la saison des fêtes eût déjà rendu leur animation à la plupart des maisons élégantes servant de cadre au jardin, s'obstinait à garder son aspect sévère, lui qui d'habitude s'empressait d'égayer la nuit d'un flamboiement derrière les vitres, à la première annonce de l'hiver. Ses portes demeuraient closes; au lieu d'enguirlander la façade de baies lumineuses, les fenêtres tachaient de noir les murs impassibles. A l'intérieur, un profond silence régnait dans l'antichambre, enveloppait les statues groupées au bas de l'escalier, se prolongeait à travers les salons inhabités et pleins d'ombre. Une impression lugubre se dégageait de cette demeure,

si vivante jadis, où l'immobilité succédait au joyeux train des réceptions, la stupeur au mouvement. Il semblait qu'elle fût déserte. Cependant, à l'exception de M. Martin, aucun de ses hôtes n'avait disparu.

Après la scène inoubliable qui venait de creuser un abîme entre elle et son mari, Geneviève s'était retirée chez elle, inconsciente, anéantie par le désespoir. Son visage pâli conservait une expression d'effarement; ses yeux hagards se fermaient quelquefois comme au souvenir d'une terrible vision; à son oreille retentissaient encore les paroles violentes dont M. Martin l'avait accablée. Elle éprouvait au cœur une souffrance tellement aiguë, dans tout son être une prostration si douloureuse, qu'elle s'étonnait de ne point mourir. Sa mère la veillait. Instruite de ce qui avait eu lieu, la pauvre femme se désolait. Elle comprenait mieux maintenant la gravité de certaines fautes qu'elle appréciait mal autrefois, par légèreté d'esprit. Elle en voyait les conséquences et pleurait sur la destinée de sa malheureuse fille qu'elle redoutait de perdre. L'état de Geneviève inspirait, en effet, des inquiétudes; un médecin, appelé par Mme Bonneval, sans s'expliquer en termes formels, avait recommandé les plus grands ménagements, un repos absolu, toutes les précautions qu'exige une maladie susceptible de s'aggraver sous l'influence d'une émotion trop vive.

Claire non plus ne quittait pas la chambre de sa mère. Afin de colorer d'un prétexte l'absence de M. Martin, en un moment pareil, on lui avait dit que son père, forcé de s'éloigner de Paris le soir même où le mal s'était déclaré, ne savait pas encore ce qui se passait chez lui. La jeune fille très alarmée ne chercha pas d'autre explication. Du reste, M. Martin n'ayant point reparu le lendemain, elle dut penser qu'il n'était pas averti.

Quand il revint, quelques jours après, il n'avait pas encore réussi à rencontrer son ennemi. Au cercle, on ne pouvait fournir aucun renseignement, Bérard ne s'y étant pas montré. On ne l'avait pas aperçu davantage dans les bureaux de la maison Martin, où d'ordinaire il se rendait fréquemment. A son domicile privé, on était sans nouvelles de lui. Las de se livrer ainsi à des recherches inutiles, M. Martin s'en remit à Prudemanche du soin de les continuer et lui demanda de le prévenir aussitôt qu'il aurait découvert l'endroit où se cachait Bérard. Le vieil employé ayant à satisfaire ses rancunes personnelles, s'acquitta de sa mission avec un entier dévouement; mais, sur ces entrefaites, des complications imprévues l'obligèrent à interrompre ses démarches.

Un matin, il se présenta chez son ami, la parole brisée par le chagrin et la mine altérée.

— Pardonne-moi, murmura-t-il, en essayant de

dominer son trouble; ce qu'on vient de m'apprendre m'a tellement bouleversé que je n'ai plus mes idées.

— Qu'y a-t-il donc? interrogea M. Martin, d'un air pensif et indifférent, comme si désormais aucun malheur n'était pas assez grand pour l'atteindre.

— Il y a que tes affaires vont très mal, aussi mal que possible.

Il n'obtint aucune réponse ; l'esprit de son interlocuteur, emporté au loin vers une pensée unique, semblait détaché de tout le reste.

— Les créanciers de M. de La Robertière, vis-à-vis duquel tu te serais engagé, veulent être payés sur l'heure.

— Eh bien, qu'on les paie.

— Ah ! ça, mon ami, à quoi songes-tu? la situation est plus grave que tu ne parais le supposer ; où est l'argent nécessaire pour régler ces dettes?

— Il y en a dans la caisse.

Les yeux agrandis par la stupéfaction, Prudemanche considéra son ami. Certainement il devenait fou. Ignorait-il donc que la caisse était vide, que tout à l'heure encore on avait dû différer le paiement de plusieurs billets échus, que de mauvais bruits commençaient à circuler? ne savait-il pas que le crédit de la maison, ébranlé par la malveillance et aussi par l'attitude inexplicable de son chef, était sérieusement menacé?

— Si tu n'avises pas sans délai, il sera impossible d'éviter la ruine, dit-il après avoir dépeint la situation sous les plus tristes couleurs.

M. Martin eut un geste résigné. Tout cela, en frappant son oreille engourdie, semblait perdre sa signification.

— As-tu des fonds ici ? reprit l'autre que cette insouciance mettait hors de lui.

— Je n'ai rien.

— Alors, tout est fini... balbutia-t-il, et sa voix prenant une intonation étouffée comme s'il craignait d'entendre les paroles que ses lèvres essayaient de retenir, murmura sourdement: c'est la faillite!..

Brusquement M. Martin se leva. Plus que le reste, la sonorité lugubre de ce mot avait fait impression sur lui. Anxieux et d'un air égaré, il répéta : « la faillite... » Il avait pensé d'abord que son ami donnant plus d'importance qu'il ne convenait à des difficultés d'un ordre subalterne, cédait à un mouvement de peur inconsidérée.

Mais, il ne s'agissait plus de fortune amoindrie, d'embarras momentanés, de gêne causée par les impatientes réclamations des fournisseurs de M. de La Robertière. C'était un désastre qu'on lui annonçait maintenant, moins irrémédiable que l'autre, mais grave néanmoins, puisque l'honneur s'y trouvait engagé. La faillite!... Il entrevit la maison occupée par des hommes de loi. Il eut la sensation

cruelle des insultes proférées par ceux qu'il avait trompés. Ils accouraient tous, pleins de mépris pour ce débiteur indigne qui les avait dépouillés en les leurrant de promesses menteuses. On revenait sur le passé; on fouillait sa vie; on y cherchait de quoi l'atteindre dans sa probité, on l'accusait d'avoir mené, aux dépens d'autrui, une existence large et dispendieuse, et ses dupes l'accablaient d'injures suscitées par la colère âpre et mauvaise qu'engendrent les déconvenues d'intérêt, le poursuivaient de clameurs ignobles, le traînaient dans la boue. Tout cela l'enveloppait d'un tourbillon vertigineux. A la réflexiou, il espéra de nouveau que Prudemanche, peu initié aux affaires, avait grandi le péril.

— Mais enfin, dit-il, si je n'ai pas de fonds disponibles, il m'est dû de fortes sommes qu'on peut recouvrer sur-le-champ.

— Tout est réalisé, mon pauvre ami.

— Allons donc! c'est impossible...

— Les créanciers ont payé Bérard qui s'est présenté muni d'un pouvoir signé par toi.

— Oh! le misérable...

— Oui, c'est un drôle que je t'ai signalé plus d'une fois comme dangereux; mais il ne sert à rien de récriminer, il faut agir.

M. Martin, écrasé par ce malheur imprévu, balbutia des paroles inintelligibles. Il promenait au-

tour de lui des regards stupéfaits, comme s'il allait perdre la raison.

— Voyons, tout n'est pas désespéré, reprit M. Prudemanche, ému de la douleur que témoignait son ami; il y a peut-être un moyen de sortir de là; j'ai même quelque idée d'en connaître un...

— Parle, parle vite, quel qu'il soit, je l'emploierai.

— Hum! je doute qu'il te plaise, continua-t-il d'une voix troublée, en regardant les vitrines disposées le long des murs.

— Parle donc, tu me fais mourir...

— Eh bien, résigne-toi à vendre tes objets d'art... Oh! quelques-uns seulement, les moins précieux... Dès que nous aurons de quoi satisfaire les plus exigeants, on s'arrêtera.

— Qu'on vende tout, répondit M. Martin un peu rassuré par l'idée de Prudemanche.

— Oh! si tu ne recules pas devant cette mesure extrême, je ne suis plus inquiet. Il suffira de prévenir les intéressés de ta décision, pour obtenir d'eux un délai, calmer les plus irritables et les amener à composition. Je cours annoncer la bonne nouvelle afin qu'il ne se produise aucun malentendu. A bientôt, mon ami, je suis tranquille, maintenant; dès que j'aurai terminé cette affaire, je m'occuperai de Bérard. A propos, on a découvert, dans ses papiers, une lettre à ton

16.

adresse, que j'oubliais de te donner, la voici... A bientôt.

En termes gouailleurs et cyniques, Bérard informait M. Martin que la bonne harmonie étant rompue entre eux, il partait pour une destination inconnue. Il considérait la peine de l'exil qu'il s'infligeait volontairement comme très rigoureuse et tout à fait excessive, eu égard à la minime importance de la vieille faute, prescrite, effacée, qu'on lui avait reprochée sur un ton si violent. Il racontait cet épisode de jeunesse, antérieur de plus de deux ans au mariage de Mme Martin; la mauvaise humeur de celle-ci, ses dédains, ses mouvements superbes de fureur étaient risibles et hors de toute proportion, avec l'erreur sans conséquence dont elle tenait à se souvenir. Afin de se dédommager des vexations de toute nature qu'il avait subies, à l'occasion de cette légère peccadille, et aussi de la ruine de ses espérances causée par un aveu ridicule, il emportait quelques fonds réunis à la hâte, simplement de quoi vivre. Il pensait, d'ailleurs, que la maison était perdue, l'attitude niaise de M. Martin n'ayant pas permis de la relever. Bérard terminait par ces mots : « Je vous croyais plus fort. »

Saisi de dégoût, il jeta la lettre au feu. Son ennemi se révélait si bas et si répugnant, que la colère d'un honnête homme ne pouvait descendre

jusqu'à lui. Il voulut éloigner de son esprit tout ce qui se rattachait à cet être vil, bannir de sa mémoire les choses qu'il avait écrites. L'une d'elles, néanmoins, demeura dans sa pensée. Il se souvint de ce que disait Bérard au sujet de ses relations avec Mme Martin, dont le récit se trouvait confirmé. Sa femme était coupable, mais il lui restait du moins une fille qu'il avait le droit de traiter comme sienne, et sur laquelle le déshonneur maternel n'avait point rejailli. Cette idée consolante fit pénétrer en lui quelque apaisement. Aux suggestions du mépris et de la haine, se mêla, indécis encore et fugitif comme le premier rayon du jour qui se lève, un vague sentiment de pitié. Au lieu de ne songer qu'au passé douloureux, il revit le temps fortuné où sa femme, aimante et pleine de sollicitude, quoique toujours poursuivie par un chagrin mystérieux dont il savait la cause maintenant, se consacrait tout entière au bonheur des siens. Cette période de son existence lui apparut, idéalisée par le souvenir, comme un pays charmant, où l'on ne reviendra plus jamais et qu'on se rappelle, avec des lointains vaporeux, des sites baignés de lumière, des horizons fondus dans le ciel; il s'oublia longtemps à rêver des choses d'autrefois, l'âme emplie de tristesse, mais délivrée des farouches emportements que naguère elle avait subis. Le soir, il envoya quelqu'un demander en son

nom des nouvelles de sa femme. On répondit qu'elle allait mieux.

Dès qu'il eot quitté son ami, Prudemanche se rendit à la hâte chez les fournisseurs de M. de La Robertière, devenus les créanciers de M. Martin, afin de les prévenir qu'ils seraient payés à courte échéance, s'ils permettaient à leur débiteur de réaliser son projet de vente. Cette démarche ayant abouti au gré de ses désirs, il s'installa dans les bureaux du boulevard des Capucines, pour vérifier les écritures et arriver ainsi à connaître exactement la situation. Une pareille besogne n'était point pour déplaire au vieil employé méthodique et patient ; il l'expédia même avec plus de promptitude que ne le comportait son humeur, stimulé qu'il était par l'espoir de sauvegarder la position de M. Martin.

Quand ce travail fut terminé, il acquit la certitude que s'il ne survenait aucun incident fâcheux, on éviterait la ruine. Tandis qu'il s'assurait encore de la justesse de ses calculs, il entendit, dans la pièce voisine, le bruit d'une conversation qui tendait à dégénérer en querelle. Au bout d'un instant, la porte s'ouvrit, et un homme se présenta, l'air agressif et le verbe haut.

— Je désire parler à M. Martin, dit-il, on veut m'empêcher de pénétrer jusqu'à lui, mais je saurai le découvrir, ou bien il apprendra qu'il est dangereux de se moquer du monde.

— C'est moi qui le représente, répondit M. Prudemanche, intimidé et comprenant qu'il avait affaire à un créancier mécontent.

— Dans ce cas, vous êtes autorisé sans doute à payer ses dettes; c'est heureux pour la maison, car j'étais parfaitement décidé à ne plus temporiser.

Humble et insinuant, M. Prudemanche essaya de préparer son interlocuteur à entrer dans la voie des concessions. Il n'y avait point péril en la demeure, les résultats de la vente suffiraient pour donner satisfaction à tous les intéressés ; il fallait tenir compte à M. Martin de sa bonne volonté, lui laisser le temps de se reconnaître, l'aider à sortir d'embarras. C'était le seul moyen de ne rien perdre. L'autre secouait la tête en signe de refus. Alors, M. Prudemanche fit appel à ses sentiments de générosité ; voulait-il frapper un commerçant honorable, dans sa fortune, son crédit, sa réputation, le désespérer et réduire sa famille à la misère? Non, ce serait commettre sans profit une mauvaise action.

— Je ne suis pas ici pour m'attendrir, répliqua l'autre, j'ai moi-même à solder un compte dont je ne puis pas ajourner le réglement, et ce n'est point avec des phrases que j'y parviendrai; êtes-vous disposé à me remettre ce qui m'est dû?

— Oui, dans quelques jours, vous ne risquez

rien, je vous l'atteste, mon cher monsieur, accordez-moi un délai de grâce.

— C'est impossible, dès demain, si je n'ai pas les fonds, l'affaire suivra son cours.

Prudemanche tenta encore de l'apitoyer. Il revint sur les explications qu'il avait déjà fournies, et insista sur la vente de la collection Martin, une collection merveilleuse qui atteindrait certainement des prix supérieurs à toutes les prévisions. Il bredouillait, le pauvre homme, tant son émotion était vive; mais le créancier fut intraitable. Il s'éloigna en répétant que le lendemain, à défaut de paiement, il exécuterait son débiteur.

L'édifice, péniblement élevé par M. Prudemanche s'écroulait d'une façon pitoyable; à présent, il ne restait aucun moyen de salut. Cet homme serait imité par les autres, et, une fois les poursuites engagées, on aboutirait à une liquidation forcée, peut-être à la faillite. Il se lamentait, le front dans les mains, obsédé par la vision de ce terrible dénouement, et contraint, quoi qu'il en eût, de renoncer à l'espoir de sauver son ami. Il n'avait rien, lui; ses économies aventurées en des placements hasardeux, n'étaient plus représentées que par de l'imagerie financière dénuée de valeur. En ce moment, il regretta, du fond de l'âme, d'avoir si mal géré ce qu'il possédait. Sa manie dispendieuse, ayant tari ses ressources, il se trouvait, par sa

faute, dans l'impossibilité de secourir un vieux camarade menacé de finir tristement. Il en avait aux yeux des larmes de colère et de remords.

Dans la soirée, tandis que poursuivi par ces réflexions, il se désolait de demeurer inactif, sans idée et sans force, devant le désastre imminent, il eut la visite de M. de Verigny. Depuis que M. Martin l'avait prié de l'assister comme témoin, Louis attendait de nouveaux renseignements pour remplir sa mission. Surpris de ne pas recevoir la moindre communication, il venait s'informer des motifs de ce silence. M. Prudemanche lui raconta que Bérard avait disparu, en laissant les affaires de leur ami commun dans une situation déplorable.

— Il n'y a plus aucun remède, dit-il avec découragement et la voix empreinte de consternation : rien ne peut faire que la ruine de M. Martin ne soit consommée, qu'il ne devienne responsable des fraudes dont il est la première victime; il n'a été qu'insouciant et aveugle, il sera considéré comme l'auteur des abus de confiance commis sous son nom par un malfaiteur. Mon Dieu, que la vie a de cruels retours !

Influencé par le chagrin du bonhomme, et songeant peut-être, dans le mystère de son cœur, à préserver M. Martin d'un malheur dont sa fille aurait à subir les conséquences, M. de Vérigny demanda des explications plus précises. Quand il

eut la certitude qu'il était à même de conjurer le péril, il mit à la disposition de M. Prudemanche de quoi satisfaire les plus impatients.

— Nous irons ensemble chez le notaire qui s'occupe de mes intérêts, ajouta-t-il, je ne doute pas qu'il ne vous ouvre, sous ma garantie, le crédit dont vous avez besoin.

La physionomie du vieil employé s'anima d'une telle expression de joie émue, que l'ensemble de ses traits, bizarrement agencés, se trouva illuminé par une embellie. Ce fut une suspension de laideur. Comme il advient en pareil cas, des mots affluaient sur ses lèvres, débordantes d'allégresse; mais il n'arrivait pas à les rassembler. Afin de suppléer à l'insuffisance de ses paroles, il serra la main de Louis avec toute l'effusion dont il était capable.

— C'est bien! répétait-il, l'action est méritoire, c'est très bien!

— Vous exagérez, reprit le lieutenant, je suis heureux de rendre service à M. Martin, parce qu'il a mon estime, c'est tout naturel, seulement, je désire, pour des raisons particulières, que vous me conserviez le secret le plus absolu.

VI

Du moment où il était parvenu à se vaincre lui-même en renonçant à Claire, Louis avait voulu quitter Paris, sans délai, afin d'ajouter l'obstacle matériel de la distance aux motifs de rupture que le sentiment de sa dignité lui suggérait. Dès qu'il fut avisé que par suite de la disparition de Bérard, il était dégagé de sa promesse de seconder M. Martin, il fit ses préparatifs en vue d'un départ immédiat. Une fois sa résolution prise, le chagrin que tout d'abord il avait ressenti, diminua de violence et changea de caractère. Le souvenir de sa fiancée restait en lui, immuable et radieux; il régnait sur son âme, il en éclairait les profondeurs; mais, au lieu d'y jeter le désarroi, comme durant

la période troublée des incertitudes, il y triomphait dans une idéale sérénité. Louis aimait sans espoir, comme on garde, au fond du cœur, à la meilleure place où vivent les éternelles aspirations de l'homme, la mémoire d'un être cher qui n'est plus. Rien de terrestre ne s'alliait à ce sentiment délivré des inquiétudes du désir inassouvi. La passion humaine était morte, entraînant avec elle ses élans limités, ses vouloirs définis, ses ardeurs instinctives; elle avait cédé la place à une de ces adorations d'essence divine qui ne trouvant point à se satisfaire ici-bas, tendent à s'élever toujours plus haut dans l'infini.

Maintenant l'avenir l'effrayait moins. Il lui semblait qu'il aurait, pour charmer la solitude de son existence, une compagne mystique, sa fiancée, dont l'image rayonnante planerait sur sa vie. Il s'exaltait à poursuivre le doux rêve, la poétique chimère d'un amour demeuré dans les hautes régions où l'âme seule peut atteindre, se persuadant que ce pâle reflet du bonheur perdu, l'aiderait à remplir sa destinée.

A ce moment, d'un geste machinal, il vidait les tiroirs d'un meuble dans lesquels gisaient pêle-mêle, des lettres, des papiers, mille riens déposés là au jour le jour. Son regard s'arrêta sur quelques fleurs séchées, nouées d'un ruban bleu; et subitement, comme au détour d'un chemin se déroule un paysage lumineux, il aperçut un coin de forêt solitaire

et charmant, avec de l'ombre étendue sous les arbres, des allées profondes enveloppées d'un verdoiement, un fouillis d'herbes mêlant leurs odeurs pénétrantes, des chants d'oiseaux au cœur de la haie vive enguirlandée de liserons. Il revit Claire se promenant à travers bois ; ces sites frais, égayés de soleil, allaient bien à sa jeunesse alerte ; son éclat de rire s'y éparpillait en notes vives ; parmi les bouleaux secouant sur sa tête leurs feuilles rondes et mobiles, sous les branchages emmêlés et les ronces pendantes, sa taille flexible s'inclinait avec de gracieux mouvements. Son visage, coloré par le grand air, empruntait au clair-obscur qui tombe des frondaisons, un attrait mystérieux ; ses regards brillaient d'un éclat juvénil. Troublé de nouveau par cette apparition, il songea que sa fiancée n'était point morte, qu'il l'aimait et qu'en renonçant à elle volontairement, il se condamnait à d'éternels regrets.

Les préparatifs étaient à peu près achevés, quand on lui annonça la visite d'une vieille dame qui demandait avec insistance à être reçue. Avant qu'il ait eu le temps de donner une réponse, dans l'embrasure de la porte il reconnut Mme Bonneval.

— Excuse-moi, dit-elle, de pénétrer ainsi chez toi ; je n'abuserai pas de tes moments.

Elle avait l'air si affecté ; sa physionomie, d'ordinaire insoucieuse et accorte, révélait de telles pré-

occupations que, malgré sa volonté de l'accueillir froidement, Louis ne put s'empêcher de lui marquer une vague sympathie.

— Tu es informé de ce qui se passe? interrogea-t-elle.

— Oui, madame.

— Et, c'est pour cela que tu pars sans un mot d'adieu pour les miens?...

Il garda le silence. L'émotion qu'il avait ressentie d'abord se calmait à la réflexion. Sans doute, Mme Bonneval était chargée par sa fille de vaincre l'accès de bouderie sentimentale dont on devait le croire atteint. On jugeait probablement qu'il serait facile de le ramener.

— Je prévoyais qu'il en serait ainsi, reprit Mme Bonneval, le visage attristé; oui, j'étais sûre qu'à tes yeux certaines fautes ayant un caractère indélébile, tu refuserais à ma pauvre Geneviève la pitié, dont elle est digne cependant, si des années de souffrance et de remords ont le pouvoir de racheter une erreur. Je ne comptais pas sur ta miséricorde, et pourtant je viens en suppliante...

Décidément, il ne s'était pas trompé; la mère et la fille avaient réglé en commun la petite scène qui devait terminer l'incident. Le rôle de médiatrice appartenait à la mère, dont les cheveux blancs commandaient plus de retenue et de déférence. Avec elle, l'explication moins orageuse

aboutirait aisément à une réconciliation. D'un geste, il indiqua les sentiments de répugnance que lui inspiraient ces misérables calculs.

— Je viens te prier, continua Mme Bonneval, de ne pas quitter Paris sans voir Mme Martin.

— A quoi bon? répondit le lieutenant, nous n'avons rien à nous dire.

Elle courba la tête d'un air découragé.

— Louis, murmura-t-elle plus bas, je fais appel à tes sentiments de générosité; tu n'hésiterais pas à te rendre au désir de ma fille, si tu savais combien elle est malheureuse...

Devant cette douleur simplement exprimée, la méfiance du marin subit une légère atteinte; mais la démarche qu'on réclamait de lui était si contraire à ses intentions, qu'il persista dans son refus.

— L'entrevue ne serait profitable pour personne, ajouta-t-il. M. Martin lui-même considère que désormais aucun lien ne peut exister entre nous, ai-je besoin d'apprendre à sa femme que la rupture est irrévocable?

— En sommes-nous là vraiment? oui, tu as des idées absolues sur l'honneur, et tu n'es pas homme à faiblir, j'aurais dû me le rappeler; mais je n'ai point réfléchi à cela, ma fille était mourante; elle s'informait de toi, il me semblait comprendre qu'elle désirait te revoir; alors, sans la consulter,

sans examiner si mon intervention serait inutile ou déplacée, je suis partie.... une mère est excusable de ne point raisonner en pareil cas... parmi les moyens qui s'offrent à elle de prévenir le plus grand des malheurs, elle ne distingue pas ; elle a recours aux plus insensés... voilà pourquoi je suis venue.

M. de Verigny resta silencieux, tandis que Mme Bonneval essayait vainement de comprimer ses sanglots.

— Je ne puis pas, dit-il d'une voix sourde et après un effort.

— C'est presque le vœu d'une mourante...

Il était moins sûr de lui maintenant, l'affliction de Mme Bonneval, augmentée par sa cruelle obstination, jetait le trouble dans son esprit. Quelle que fût la valeur des motifs qui l'empêchaient de céder, n'y avait-il pas une dureté excessive à résister aux supplications de cette pauvre femme dont il ne mettait plus en doute la complète sincérité ? Avait-il raison de ne point se laisser fléchir, de pousser la fermeté jusqu'aux dernières limites où elle change de nature et confine à la sécheresse de cœur ?

Et puis à se dérober ainsi, ne se montrait-il pas défiant vis-à-vis de lui-même et pusillanime ? On était fondé à croire qu'il redoutait de se trouver en présence de Mme Martin, qu'il avait peur de subir quelque entraînement, et, comme il se sentait pro-

tégé contre les défaillances, il ne voulait pas que sa conduite donnât lieu à ces interprétations.

Lentement Mme Bonneval s'éloignait, en murmurant à travers ses larmes :

— Je n'ai pas à insister plus longtemps, puisque ton âme est fermée à la pitié ; mais il me semble que tu n'es pas dans le vrai ; ta mère, si elle était là, ta mère, qui fut la meilleure amie de Geneviève, souffrirait de te voir insensible et dur et à ce point.

Après une dernière hésitation, il rappela Mme Bonneval, et tout en lui disant que l'entrevue demandée par elle ne changerait rien à la situation, il promit de se présenter le lendemain à l'hôtel du Parc Monceau.

VII

M. Martin, préoccupé de ses affaires et inquiet de ne pas recevoir de nouvelles, se disposait, après une nuit tourmentée d'insomnie fiévreuse, à se rendre dans ses bureaux, afin de juger lui-même de la gravité du mal, quand une lettre de son ami l'informa que, par suite d'un recouvrement inespéré, le danger, s'il existait encore, avait du moins perdu son caractère d'imminence. Ses inquiétudes se calmèrent, mais il demeura triste, soucieux, las de vivre. Cette impression lui permit de mesurer la profondeur de son chagrin. Il fallait qu'il eût pénétré bien avant, qu'il fût incurable pour avoir ainsi diminué tout le reste. Les menaces de ruine qui pesaient sur lui n'avaient pu le distraire qu'un

moment de son idée fixe; le péril n'étant pas immédiat, il y revenait plus sombre, plus désespéré. Maintenant, il songeait à l'avenir, il éprouvait une amertume indicible à chercher en vain au fond de son cœur, un espoir même lointain d'apaisement et d'oubli. Les jours auraient beau se succéder, les années s'enfuir, l'âpreté de la douleur s'atténuer, jamais plus sa femme, tombée des hauteurs sereines où il l'avait placée, ne parviendrait à le reconquérir. Moins exaspéré contre elle qu'apitoyé, depuis qu'il savait exactement à quoi s'en tenir sur le passé, il irait peut-être jusqu'au pardon sincère, il éviterait dans tous les cas une séparation dont sa fille serait la victime; mais quelle que dût être sa volonté de ne pas aggraver les peines de Geneviève repentante et malheureuse, il comprenait bien que c'était à jamais fini de lui vouer comme autrefois un amour grandi par l'estime, fortifié par la sécurité. Il y avait entre eux un abîme impossible à franchir.

L'horizon était lugubre et morne qui enfermait sa vie. Cependant une embellie hésitante, un rayon léger en traversait parfois l'obscurité. Il avait alors l'illusion de quelque réveil lumineux après une nuit hantée par de mauvais songes. C'était à sa fille qu'il devait ces soudaines éclaircies.

Depuis que la santé de Mme Martin ne réclamait plus des soins permanents, elle consacrait à son

père le temps dont elle disposait. Devant elle, il essayait de se délivrer de sa torpeur habituelle, mais douée de la pénétration instinctive qu'en général la femme possède au plus haut degré, elle devinait qu'il était assailli par de graves préoccupations. Interrogé discrètement, il avait répondu que ses affaires n'allaient pas à son gré et que de là venait son air morose. Claire conserva des doutes. Par une intuition confuse, elle démêlait vaguement que sa tristesse n'était pas de la nature de celles dont la question d'argent est la cause unique. Sans y insister, avec des grâces charmantes et un redoublement d'affection, elle s'ingéniait à dissiper les idées chagrines de M. Martin.

Le jour où le lieutenant devait se rendre au désir exprimé par Geneviève, elle arriva chez son père, la mine alerte et le front souriant. Ce fut dans l'appartement silencieux que les sourdes clartés d'un soleil de novembre éclairaient à peine, comme une invasion de lumière vive et rassérénante.

— Une bonne nouvelle ! maman est guérie, s'écria-t-elle, nous l'avons décidée à se lever et à quitter sa chambre... tout à l'heure nous irons au-devant d'elle, n'est-ce pas ?

Un moment il garda la tête de la jeune fille inclinée sur son épaule, afin de lui cacher l'émotion qui le troublait. Cette entrevue, la première depuis la scène cruelle dont le souvenir e tourmentait, il

aurait voulu la différer encore, pour être sûr de ne pas laisser éclater ses sentiments. Il se figurait Geneviève amoindrie, humiliée, implorant un pardon qu'il ne pourrait pas accorder sans un serrement de cœur, et alors commencerait entre eux la pénible vie de transactions qu'ils mèneraient jusqu'à la fin.

— Ce matin, le visage est excellent, continua Claire, le médecin n'en revenait pas; mais il a vite rattrapé son étonnement. Il ne faut pas non plus qu'un médecin ait l'air trop surpris de guérir ses malades. Quoi qu'il en soit, la maison va reprendre sa physionomie ordinaire; notre intimité rompue est sur le point de recommencer. J'en suis tout heureuse, moi. Voilà déjà bien longtemps que nous vivions séparés les uns des autres, unis seulement par l'inquiétude; mon Dieu, le mal s'est déclaré, au retour de La Robertière, il y a près de deux semaines... Jamais le temps ne m'avait paru si long... A propos de La Robertière, je trouve que l'absence de M. de Verigny se prolonge au delà de ses prévisions.

— Il n'a pas de motif de revenir, puisque tu l'as congédié.

— Moi, quelle idée! ah! c'est une allusion à la scène de bouderie qui s'est jouée devant toi, lorsqu'il fut question de mon mariage. Ce n'était pas sérieux. J'ai reconnu mes torts, et je suis prête à

épouser Louis, dès que tu le permettras, car c'est de toi seul à présent que dépend ma destinée.

— Hélas! ma pauvre enfant, murmura M. Martin, l'amour que tu conserves si fidèlement ne peut aboutir qu'à une déception.

— Tu refuses encore de céder à ma prière... pourquoi?

— Il vaudrait mieux ne pas me questionner.

— Je m'y perds, je ne comprends plus, dit-elle d'un air navré, tu m'aimes, tu désires que je sois heureuse, et quand le bonheur s'offre à moi, tu m'interdis de l'accepter!

— Non, ce n'est pas cela, une fatalité s'oppose à ce que tes vœux soient accomplis; moi, je n'y suis pour rien.

— Cependant, l'obstacle n'est pas du côté de Louis.

Il ne savait quel prétexte alléguer pour se justifier aux yeux de Claire; pourtant il tenait à dissiper toute équivoque de peur de se nuire dans l'esprit de sa fille. En sa détresse morale, il redoutait plus que jamais de lui faire la moindre peine. Il ne voulait pas être soupçonné de contrarier son amour.

— Tu ne réponds rien..., balbutia-t-elle.

— Que te dirai-je? il est survenu des circonstances qui empêchent Louis d'exécuter ses projets.

— C'est donc lui qui renonce à moi!

— Oui, par devoir, il ne saurait agir autrement.

Le front incliné, les yeux mouillés de larmes, elle s'était affaissée près de son père qui cherchait vainement à calmer cette explosion de chagrin.

— Ne te désole pas ainsi, chère enfant, ton désespoir me rend trop malheureux! Je souffre plus que toi de te voir souffrir.

— Il ne m'aime plus, reprenait-elle d'une voix étouffée.

— Ne l'accuse pas, il est frappé comme nous, comme nous il est victime des plus tristes événements.

— Mais quels sont-ils enfin?

Il réfléchit un instant. A tout prix, il fallait inventer un motif de rupture qui détournât la jeune fille d'arrêter sa pensée sur le mystère qu'elle ne devait pas connaître.

— Tu n'es pas sans avoir remarqué, ces derniers temps, que l'état de mes affaires me causait de graves soucis; je t'ai même parlé vaguement de ces embarras que des complications imprévues augmentent de jour en jour. Ma ruine est près d'être consommée ; si elle n'entraînait que des pertes d'argent, le mal ne serait pas irrémédiable ; mais elle a d'autres conséquences sur lesquelles il m'est très douloureux de m'expliquer. Je m'y résigne pourtant afin de te montrer que si ton mariage n'a pas lieu, le mauvais destin qui nous poursuit

en est la seule cause. Au moment, où aveuglé par une confiance imprudente dans l'homme qui s'occupait de mes intérêts, je m'imaginais que ma position était sauvegardée, j'ai appris que ce drôle s'était enfui avec les fonds destinés à payer mes dettes. Je n'ai plus rien maintenant, et je crains la faillite, ce qui signifie que, n'ayant pas cessé d'être un honnête homme, je puis, néanmoins, me trouver compromis, diminué, atteint dans ma réputation. Voilà pourquoi M. de Verigny se tient à l'écart.

Après cet aveu, Claire essaya de se raffermir pour ne pas contrister davantage son père qu'un accablement profond semblait paralyser.

— Oui, je comprends, dit-elle, le malheur est entré ici... j'ai à subir ma part des épreuves qu'il nous inflige ; mais, je t'en prie, ne songe plus à moi, oublie mes espérances déçues, donne-moi par ton exemple la force de résister au chagrin.

D'un geste ému, il attira sa fille vers lui. Il devinait que sous cette apparente fermeté, se cachait une douleur vraie, qu'elle cherchait à comprimer ses sanglots par tendresse pour lui, que ce dénouement de ses printanières amours lui déchirait le cœur.

— Ah ! ma pauvre enfant, murmura-t-il, nous sommes à plaindre !

Sur ces entrefaites, on vint demander à M. Martin si l'on pouvait recevoir M. de Verigny. Mme Bonneval

qui attendait l'arrivée de Louis, se présenta aussitôt pour répondre affirmativement.

Le lieutenant fut introduit auprès de Geneviève. Elle était si changée, sa figure colorée de teintes maladives accusait un tel désarroi de l'âme qu'il eut un mouvement de surprise mêlée de vague compassion.

— C'est à peine si tu me reconnais, fit-elle ; j'ai l'air d'une morte, n'est-ce pas ? C'est l'impression que j'ai eue tout à l'heure devant mon image répétée dans une glace.

La voix s'échappait de ses lèvres pâles en un souffle hésitant. Ses regards troubles glissaient lentement sur les objets, ou bien gardaient une fixité morne, comme si le monde extérieur n'éveillait plus en elle aucune sensation. Ses mains, d'une blancheur transparente de fleur d'hiver, retombaient sans force ; tout son être pris de lassitude s'abandonnait.

— Ainsi, continua-t-elle, suivant une idée qui occupait entièrement son esprit, à cause de moi, tu refuses d'épouser Claire... pourquoi ce revirement subit ? Il y a déjà longtemps que mon passé t'est connu, ma mère te l'a révélé, et jusqu'à présent rien ne laissait pressentir que cela dût influer sur tes projets.

— Vous vous méprenez, sans doute, répliqua froidement Louis, que les paroles de Geneviève

mettaient en défiance, je n'ai rien su par Mme Bonneval, ni par aucun des vôtres, le hasard seul m'a édifié à temps sur ce que vous nommez le passé.

— Ma mère ne t'a pas prévenu?

— Non, madame; au surplus, je n'aperçois pas quel intérêt vous pouviez attacher à cette communication; il m'importait peu d'être renseigné par vous ou par d'autres sur la nature des relations qui existaient entre vous et M. Bérard, du moment où le fait devenait certain, je n'avais plus qu'à me retirer.

Mme Martin secouant la torpeur qui l'accablait, jeta une exclamation douloureuse. Après s'être engagée à éclairer Louis, à l'avertir loyalement, comme la probité la plus élémentaire le commandait, sa mère s'était tenue sur la réserve ! l'attitude de M. de Verigny s'expliquait. Il était fondé à croire qu'on avait usé de fraude à son égard afin de l'attirer dans un piège. Il devait penser qu'on avait cherché à le compromettre en de sourdes intrigues dont il démêlait le fil assez tôt pour se reprendre. Ainsi convaincu d'avoir été l'objet de manœuvres sans nom, il s'était livré à toutes les suppositions, puisqu'il semblait admettre que Mme Martin, tombée au rang des plus indignes, n'avait pas cessé de jouer un rôle infâme entre son mari et son amant.

— Est-ce possible? s'écria-t-elle, tu me soup-

çonnes d'être la dernière des créatures, d'avoir méconnu mes devoirs de femme, comme j'ai été induite à oublier mes devoirs de jeune fille ! Et cette idée ne t'a point paru monstrueuse, et tu l'as acceptée comme vraisemblable, comme vraie. Mon Dieu ! mon Dieu ! par quels tourments dois-je encore payer la faute unique dont je traîne, depuis des années, l'intolérable souvenir? Elle a fait de mon existence une série de jours pleins d'amertume ; elle m'a privé de l'estime de mon mari, et voilà qu'à présent, elle retombe sur ma fille, mais c'est affreux, cela !

Louis était absolument décidé à réagir contre les élans généreux qui auraient tenté de le pousser dans une voie que sa dignité l'obligeait à ne pas suivre. Il s'était figuré d'avance la scène que Mme Martin serait amenée, par la situation même, à rendre pathétique ; il en avait noté les phases et pressenti le mouvement, si bien qu'il se croyait à l'abri de toute défaillance. Néanmoins devant l'attitude sincèrement éplorée de Geneviève, dont la faiblesse ouvrait, quoi qu'il en eût, son âme à la pitié, il comprit que sa force de résistance se trouvait diminuée. Afin de ne pas céder à l'émotion plus qu'il ne convenait, il jugea prudent de terminer l'entretien.

— Je regrette, dit-il, d'augmenter vos peines ; je prévoyais qu'il en serait ainsi, et c'est pour cela

que je ne désirais pas l'entrevue souhaitée par vous. Les circonstances sont telles qu'une explication entre nous ne peut aboutir à rien, si ce n'est à montrer que la rupture était nécessaire, inévitable, et que désormais il n'existe aucun espoir de rapprochement. Alors à quoi bon prolonger ce tête-à-tête pénible pour moi autant que pour vous ?

— Tu ne me concèdes pas même le droit de me défendre, d'affirmer que la prévention t'égare, que si j'ai été coupable un jour, ma faute est restée isolée. Il n'est vraiment pas juste de me condamner ainsi, sans vouloir m'entendre, et d'impliquer ma pauvre fille dans cet arrêt dont la rigueur m'accable.

— Je ne me permets pas d'apprécier votre conduite, il n'est donc pas besoin de la justifier. Je me borne à reprendre ma parole engagée à un moment où j'ignorais ce qui est, ce que rien n'effacera jamais, pourquoi y insister ?

— Comme tu me méprises !

— Je vous plains, parce que vous soutenez avec une énergie suprême une cause perdue, celle de votre enfant que vous aimez malgré tout.

— Malgré tout... malgré la vie honteuse que tu m'attribues, n'est-ce pas ? Je plaide sa cause, en mère qu'aucun mensonge, aucune bassesse ne sont capables d'arrêter, quand il s'agit d'assurer le bonheur de sa fille. C'est bien là ta pensée ; elle éclate

dans les mots que tu prononces, elle est visible dans ton attitude. Tu crois que je mens, que la faute avouée n'est pas la seule qui ait souillé mon existence, que je poursuis le complot qu'en me taisant autrefois, j'ai l'air d'avoir tramé.

— Vous me mettez dans une situation cruelle...

— La mienne ne l'est-elle pas davantage ? Oui, c'est bien cela... tu me prends pour une de ces créatures misérables qu'une première déchéance entraîne fatalement aux dernières trahisons... Tu ne réponds pas, c'est vrai... où finira l'expiation, Dieu juste ? Ce n'est donc rien de vous implorer tous les jours, d'accepter le remords comme une peine méritée, de se vouer entièrement aux siens, de n'avoir qu'une seule idée, qu'un seul but, qu'une joie, leur rendre la vie facile et bonne ; d'aimer son enfant, de lui donner le meilleur de soi-même, de s'être attachée à éloigner d'elle tout ce qui pouvait troubler la pureté de son cœur... Eh, non, pauvre femme, tout cela n'est rien. L'heure est arrivée de la terrible échéance, et quoi que tu aies fait pour être pardonnée, le châtiment ne sera pas moins rigoureux. Va, tu es une femme indigne, et voici un honnête homme qui le déclare hautement, puisqu'il vient à cause de toi, de repousser la main de ta fille !

Après ce violent effort, elle se renversa sur le fauteuil où elle était assise, les yeux clos, le visage

empreint d'une telle angoisse que le lieutenant s'approcha d'elle afin de la secourir. Elle semblait inanimée; ses bras inertes pendaient le long de son corps, une blancheur livide se répandait sur ses traits.

Elle demeura un instant immobile; puis, quand elle revint à elle, d'une voix sombre elle continua :

— Il n'y a que ma mort qui puisse réhabiliter ma fille; par moments, j'ai la sensation de la délivrance prochaine; mais non, je n'ai pas encore assez souffert, la mort ne veut pas de moi...

Une émotion poignante dont il avait de la peine à contenir l'expression, pénétrait dans l'âme de Louis. Secrètement il se reprochait sa dureté; il se demandait si les scrupules de conscience n'étaient pas exagérés qui l'incitaient à maintenir son refus. Mais il se rappelait aussitôt qu'il avait pris, vis-à-vis de lui-même, l'engagement d'honneur de résister aux larmes de Geneviève. Elle avait beau se désoler, le passé ne restait pas moins debout, avec ses obscurités, ses misères, ses hontes; il songeait à l'abus de confiance préparé contre lui, à Bérard vivant dans l'intimité de Mme Martin.

— Tout est fini, je le vois, reprit-elle; quoique je puisse dire, je n'arriverai pas à me disculper. Tu n'as pas confiance en moi; et pourtant, moins que personne tu devrais douter de ma franchise, toi

qui me connais par une femme dont tu vénères la mémoire, par ta mère...

— Pourquoi rappeler ce souvenir? il est inutile de mêler le nom de ma mère à ce triste débat.

— Ce n'est pas ainsi qu'elle parlerait, si elle était encore de ce monde, car elle possédait le don céleste de s'apitoyer, du fond de l'âme, sur les maux de ceux qu'elle aimait. Elle me rendait le courage, lorsque j'étais obsédée par des tristesses noires; elle apaisait d'un mot tendre et consolant es révoltes de ma conscience ; elle me relevait à mes propres yeux.

— Si ma mère avait su la vérité, ses sentiments se seraient modifiés.

— Elle savait tout; mais son grand cœur ne me jugeait pas indigne de pitié; parfois même, elle me blâmait affectueusement, en sœur aînée, d'offrir au chagrin un accès trop libre. C'est par elle que me sont venus les quelques jours de trêve dont le rayonnement paisible et doux a éclairé ma vie, de loin en loin.

Louis demeurait silencieux. Il se persuadait encore que Geneviève, préoccupée de sa fille et dominée par un accès de sensibilité, appelait à son aide, pour les besoins de la cause, le nom de Mme de Verigny.

— Clémente comme tous les êtres supérieurs, qui pensent que la vertu serait moins haute si elle

excluait les aspirations généreuses, elle me pardonnait et me témoignait de l'estime, reprit Mme Martin ; ce qui le démontre, c'est qu'elle seule avait formé ce projet de mariage, sur lequel je n'aurais jamais osé, moi, la femme déchue, arrêter mon désir.

— C'est impossible !

— Il ne me croit pas !

— Dieu m'est témoin que je voudrais être convaincu.

— Je ne trouve plus rien, moi, je ne sais plus, je n'ai pas de preuves... Ah ! Louis, je t'en conjure, accorde-moi un instant.

Elle s'éloigna rapidement. Un éclair de joie illuminait son visage, où l'espoir semblait renaître. Sa démarche, moins alanguie, dénotait un soudain réveil de pensées réconfortantes. Louis secoua la tête d'un air chagrin. Quelle illusion gardait la pauvre femme ? Quelle chimère poursuivait-elle encore ? Quelle ressource dernière allait-elle employer ? Ses efforts étaient vains, ils se briseraient contre une résolution désespérée que rien ne saurait vaincre désormais, puisqu'elle avait résisté aux supplications d'une mère en larmes. Cependant, le souvenir de l'inaltérable affection dont Mme de Verigny n'avait cessé de prodiguer les marques à son amie, jusqu'au dernier moment, jetait quelque trouble dans son esprit.

Il se rappelait quelle intimité de cœur, à l'épreuve de la séparation et raffermie par le temps, unissait les deux femmes, quelle profonde communauté d'idées fortifiait la sympathie qu'elles avaient l'une pour l'autre. Que de fois il avait entendu sa mère louer, avec une sincérité chaleureuse, les nobles sentiments de Mme Martin, sa nature d'élite, sa vie consacrée tout entière à répandre dans son entourage la paix et le bonheur? Oui, mais Mme de Verigny avait pu être induite en erreur; elle ignorait la faute mystérieuse qui avait souillé la première jeunesse de Geneviève. Sans cela, lui aurait-elle accordé son amitié? Aurait-elle songé à marier son fils en un pareil milieu? Il n'imaginait pas qu'il pût en être ainsi, à moins que sa mère n'eût acquis la certitude que, par son repentir et la dignité de sa conduite, après son mariage, Mme Martin était parvenue à se réhabiliter.

Cette dernière réflexion dissipa un moment l'affliction qui l'oppressait depuis tant de jours. Sur le conseil de sa mère, instruite du passé de Geneviève, il n'aurait pas hésité à obéir aux impulsions de son cœur. Elle lui avait inculqué les principes de l'honneur et n'était point femme à s'en écarter jamais. Son agrément, donné en connaissance de cause, aurait suffi pour le tirer de la condition misérable où le plongeaient ses scrupules. Après une courte envolée au plus haut de la région céleste où

son amour s'était enfui, il retomba en pleine réalité. Mme de Verigny étant morte, les affirmations de son amie restaient dénuées de preuves.

Quand Mme Martin revint auprès du lieutenant, une expression de joie surhumaine éclatait dans ses yeux.

— Tiens, lis! dit-elle; ce sont les dernières lettres de ta mère.

Louis parcourut, avec une émotion pieuse, les lignes tracées par Mme de Verigny :

« .....Ta conscience est plus exigeante que Dieu même, écrivait-elle; il a pardonné, et tu n'oublies pas ; il a permis à la jeune fille trompée de devenir une femme digne de respect, et tu continues à déplorer les erreurs de la jeune fille. Relève le front, mon amie, ma sœur, et regarde en avant, du côté de l'espérance, au lieu de gémir sur ce qui n'est plus. L'espérance, c'est le mariage de nos enfants. Louis parle de Claire avec amour. Il prétend qu'elle me ressemble au moral; c'est à toi qu'elle ressemble, chère amie, à toi seule qui en as fait ce qu'elle est. Louis ne sait rien encore à ton sujet; mais il n'y a pas à s'en troubler le moins du monde. Compte sur lui, de même que tu comptes sur moi; mon fils n'est pas homme à démentir sa mère quand elle est dans le vrai, et le vrai, c'est que tu es la meilleure et la plus noble des femmes... »

Cette voix d'outre-tombe, rendant justice à Mme

Martin, détermina, dans l'esprit de Louis, un soudain revirement. Sa physionomie, soucieuse et morne tout à l'heure, exprimait un ravissement ineffable. Il s'inclina, et portant à ses lèvres la main de Geneviève :

— Je vous supplie, murmura-t-il, de tenir compte de mes souffrances ; les doutes que j'ai gardés si longtemps m'ont causé de telles peines qu'il serait cruel d'y ajouter de nouvelles représailles. Je vous demande à genoux d'exaucer le dernier vœu de ma mère qui est celui de toute ma vie.

Mme Martin se sentait heureuse jusqu'à en défaillir.

— Je vais appeler Claire, reprit-elle ; quant à son père, je ne l'ai pas revu depuis la scène qui m'a coûté tant de larmes, et je n'ose pas l'aborder.

— Laissez-moi le soin de le prévenir, répondit le marin.

Quelques instants après, à la suite d'une courte explication, Louis déposait sur le front de Claire le baiser des fiançailles. Il y mit toute son âme, tandis que la jeune fille, troublée jusque dans les profondeurs de son être, se donnait à lui pour toujours.

Mme Martin les contemplait, et son mari, auquel M. de Vérigny avait communiqué les lettres de sa mère, les enveloppait d'un regard ému.

Quand il redevint maître de lui-même, le lieutenant songea que M. Martin, attendri par la scène qui s'était déroulée devant lui, ne serait jamais mieux disposé qu'en ce moment à se montrer miséricordieux.

— Viens, dit-il à Claire, j'ai des choses graves à te confier.

Demeurée seule en présence de son mari, Geneviève, humble et anxieuse, leva sur lui des yeux suppliants. Il s'approcha d'elle et lui tendit la main.

— Tu as bien souffert, tu mérites d'être pardonnée. Entre nous, il ne sera plus question du passé, que je veux oublier. Allons, sèche tes pleurs, ma pauvre amie; il ne faut pas attrister le bonheur de nos enfants, qui sera le nôtre dans l'avenir.

Il l'empêcha de tomber à ses pieds et la serra sur son cœur.

En cet instant de suprême effusion, Geneviève, pénétrée de reconnaissance, eut l'illusion d'un réveil céleste, par delà le monde, vers les régions sereines de l'infini. Il lui sembla qu'après ce pardon, accordé du fond de l'âme, elle pouvait mourir, car désormais l'existence ne pouvait qu'amoindrir l'impression divine qu'elle ressentait. Le charme s'évanouirait bientôt. Quelle que fût la volonté de son mari de bannir toute arrière-pensée, d'étouffer en lui le souvenir, jamais il ne lui rendrait entière

la place qu'elle avait occupée dans son cœur. Aussi, loin de l'effrayer, l'idée de la mort lui procurait-elle une sensation mystérieuse de calme et d'apaisement. Elle avait réparé les maux occasionnés par elle autant qu'il était en son pouvoir. Son mari n'était plus tourmenté par les suggestions de la haine et du mépris ; les vœux de sa fille allaient se réaliser ; et maintenant du moins, si Dieu voulait qu'elle s'endormît du sommeil éternel, sa mémoire ne serait pas vouée à la réprobation.

VIII

Après le mariage, M. de Verigny emmena sa femme au loin, vers le pays d'outre-mer qui devient peu à peu un prolongement de la France, du côté de l'Algérie ensoleillée. Retenu près d'une année sur la terre ferme, il éprouvait la nostalgie de la mer. Il désirait revoir les espaces bleus qu'il avait parcourus autrefois, l'âme hantée par des visions superbes, plein de foi dans l'avenir. C'était pour lui comme un pèlerinage au pays natal, à l'heure fortunée des premières amours, et mieux peut-être, car l'impulsion qui entraîne le marin vers l'Océan a quelque chose de fort et de mystérieux que le sol n'inspire pas au même degré.

A l'hôtel du parc Monceau, on recevait fréquem-

ment des nouvelles de la contrée lointaine où les amoureux promenaient leur rêve enchanté. Les lettres, un peu succinctes parfois, et terminées brusquement par une phrase inachevée, à cause d'un départ, de quelque incident fortuit, étaient le sujet de conversations sans fin. Après les avoir lues devant son mari et sa mère, Geneviève les relisait pour elle, s'arrêtant sur chaque mot afin d'allonger ses impressions. Il y régnait un tel contentement de vivre, des élans de joie si profonde, tant d'effusion communicative, que Mme Martin sentait pénétrer en elle une sérénité qu'elle n'avait jamais connue. Timide encore et incrédule, comme ceux que la vie a cruellement éprouvés, elle s'étonnait de jouir de ce bienfaisant repos; mais, à chaque lettre, les mêmes sensations se renouvelaient, et malgré sa défiance, elle se reprenait à croire que tout bonheur ne lui était pas interdit.

Cette illusion ne dura pas longtemps. Quand le sujet d'entretien qui d'abord avait suffi pour rétablir entre elle et son mari l'intimité rompue, tendit à s'épuiser, elle ne put se défendre de quelque gêne en présence de M. Martin. Cependant il lui témoignait une affection exempte d'arrière-pensée. Avec une sollicitude délicate, ne se laissant pas deviner, il s'ingéniait à éloigner de leurs conversations tout ce qui se rattachait au passé. Lorsqu'il la voyait triste et songeuse, il lui parlait de Claire,

des jours heureux que leur promettait son retour, du plaisir qu'ils auraient à lui faire accueil.

Ces efforts généreux pour rendre à sa femme la sécurité perdue n'atteignaient pas leur but. Le cœur de Geneviève débordait de reconnaissance. Elle traduisait les actions de grâces que ses lèvres n'osaient pas exprimer par un redoublement de soins affectueux. Mais, plus l'attitude de son mari reflétait les sentiments nobles dont il s'inspirait, moins sa nature d'élite lui permettait d'oublier que par elle il avait souffert, et souffrait peut-être encore, bien qu'il eût la grandeur d'âme de le dissimuler. Obsédée par ces préventions, elle se mit à l'épier avec une inquiétude que les plus légères circonstances avivaient. Si par hasard une ombre soucieuse troublait son visage, elle croyait deviner la cause véritable de cet air préoccupé. A la dérobée, elle cherchait à lire sa pensée au fond de ses yeux, et toujours elle se figurait y entrevoir le reflet d'une tristesse qui venait d'elle. Elle observait son silence, et parfois, quand il prenait la parole, elle avait un tressaillement. Il lui semblait que les intonations de sa voix répondaient moins à ce qu'il disait qu'à de tristes impressions qui le hantaient.

Sous l'influence de ces continuelles appréhensions, la santé de Geneviève fut de nouveau compromise par les désordres dans la région du cœur qui s'étaient manifestés récemment. Sa pâleur aug-

mentait; une mélancolie noire s'emparait d'elle; son état de faiblesse se révélait par des syncopes; elle ne parvenait plus à trouver le sommeil.

Alors commença le défilé lugubre des médecins en renom dont la seule présence au chevet des malades est un signe fatal. L'un d'eux, à qui la rudesse de son humeur a créé une haute situation, déclara nettement à M. Martin qu'il ne restait aucun espoir de guérison. Le cœur présentait des lésions si graves que la moindre émotion pouvait déterminer une crise funeste. La science était désormais impuissante à prévenir ce dénoûment.

Le jour où ses craintes furent ainsi confirmées, M. Martin, en proie à un chagrin violent, resta chez lui plus longtemps qu'à l'ordinaire, afin que Geneviève ne fût point troublée par son air de désolation.

Dans la matinée, une lettre était arrivée d'Algérie, toute vibrante des émotions qu'elle racontait, imprégnée de la tendresse la plus vive. Claire annonçait son prochain retour.

Impatiente de communiquer à son mari la bonne nouvelle, elle se dirigea vers l'appartement qu'il occupait. Du seuil de la porte demeurée entr'ouverte, elle le vit, accoudé sur sa table, la physionomie empreinte d'une telle consternation qu'elle se sentit paralysée. Il était accablé, perdu d'angoisse ; une larme, la première qui eût jamais

coulé de ses yeux devant elle, tombait silencieuse et navrante. Elle pensa qu'il était encore poursuivi par quelque odieux souvenir, que cette larme venue des profondeurs de l'être, en dénonçait les peines intimes, qu'il pleurait sa confiance morte, son culte profané, son bonheur détruit.

La lettre s'échappa de ses mains défaillantes; une pâleur soudaine envahit ses traits, et lourdement elle s'affaissa, comme frappée par un coup mortel.

Quand elle reprit connaissance, à une heure avancée de la nuit, elle promena autour d'elle, un regard étonné.

— Où suis-je, murmura-t-elle, j'ai cru mourir tout à l'heure, ce n'est donc pas fini...

Son mari s'approcha d'elle, la face bouleversée.

— Ne dis pas cela, je t'en supplie, Geneviève, il faut vivre pour ta fille... pour moi...

Elle secoua la tête d'un air navré.

— Non, reprit-elle doucement, je touche à ma dernière heure, je n'ai plus rien à faire ici-bas, et si Dieu me permettait d'embrasser mon enfant, je ne lui demanderais plus rien.

M. Martin balbutiait des paroles confuses entremêlées de sanglots.

— Maintenant que tu m'as rendu ton affection, je ne redoute pas la mort; elle me délivre d'un fardeau qui m'écrasait... vivante, je te rappelais

les jours mauvais, morte je ne laisserai dans ton cœur que le souvenir des jours heureux, n'est-ce pas... de ce temps béni où tu m'aimais sans qu'aucune amertume se fût mêlée à tes sentiments. Je n'avais pas le droit d'être aimée ainsi, et ce n'est pas avoir acheté cette félicité trop cher que de la payer de ma vie...

Sa respiration devenue haletante sortait de sa poitrine avec des grondements sinistres ; le voile funèbre de l'agonie se répandait sur ses yeux d'où la flamme du regard commençait à se retirer. Elle étreignit sa mère qui pleurait à chaudes larmes ; puis s'inclinant du côté de son mari :

— Donne ce baiser à Claire, dit-elle, ma dernière pensée est pour vous deux...

Après cet effort, elle retomba inanimée avec un bruit de chute lourde, comme si l'âme en prenant son vol venait de briser le corps où elle avait tant souffert.

FIN

Paris. — Imp. de G. Balitout et Cᵉ, 7, rue Baillif.



